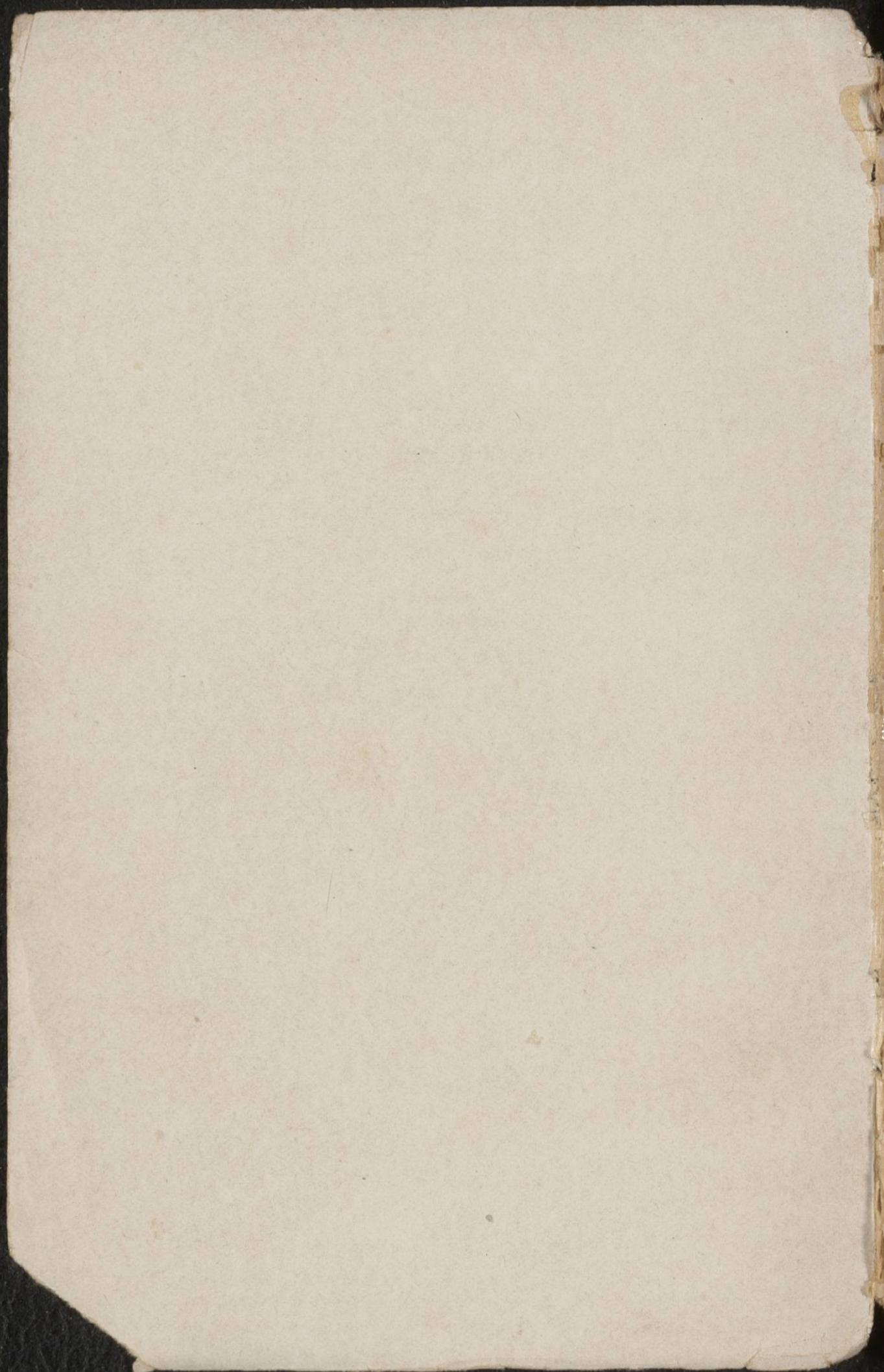


CARILLONS ET SIRÈNES DU NORD

PAR
J.H. ROSNY aîné
DE L'ACADEMIE GONCOURT



Les Éditions de France - Paris



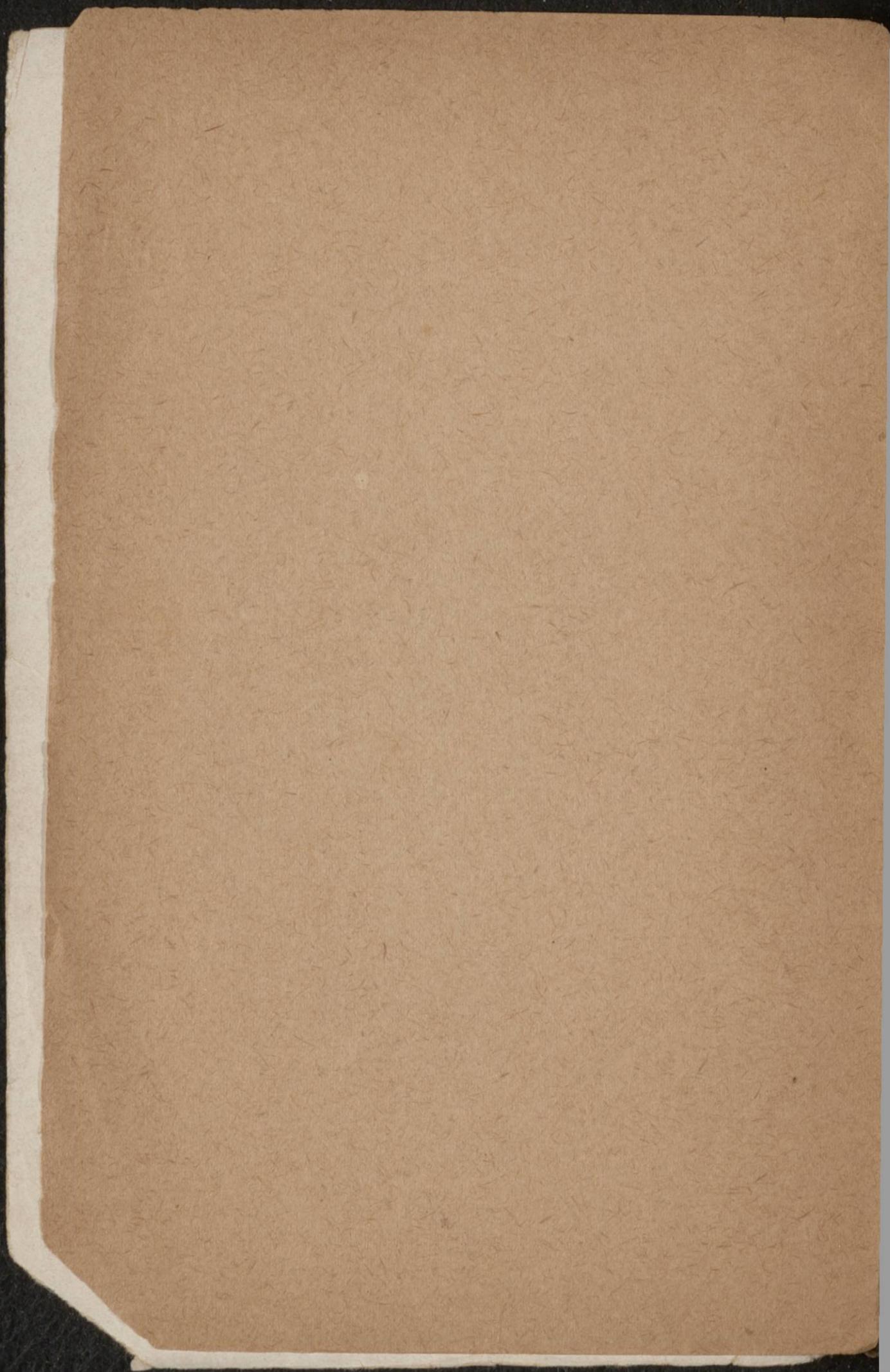
456

ML
A

8501

Rosny J.H. Carillons et sirènes du Nord. Paris, Les Ed. de France, 1928.
326pp. (2144-A8) 450,-

Rosny J.H. Carillons et sirènes du Nord. Paris, Les Ed. de France, 1928.
326pp. (2144-A8) 450,-



CARILLONS
ET SIRÈNES DU NORD

ŒUVRES DE J.-H. ROSNY AINÉ

CHEZ FLAMMARION

Romans.

LES PÉCHERESSES.
LA JUIVE.
PERDUS.
ET L'AMOUR ENSUITE.
DANS LA NUIT DES CŒURS.
L'APPEL DU BONHEUR.
LES PURES ET LES IMPURES.
L'ÉNIGME DE GIVREUSE.

CHEZ PLON-NOURRIT

Romans.

LA VAGUE ROUGE.
MARTHE BARAQUIN.
LES RAFALES.
LA MORT DE LA TERRE.
LE FÉLIN GÉANT.
LA FORCE MYSTÉRIEUSE.

CHEZ FASQUELLE

LA GUERRE DU FEU.
DANS LES RUES.
LE CRIME DU DOCTEUR.

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

CARILLONS
ET
SIRENES DU NORD

PAR

J.-H. ROSNY AINÉ

DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L·E·F

PARIS

LES ÉDITIONS DE FRANCE

20, AVENUE RAPP, 20

—
Copyright, 1928, by J.-H. Rosny aîné

Il a été tiré de cet ouvrage :

DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER IMPÉRIAL DU JAPON
numérotés de 1 à 10

CENT EXEMPLAIRES SUR PAPIER ALFA
numérotés de 11 à 110

ET TRENTE-CINQ EXEMPLAIRES MÊME PAPIER HORS COMMERCE
numérotés de I à XXXV

constituant proprement et authentiquement l'édition originale.

PRÉFACE

Voici, à peu près, ce que me dit Ajalbert, un soir que nous nous entretenions d'une idée qui lui est chère :

— *Les Petites Patries ? Des livres où l'écrivain dirait son pays, ses souvenirs d'enfance, sa vision personnelle... Ce serait lui autant que son village, que sa province...*

» *Des tableaux de son temps, directs, et non pas des divagations littéraires, artistiques comme il en existe maintes collections, aux auteurs interchangeables, — devoirs de style et de vacances, où chacun découvre une région, et, entouré de manuels et de photos, décrit, exalte, se pâme... Non, des livres que chacun soit seul à pouvoir faire, sur une terre qui lui appartienne... Et il faudrait s'intéresser un peu au travail, au commerce, aux industries...*

» *Tiens, pour tes départements du Nord, voici un exemple : combien d'usiniers ignoreront Desbordes-Valmore ! Mais n'est-il pas aussi scanda-*

leux que les lettrés ferment les yeux à la poésie de la mine profonde ou des cheminées aériennes... Eh bien ! il faut mêler tout cela, — et que le brasseur d'affaires sortant d'un chapitre où l'on a dit son effort, tombe sur des vers choisis qui lui révèlent un peu de la pensée humaine, et que l'amateur de poésie livresque lève les yeux pour les porter sur le décor extérieur, qui abrite tant de grandeur, du travail musculaire de la masse, au service du génie de la science, en perpétuel devenir... Il faut que l'homme pratique entende les Carillons, et que le rêveur voie les Cheminées... Qu'on rappelle le passé : mais c'est surtout le présent qu'il faut montrer en beauté... Quelle occasion encore d'être utile aux jeunes camarades, dans une petite anthologie de la génération montante...

» Je l'ai essayé, pour l'Auvergne, depuis quarante ans... Tu te rappelles l'étonnement chez Goncourt, quand j'apportais « En Auvergne », après la « Fille Elisa »... Alors, au lieu d'exploiter le filon du théâtre, je retournais à ma pauvre montagne !... Eh bien ! je n'ai pas lieu de m'en repentir... Je garde l'honneur d'avoir un peu inventé, dans le régionalisme ; les livres du pays ont chance de rester utilement, plus que bien des pièces et des romans de mode et d'actualité... J'ai convaincu un éditeur... Veux-tu ouvrir la série par le Nord ?

Comment résister ! J'objectais des travaux en cours, tant de projets... Et il y avait si longtemps que je n'avais revu les Flandres natales...

— *Eh bien ! nous les reverrons ensemble.*

Et voilà comment, un soir de septembre, nous roulions avec M. Lucien Lainé, qui avait mis son auto — et sa connaissance du pays, et sa compétence, et ses relations, à notre disposition et, d'autres fois, avec M. Ambroise Rulhe, qui s'ingéniait si bien à exciter et à satisfaire nos curiosités, en ménageant nos forces

Ce n'est pas sans émotion que je revenais à ce ciel... d'où la vie m'a emporté... Bruxelles, Londres... C'est ici la terre de mes aïeux, au moins de la plupart d'entre eux : comment pourrais-je le revoir sans que remontent en moi les souvenirs de la race et de l'individu ?

De ce Nord — de ces Flandres, que je contemple par ce matin froid, du haut de la colline douloureuse, — Notre-Dame de Lorette, de ce Nord méthodiquement pillé, détruit, ruiné et qui s'est reconstitué magnifiquement (avec tant de décombres encore), je constate avec une joie recueillie la vitalité magnifique — la même qui animait les Communes tumultueuses du moyen âge. Terre de liberté, de patience, force et travail, comment ses fils ne l'aimeraient-ils point.

* * *

Le Nord ! Est-ce d'avoir touché la terre natale, est-ce l'énergie contagieuse de l'ambiance, j'ai des jambes de vingt ans ! Je redoutais un peu la fatigue,

— et j'ascensionne comme le montagnard Ajalbert, je me lève sans lourdeur de ces somptueux repas, d'une hospitalité si large, de ces grandes tables de famille, où l'on nous fait un accueil si cordial. Comment reconnaître tant de prévenances chaleureuses. N'a-t-on pas trop espéré de notre plume pour redire comme il faudrait toute la petite patrie. C'est des volumes, si j'épinglais les millions de papillons défunts de mes souvenirs de jeunesse, si j'y insérais les pétales fanés d'une vie déjà longue ! Enfin, la réalité d'aujourd'hui, n'est-ce pas qu'il est préférable et réconfortant de la prendre, plutôt que de ressasser le passé défunt...

— Le Nord, l'homme du Nord, la vie intime...

Les Carillons du Nord — voilà ce qui sonnait à ma mémoire. Ils se sont tus presque partout et ce sont des Cheminées qui sollicitent mes regards, les Sirènes impérieuses de l'usine qui tympanisent nos oreilles.

Quel paysage neuf — et partout de la beauté neuve..

Ah ! les regretteurs du passé qui, mélancoliquement, chantent avec Verhaeren :

Sous des hangars tonnants et lourds,
 Les nuits, les jours,
 Sans air et sans sommeil,
 Des gens peinent loin du soleil :
 Morceaux de vie en l'énorme engrenage,
 Morceaux de chair fixée, ingénieusement,
 Pièce par pièce, étage par étage,
 De l'un à l'autre bout du vaste tournoiement,

Leurs yeux, ils sont les yeux de la machine,
 Leurs dos se ploient sous elle et leurs échine,
 Leurs doigts volontaires, qui se compliquent
 De mille doigts précis et métalliques,
 S'usent si fort en leur effort,
 Sur la matière carnassière,
 Qu'ils y laissent, à tout moment,
 Des empreintes de rage et des gouttes de sang.

Dites ! L'ancien labeur pacifique, dans l'Août
 Des seigles mûrs et des avoines rousses,
 Avec les bras au clair, le front debout
 Dans l'or des blés qui se retrousse
 Vers l'horizon torride où le silence bout.

Dites ! Le repos tiède et les midi élus,
 Tressant de l'ombre pour les siestes.
 Sous les branches, dont les vents prestes
 Rythment, avec lenteur, les grands gestes feuillus,
 Dites, la plaine entière ainsi qu'un jardin gras,
 Toute folle d'oiseaux éparpillés dans la lumière,
 Qui la chantent, avec leurs voix plénières,
 Si près du ciel qu'on ne les entend pas.

Mais ne peut-on répondre :

*La vie assurée (au lieu de l'aléa du paysan) le
 paysan de La Bruyère!...*

*L'ouvrier au gain certain, participant au progrès
 de la maison neuve, l'hygiène, les sports, tant d'œu-
 vres de protection sociale!*

*Oui, l'antique poésie de la glèbe, mais la grandeur
 du jour, et de demain.*

*Ne nous dit-on pas que tout à l'heure de ces
 résidus du charbon va sortir le pétrole synthé-
 tique qui délivrera la France des tyrannies écono-
 miques.*

Les guerres reculées, qui, désormais, plus que par l'antagonisme des races, étaient commandées par la convoitise de l'industrie et de la finance!

Ah! que ce livre, par|endroit, incite le voyageur à déchiffrer la beauté du Nord, derrière ces fumées, voilà ce que je désire!

Il est si difficile de faire comprendre cette beauté par les artistes, par les poètes. Aux astres formidables aux mondes sans nombre, ils continuent à préférer les petits lumignons de la poésie ancienne. Aux machines magiques, aux prodiges de l'électricité, aux forges géantes, aux usines subtiles, ils opposent le char d'Agamemnon, le forgeron des bourgades... Ce n'est pas moi, certes, qui nierai les grâces du passé, mais je supporte avec impatience qu'on ne veuille pas voir les splendeurs de notre époque!

Je voudrais aussi qu'on rendît enfin justice aux qualités artistiques et littéraires de ce terroir — qualités mal connues, si inconnues, et que les Flamands oublient de faire valoir.

Or, le Flamand est très artiste — et si souvent précurseur!

Pour la peinture, notre Flandre a eu l'honneur d'être à la tête du mouvement du XVIII^e siècle : c'est à partir de Watteau que la France prend la suprématie. Jusqu'alors, elle est dominée par les Hollandais, les Flamands de Belgique, les Italiens et même les Espagnols.

Depuis le XVIII^e siècle, nous avons le premier rang et nous ne l'avons jamais perdu.

Sans Watteau, il aurait fallu attendre jusqu'au XIX^e. Avec Watteau, notre supériorité est d'emblée manifeste. Chardin même ne vient qu'ensuite et les Greuze, les Lancret, les Pater (flamand aussi), les Van Loo suivent à plusieurs longueurs.

Il serait fastidieux de nommer tous les peintres et sculpteurs de quelque mérite. Citons au hasard, sans souci de dates ni de classement : Decamps, excellent artiste, qui eut son heure de gloire, Descamps, Gossaert (Mabuse) qui demeure célèbre, Angelis, Motte, Bellegambe, Harpignies, un des meilleurs peintres de la seconde moitié du XIX^e siècle, Carolus Duran, qui eut de l'éclat et de la force, mais ne sut pas ordonner son talent, Bra, Prater, Beauneveux, Crauk, Hiolle, enfin Carpeaux, un des maîtres sculpteurs du XIX^e siècle.

* * *

Dans les lettres, l'apport de la Flandre n'est pas moins important : il l'est plus, peut-être.

Tout d'abord, deux têtes de file, deux créateurs de la littérature française : Froissart et Comines.

Jean Froissart naquit dans cette Valenciennes qui devait plus tard donner le jour au grand peintre Watteau. Ce qui le caractérise, c'est la vie, le relief, la couleur. Il se distingue des anciens par cette verdeur individuelle, par cette liberté d'allure qui est

une caractéristique occidentale et nordique. C'est un beau précurseur.

Plus encore que Froissard, Comines se décèle historien. Il dépasse même la plupart des historiens qui parurent aux siècles suivants, il écrit sans s'asservir aux maîtres, il est plein de vie, très fin, très intelligent, toujours pittoresque.

On doit à Douai la poëtesse Marceline Desbordes-Valmore, qui fut aussi une comédienne éminente et un prosateur de bonne race.

Marceline Valmore est d'une spontanéité extrême, d'une sincérité sans pareille. Son naturel est éclatant, elle ne peut le contenir; elle est imprégnée de poésie dans toutes ses fibres...

Célèbre durant sa vie, elle l'est bien plus de nos jours. Verlaine, qui lui ressemble par tant de traits, la sacra grand poète, précurseur génial. En vérité, elle fut unique, elle crée comme l'oiseau chante; elle sera de plus en plus considérée comme une des gloires de la France.

Froissart, Comines, Marceline Desbordes-Valmore, trois chefs des lettres, c'est déjà beaucoup pour une province. Tant d'autres n'ont presque rien! A côté de ces beaux noms pullule une multitude telle d'écrivains mineurs qu'il faut renoncer à en faire la nomenclature.

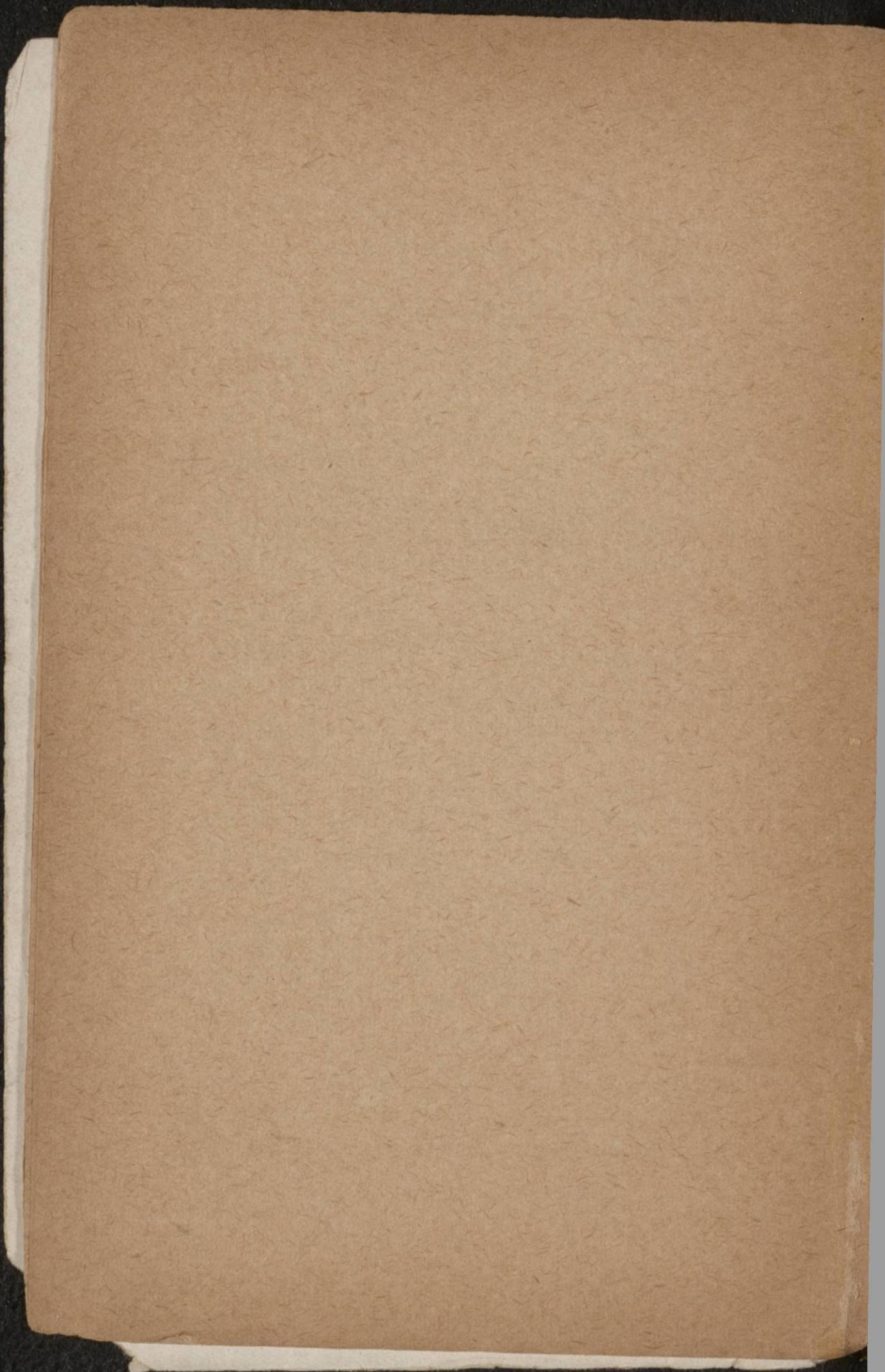
De nos jours, nous eûmes Albert Samain, un des premiers dans la pléiade symboliste, Paul Adam, puissant et divers, Pierre Mille, conteur admirable, Nadaud, Prouvost, Dorchain, Bocquet, Couvreur, Flo-

rian, Parmentier, Louwyck, Varlet, De Guerne, Gossez, et vingt autres, la plupart pleins de sève et de talent.

* * *

N'avions-nous pas raison de dire que le Nord mérite de prendre place parmi les grandes provinces de l'art et de la littérature ? Et n'est-il pas singulier qu'on ait pu le méconnaître, alors qu'il dépasse de si loin, par l'originalité, par la force, par la poésie, tant de terroirs brillants, plus oratoires mais moins intimes.

Quand le Nord réclamera sa place au soleil de l'Art, quand il montrera ses lettres de noblesse, nul ne pourra lui refuser la belle renommée qu'il mérite !



CARILLONS ET SIRÈNES DU NORD

I

NOTRE FLANDRE

La France n'est nulle part séparée de la Belgique par un obstacle naturel : au contraire, de nombreux traits d'union sont fournis par les cours d'eau entre les deux pays, l'Yser, la Lys, l'Escaut, la Sambre, la Meuse. Aucune différence dans le sol ou le sous-sol, dans la faune, dans la flore, dans le climat. Les Flandres belges et une partie du Hainaut continuent sans hiatus la Flandre française; le Namurois, le Luxembourg font suite à nos Ardennes et à une partie de la Meuse. De part et d'autre des frontières, mêmes races, mêmes coutumes, mêmes dialectes primitifs (avec de légers changements introduits par la séparation politique), même religion aussi.

A la Flandre française correspondent surtout les Flandres belges, où vit une population dont

la langue maternelle fut le flamand. Jadis, une multitude de noms géographiques confirmaient la parenté. Beaucoup de ces noms ont été francisés, souvent traduits; on en retrouve tout de même un grand nombre, tels Dunkerque (Dunkerke), Hazebrouck, Bergues (Berg ou Bergen), Rosendael, Hondshoote, Cassel, etc.

Le dialecte flamand persiste dans maint village, de la région d'Hazebrouck (où, le dimanche, le curé prêche en flamand), malgré la puissante influence de la centralisation politique et sociale, mais dans la partie qui correspond au Hainaut belge, c'est le wallon qui prédomine et qui ne diffère que par des nuances de tournures et d'accent de l'un et l'autre côté de la frontière.

Physiquement, nos Flamands rappellent leur double origine, encore que le type flamand l'emporte. Malgré la domination espagnole, qui a déterminé la naissance d'une fraction brune, et laissé des noms qui sont nettement d'outre-Pyrénées, comme Clara, Gonzague, on trouve plus de blonds que de bruns, mais blonds ou bruns ont les mêmes qualités d'endurance qui caractérisent les cousins de Gand, d'Ypres, de Bruges, de Courtrai, etc.

* * *

Nos Flamands blonds sont de belle stature, les yeux bleus, gris ou verts, les cheveux fins et soyeux, le visage allongé, les jambes longues et les bras musculeux.

De tout temps, ils furent rudes au travail, rudes à la guerre, rudes à la navigation — ce sont les compatriotes de Jean Bart, — persévérants et hardis, aptes également à la vie sédentaire et à la vie voyageuse, propres à fonder des colonies comme à créer des usines, marchands habiles et honnêtes, passionnés d'indépendance, mais capables de la plus stricte self-discipline, grands mangeurs, grands buveurs, musiciens de race qui aiment à se réunir en chorales, en fanfares, en harmonies, amateurs ardents de combats de coqs, éleveurs de pinsons et de pigeons voyageurs.

Il n'est pas de meilleurs ouvriers au monde depuis des siècles, depuis l'époque de Philippe le Bel, d'Artevelde, etc.; il n'est pas de plus intelligents organisateurs.

Malgré leur forte individualité ils sont très adaptables : un Flamand accepte *volontairement* les coutumes des pays où il habite, il se fait un devoir de les étudier et de s'y conformer.

Jamais ce pays n'a cessé d'être riche, par la seule vertu de ses habitants : la reine de France, femme de Philippe le Bel, ne s'écriait-elle pas avec dépit, devant une réunion solennelle flamande :

— Je croyais être seule reine ici et j'en vois plus de trois cents !

* * *

Quand ils ne veulent pas fléchir, rien ne peut vaincre leur obstination. Les Allemands, pendant l'occupation, durent bien souvent céder à leur

résistance opiniâtre. Ils réussissaient à commercer, à entreprendre des affaires à la barbe des « commandantur »; à Lille, d'épiques gamins faisaient de petites fortunes; quelques spéculateurs trouvaient moyen d'importer des vivres et d'exporter des marchandises. Rien de plus héroïque que leurs femmes qui parvenaient, en risquant leur vie, à avoir des communications avec la France, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre.

Ces Flamandes sont par tradition hardies, énergiques, pleines de ressources.

« Les femmes flamandes, dit Blachon¹, ont, comme leurs époux, du fer dans les veines; d'où une certaine virilité d'allures qui s'harmonise avec celle du sexe masculin.

» La vigueur des femmes flamandes se manifeste dans leur démarche, dans leurs gestes, dans une certaine âpreté de leur prononciation, dans la netteté légèrement martelée de leur accent, bref dans toutes leurs manières de vivre et d'agir...

» Le premier mouvement, le mouvement instinctif de la Flamande, qu'elle soit petite fille ou grande femme, sur laquelle quelqu'un s'avise de lever la main, n'est ni de crier ni de fondre en larmes, mais de riposter, de prendre l'offensive, d'essayer hardiment de rendre coup sur coup — et il ne faudrait pas croire qu'elle ait toujours le dessous...

» Chaque fois que les caprices de l'Histoire s'y sont prêtés, les femmes flamandes ont laissé

1. *Pourquoi j'aime la Flandre*, Valentin Bresles, éditeur, à Lille.

la quenouille pour prendre la lance et enfourcher le destrier. Et nombreuses ont été les héroïnes de leur race qui ont émerveillé leurs contemporains par une vaillance et par des attitudes martiales, vraiment extraordinaires.

» Dès son adolescence, la femme flamande a le caractère majeur et l'esprit positif. Elle réfléchit et calcule; elle ose et sait se décider de son propre mouvement. Bien souvent, c'est une maîtresse femme qui tout en dirigeant son intérieur et l'éducation de ses enfants, comprend et suit les affaires de son époux... »

On en a vu diriger une usine, commander à des milliers d'ouvriers. Mais, en général, elle n'a d'autre préoccupation que le ménage et les enfants.

« En Flandre, dit Michelet, la femme vaut un homme et souvent mieux. »

* * *

Il ne faudrait pas croire d'après cela que la Flamande est hommasse. Rien ne serait plus contraire à la vérité. Grande et souple, la démarche vive et allongée, le visage très clair avec des yeux pleins de vie, elle a beaucoup de charme, elle aime aimer et être aimée.

C'est une mère incomparable; elle n'a pas encore appris à redouter l'enfantement; là-bas, les familles sont nombreuses, garçonnets et fillettes grouillent dans les rues et les jardins, beaux enfants blonds — pour la plupart — sains de corps

et d'esprit. Encore jeune fille, la Flamande déjà chérit les enfants; elle a le désir instinctif d'être mère, et quand elle le devient, aucun effort ne lui coûte pour bien élever et défendre sa couvée.

La Flandre produit à foison de belles filles lumineuses, autant, certes, que les terroirs les plus célèbres, filles qui donnent, de surcroît, une grande sécurité à ceux qui les conduisent au foyer familial.

* * *

Il n'est pas commode de discerner exactement les races qui ont coopéré à la formation des races flamandes. Il y eut surtout, je pense, les Belges de César, peuples en partie celtiques, en partie germaniques; puis les Francs; une fraction mineure de Ligures; des Berbères, même des Arabes venus avec les Espagnols; enfin des préhistoriques dont on ne saura jamais rien de précis. Mais nous ignorons, en somme, ce que furent les Celtes, les Ligures, les Berbères.

Quoi qu'il en soit, le Flamand actuel est le résultat d'une fusion bien venue. Comme nous l'avons dit, le type blond, bien musclé, prédomine, mais les caractéristiques du blond se retrouvent chez le brun et les qualités du brun n'ont pas été sans influence sur le blond. En tout cas, après la guerre, nous avons eu plaisir à retrouver tout ce qui fait des Flamands une population privilégiée, productrice de richesses, et qui saura nous payer de l'effort fait pour réparer les dévastations et les spoliations de l'occupation teutonique.

La guerre n'a donc diminué en rien les énergies flamandes. Partout on s'est remis au travail, partout on a réparé, renouvelé, quelquefois accru les domaines et les entreprises. Aujourd'hui comme au temps de Philippe II le Cruel, on peut dire : la Flandre est une ville continue.

Le Flamand a reçu en partage une terre plutôt mélancolique : plaines monotones (à peine rompues par les saillies pompeusement dénommées Mont-Cassel, Mont-Noir, Mont des Cats, etc.), où flottent souvent les brumes, d'ailleurs fertiles, propres aux grands labours, à la culture intensive des betteraves; houillères où gît l'énergie des millénaires évanouis que le noir mineur ramène à la surface et qui font marcher d'innombrables usines. Les pâturages nourrissent un troupeau florissant de vaches pour la plupart d'un rouge particulier, un rouge brun, le rouge de la vache et du bœuf flamands.

Les villes et tels districts entretiennent de fabuleuses usines : une seule de ces usines absorbe, *chaque jour*, les toisons de 65.000 moutons !

Si l'ensemble de la France travaillait comme la Flandre, avec la même énergie, le même esprit d'entreprise et d'économie, il n'y aurait pas de crise financière.

LE DÉPART

*Arras. — Les Atrébates. — Les Ruines.
Les Catacombes.*

Le départ. Comme toujours, ce départ est une invitation à l'aventure. Jadis, à l'âge où le monde et l'éternité sont aux jeunes hommes, j'aurais rêvé des événements fabuleux. Je ne demande plus qu'un peu d'imprévu agréable, un rien d'inconnu politique ou doucement romanesque.

L'automobile a franchi la zone grouillante, cet affreux Saint-Denis — est-il si affreux que cela ? — où j'ai toujours l'impression d'être mêlé à une légion de termites géants.

La vieille France apparaît, une longue route calme, des sites pleins d'une grâce tempérée, champs mêlés d'arbres, petits bois, pâturages qui font songer aux anciennes chansons, bergers, bergères, paysannes maniant la quenouille et au *Petit Chaperon Rouge*, à la *Belle au Bois dormant*, au

Chat botté, tous ces contes qui ont bercé vingt générations d'enfants.

Je songe à un autre départ, à seize ans, dans le même terroir, je revois deux enfants qui vont bientôt, comme moi, cesser de l'être, et qui sont mes compagnons de route. Nous emportons un tout petit pécule — à peine de quoi manger et dormir dans des auberges... Mais nous sommes follement riches tout de même.

Aujourd'hui aussi, deux compagnons, Ajalbert et Lainé. Nos types sont singulièrement disparates, Ajalbert, fils des Arvernes aux larges épaules, les cheveux vieil or, de grands yeux celtiques; Lainé, agile comme un lévrier, le profil allongé d'un Méditerranéen, et moi, espèce d'Oriental au nez courbe, à la tête ronde, jadis ornée de poils couleur de houille...

Nos mentalités ne diffèrent pas moins que nos structures. Ajalbert ne cesse de tout transformer : les paysages, les choses, les êtres, lui suggèrent des projets sans nombre. Il réforme, il utilise, il amplifie; Lainé veut *savoir*. Dès qu'il doute, il déploie la carte routière, il confronte les sites et les lieux; il nous renseigne sans lassitude sur ce qu'il sait et sur ce qu'il découvre.

Dans cette machine qui m'emporte, je me désintéresse de la route et du gîte, car mes compagnons, plus pratiques, m'ont pris en « charge », je me laisse aller au fil des visions et des rêves...

Nous approchons d'Arras; Lainé raconte :

— C'était la capitale des Atrébates...

— Quel beau nom de barbares, dit Ajalbert,

aussi beau que Trévires, Éburons, Arvernes, Vénètes ou Ménapiens !... Je les vois d'ici, les yeux en feu, assaillant les légions.

— Hélas ! oui... et vaincus, seuls une première fois, par cette canaille de Jules César, murmurai-je, puis vaincus comme alliés des Nerviens.

— Étaient-ils si barbares ? reprend Lainé ! Sous la domination romaine, Arras avait déjà ses manufactures bien connues où l'on fabriquait de beaux tissus de laine... Ces manufactures se développèrent encore au moyen âge. Arras y joignait ses tapisseries, qui avaient un grand renom !

— J'en tiens pour mes guerriers barbares, s'obstina Ajalbert. Atrébates ! Ce nom sonne la fanfare de guerre... Ils devaient être blonds comme cette meule de froment... farouches et pleins d'élan !

— Je veux bien ! dit Lainé, en déployant précipitamment sa carte, mais les Gaulois étaient des sauvages industriels... si industriels qu'ils employaient, par exemple, des chars-moissonneuses automatiques... C'est Pline qui l'affirme !

Déjà, il plongeait son maigre visage dans le Taride...

— Le voilà qui joue encore aux cartes ! grommela Ajalbert.

Arras est à quelques minutes. Songeant au froid, vide, aigre et pertinace Robespierre, je m'entendis chuchoter :

— Robespierre était-il un Atrébate ?

— C'était en tout cas un homme du Nord... de l'espèce morose, répondit Lainé, jaillissant de son Taride. Pas tendre évidemment, mais qui, en tant

qu'avocat au Parlement, ne faisait pas prévoir qu'il enverrait tant d'hommes à la machine à guillotiner. Il a, ma foi, été de-ci de-là poète pendant sa jeunesse et voici des vers de lui, pour une jouvencelle, qui ne sont pas déjà si mauvais :

Garde toujours ta modestie
Sur le pouvoir de tes appas.
Demeure toujours alarmée,
Tu n'en sera que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas !

— Il a même écrit des chansons à boire ! affirme Ajalbert.

— Sans compter les discours les plus idylliques, pleins d'attendrissement et de douceur... à la Rousseau !

— Qu'est-ce qu'Arras a donné comme hommes célèbres ?

— Des trouvères d'abord— Gauthier d'Arras, Jean Bodel, Adam de la Halle. Enfin, le déjà nommé Robespierre... et Lebon, autre conventionnel guillotineur, satellite et acolyte du premier...

— Il convient de ne pas oublier Paul Adam¹... romancier puissant, qui fait sortir d'ici toute une lignée de personnages, la « gens » des Héricourt... Paul Adam, écrivain épique, qui a su dépeindre largement le passé et célébré magnifiquement les luttes sociales et individuelles du XIX^e siècle...

Le ciel, tantôt bonhomme, commençait à se cou-

1. Le *Lion d'Arras* (Flammarion, éditeur).

vrir de mauvais nuages couleur de rouille et couleur de suie; le couchant était si encombré d'eau que le crépuscule aurait de la peine à en tirer quelques fanfares... si même il arrivait à en tirer quoi que ce soit...

A l'entrée d'Arras, trois jolies filles : deux blondes, une brune. C'est un spectacle si rare d'en voir trois ensemble que l'auto, déjà ralentie, s'arrêta. Nous contemplons un instant ces silhouettes pleines de grâce, les cheveux de lumière, la chevelure de nuit, trois visages délicieux, l'agitation charmante des jupes dans le vent... et il semble que nous soyons accueillis par trois jeunes fées qui nous promettent un beau voyage :

— Bon présage! murmura l'un d'entre nous. Elles nous porteront bonheur...

A l'hôtel, un aimable délégué de Lens, M. A. Nieux, nous attend. Il nous propose de visiter la ville, avant qu'au déclin du jour succède le crépuscule et au crépuscule la nuit.

Nous passons d'abord par de petites rues malchanceuses. Quelques maisons éventrées, des fragments de chambres, l'invasion des orties, des lichens, des chardons, des herbes folles... En principe, la ville est reconstruite.

M. Nieux ne pouvait manquer de nous apprendre qu'Arras est longée par la Scarpe, laquelle est devenue assez grande fille pour porter d'honorables péniches; que le Crinchon, qui n'est qu'un ruisseau, passe invisible sous nos pieds; que la ville, naguère ville forte, a remplacé les antiques remparts par des boulevards et des voies agréables...

— Vous savez, discourt-il, qu'Arras a ses catacombes tout comme Paris. Oh ! proportionnellement à sa taille — des catacombes de ville petite encore que fameuse. Ce sont en somme de grands souterrains, qui comptent parfois deux ou trois étages, oui, messieurs. Et, comme dans vos catacombes, il y a des souterrains sauvages, laissés tels quels, il y en a de consolidés, maçonnés, voûtés, avec des colonnes : on y trouve des cheminées, des fours, des silos et encore des puits... Si vous aviez le temps, je pourrais vous en montrer de fort curieux et impressionnants... De quoi faire de l'Anne Radcliffe à perte de vue...

— Mais nous n'avons pas le temps ! Arras n'est pour nous que la porte qui précède les Flandres... C'est la Flandre qu'il nous faut ! dis-je. La patrie de mes ancêtres...

Les deux endroits les plus caractéristiques d'Arras sont peut-être la *Petite et la Grande Places*. La *Petite Place* n'est point exigüe, elle passerait même pour assez spacieuse dans d'autres cités, mais c'est pour la distinguer de sa grande sœur, qui ne mesure pas moins de deux hectares, qu'on lui a accolé l'épithète diminutive. L'une et l'autre sont de style flamand et ont un caractère original qui les fixe dans le souvenir.

Les obus furent plus cruels pour la *petite place* que pour la *grande* ; ils lui infligèrent des mutilations assez graves. Les maisons sont pour la plupart de l'époque où Arras vivait sous le dur joug espagnol ; elle comprend des arcades : l'on peut s'y promener à l'abri de la pluie et du soleil ; cette disposition se retrouve dans maintes

villes anciennes où l'on a conservé les demeures séculaires.

On verra, sur les deux places, les mêmes pignons aux frontons arrondis. L'Hôtel de Ville, naguère le plus bel ornement de la Petite Place, fut pour la majeure partie détruit par les artilleries allemande, française et britannique. Composite, il montrait des arcades gothiques, des ailes Renaissance; il était plein de charme. Le beffroi qui comportait un carillon et des cloches antiques, s'effondra sous les obus (de même que l'église Saint-Jean-Baptiste, voisine de la Petite Place).

La Grande Place, qui mérite son nom, était au total moins intéressante que la Petite, malgré de belles maisons et de magnifiques enseignes du vieux temps.

Citons quelques noms de maisons qui évoquent les temps abolis : *Les Croissants, le Chapeau vert, le Mouton d'argent, le Heaume, la Herse, le Fer à cheval, le Limaçon, la Sirène, le Peigne d'or, l'Amiral, la Baleine*, etc., avec des noms de rues pittoresques, — rue des Trois-Visages, des Quatre-Crosses, des Agaches, des Trois-Fidoires, des Trois-Pommettes, des Gauguiers, du Tripot, des Grands-Véziers, du Coclipas, etc...

Jadis, quand les nobles chevaliers venaient défendre les couleurs de leurs dames, dans les tournois de la ville d'Arras, qui se donnaient sur la Grande Place, on logeait ces vaillants hommes dans une hostellerie qui existe encore, *les Rosettes*; ils y vivaient tant aux dépens de la ville que du duc de Bourgogne.

Le voyageur ira voir l'*abbaye de Saint-Vaast* ruinée par les multiples bombardements. Elle occupe une large étendue, elle est d'aspect imposant. On remarquera la grande porte ornée des statues de la Religion et de la Science, un jardin public; des ravages, peut-être irréparables, furent infligés à la bibliothèque et au musée. Un mauvais sujet, qui était cardinal de Rohan et commendataire de l'abbaye, habita Saint-Vaast.

On restaurera, assure-t-on, la cathédrale, qui le mérite. Cette cathédrale était simplement, jadis, l'église de l'abbaye. Mais il advint que la cathédrale primitive, un magnifique monument gothique, commencé vers le XIII^e siècle, fut vendue aux enchères par les hommes de la Révolution et que les braves acheteurs la démolirent proprement pour tirer parti « des matériaux » : *sic transit...*

On entama la construction d'une nouvelle cathédrale en 1755; on l'acheva vaille que vaille vers 1835, en abandonnant la tour ébauchée. Les projectiles teutoniques ont respecté la façade; ils eurent moins d'égards pour les voûtes qu'ils fracassèrent, et pour les tableaux. Saint Luc et saint Mathieu ont des statues géantes dans l'église; la *Chapelle de la Vierge*, avec une coupole peinte par Duverdoingt, a quelque attrait; et l'on peut signaler le tombeau du cardinal de la Tour d'Auvergne, de Monseigneur Parisis; dans la *Chapelle de Saint-Vaast*, les statues de l'abbé Philippé de Caverel, de Philippe de Torcy, gouverneur d'Arras, flanqué de sa femme, enfin les statues de saint Jean et de saint Marc.

Le musée détruit contenait des collections dont

l'évaluation fait défaut; la plupart des tableaux périrent dans le désastre, ainsi que les bibelots et, hélas! c'est à peine s'il reste un dixième des volumes et des manuscrits, dont les premiers étaient au nombre de 50.000, les seconds au nombre de 2.000, patiemment assemblés par plusieurs générations de moines. Il s'y trouvait assurément des trésors inestimables : on ne le saura jamais au juste.

L'Abbaye a perdu également le *Trésor des Chartres d'Artois*, environ 26.700 pièces, qui eussent fait les délices des historiens voués aux reconstitutions locales.

La maison de Robespierre : aucune importance.

On trouvera épars, l'hôtel de Chaulnes, l'hôtel Duizy, une fontaine de Neptune, quelques statues; il est juste de recommander le *Bassin du Rivage*, proche le marché aux moutons et un amusant jardin public avec des rochers.

Ailleurs, la *Promenade des Allées*, belle avenue dont les tilleuls et les ormes ne furent pas épargnés par les canonnades : elle se situe entre la villa basse et la citadelle. On trouve là des jeux de paume et de tennis, on y organise des concerts les jeudis et les dimanches, durant les mois tièdes.

La Citadelle, construite par Vauban, mais que la situation rendait stratégiquement inutile, servait jadis de caserne; elle est désormais inhabitable.

— Et voilà! nous dit le charmant cicérone, qui nous avait doctement et ingénieusement pourvus de commentaires... J'ai écrit une petite histoire d'Arras qui pourra vous divertir une heure, lorsque

vous serez revenus dans vos foyers. C'est une ville antique que la nôtre, Atrébates devenus Arrageois.

— Nous savons que les Atrébates donnèrent du fil à retordre aux Romains.

— En tout cas, ils se défendirent. En vain, hélas ! La cruelle Rome les vainquit, les domina et les exploita. Toutefois, la ville fut florissante par une industrie qui ne cessa jamais d'être assez fameuse. Je ne vous apprend pas que les Atrébates furent convertis au christianisme par un prêtre grec qui se nommait Diogène.

— Et voilà à quoi je ne me serais pas attendu ! m'écriai-je... l'homme au tonneau ne prévoyait certes pas que son nom deviendrait le nom d'un saint homme.

— Attendez ! la conversion ne fut point parfaite, puisqu'il fallut recommencer sous Clodowig, que nous nommons Clovis, et dont nous avons probablement tiré Louis, le nom le plus souvent porté par nos rois. Sous Clodowig, ce fut saint Vaast qui porta ici la parole sainte. Avec saint Vaast fut fondé notre diocèse qui fut plus d'une fois amalgamé à celui de Cambrai... Au ix^e siècle seulement il devint rigoureusement autonome, mais la ville même se divisa en deux parties, dont l'une appartint aux comtes de Flandre, l'autre aux abbés de Saint-Vaast, qui étaient, dans leur ensemble, des seigneurs d'importance...

« La pauvre Arras connut bien des vicissitudes. Nous la voyons tantôt assimilée à la Flandre, tantôt à l'Artois, au duché de Bourgogne, un instant conquise par Louis XI, qui la traita avec cette férocité froide qui le caractérisait ; il chassa les habitants

et les remplaça par des hommes de son pays de Loire...

— Mais pardon, fit Ajalbert, nous ne sommes donc pas ici chez les Atrébatés ?

— Nous y sommes tout de même... en partie... riposta le vieux monsieur, avec un sourire un peu gêné... Car ces exodes forcés ne sont jamais complets. Les pauvres surtout y échappent et reviennent sournoisement. Enfin, les habitants des campagnes environnantes envoyèrent de tout temps des émigrants à la ville... Par la suite, l'Artois revint à messieurs les Espagnols. Finalement, elle resta à la Flandre.

» Je ne vous apprends rien en vous rappelant que Joseph Lebon, acolyte de Robespierre, ex-curé à Neuville-Vitasse, non loin d'ici, fit guillotiner maints Arrageois, présida à la démolition de lieux saints et à la destruction de précieuses œuvres d'art religieux. Je tiens ce Joseph Lebon pour un suppôt de Satan... quoique, paraît-il, il eût en vue le bonheur du genre humain, comme son chef de file, Robespierre. Ah ! je me méfie terriblement des gens qui veulent le bonheur du genre humain. Ils commencent trop fréquemment par trucider leurs semblables !...

» Durant la dernière guerre, notre pauvre ville connut des jours aussi noirs que lorsqu'elle fut saccagée par le cruel Louis XI. Du reste, vous avez vu les monuments détruits, tant de ruines encore... Les Alliés la reprirent après la Marne, mais, hélas ! l'ennemi resta jusqu'en 1918 à une distance assez courte pour nous bombarder à son gré.

— Tous les habitants avaient fui ?

— N'en croyez rien... Beaucoup s'obstinèrent et les caves ne leur furent pas inutiles ! Que tout cela ne vous empêche pas de parcourir mon bouquin où, je crois, ces choses sont un peu mieux dites que je viens de le faire.

Nous étions revenus sur nos pas et parvenus près de la Grande Place lorsque le *Crachin* se déchaîna avec une brutalité farouche. En un instant, les rues se transformèrent en torrents de montagne, et nos vêtements furent transpercés... Heureusement nous pûmes gagner les arcades protectrices et de là l'hostellerie.

— Ce sont nos pluies du Nord ! fit mélancoliquement notre guide. Après tout, elles sont moins funestes que les cyclones et les orages tropicaux qui détruisent des villes et anéantissent des milliers d'humains.

LILLE

De grand matin nous voici en route pour Lille, avec un crochet vers N.-D. de Lorette. Le ciel est clément; les grandes vaches rouges du Nord paissent tranquillement les pâturages monotones mais fertiles; le soleil joue à cache-cache avec de jolis nuages gris perle, ardoise pâle, argent bleuté, et voici les fameuses croix de bois, noires ou blanches, qui forment des légions de funèbres souvenirs; voici les cimetières musulmans et britanniques. Tout rappelle encore la guerre: les villages tout neufs ou semés de ruines, maints champs incultes, maints bois squelettiques.

Nous nous arrêtons sur la crête de N.-D. de Lorette, une colline de ces terres vastes et qui, malgré sa faible hauteur, donne une vue immense.

Carency, Ablain-Saint-Nazaire, Roelincourt, Neuville-Saint-Vaast, le Labyrinthe, La Bassée, la crête de Vimy, Souchez, ces lieux obscurs, dont quelques-uns sont à peu près visibles d'ici, dont les autres ne sont pas très éloignés, virent des luttes acharnées, effroyablement vaines, car on n'arrivait

qu'à s'arracher les uns aux autres des lambeaux insignifiants, des fragments de cotes, des villages ou des demis, des quarts de village.

Ce faisant, on dépensait une quantité prodigieuse de projectiles. Les hommes, enterrés dans les cagnas menaient une vie atroce, la mort fauchait sans relâche — et, en vérité, les « moyens » de la bataille étaient formidables. Pourtant, par rapport à l'énergie déployée, aux explosifs effroyables, aux dépenses inouïes, on n'obtenait que des résultats dérisoires. Pour tuer un seul homme, il fallait gaspiller une petite fortune.

Sur le plateau de Notre-Dame de Lorette, une église et l'ossuaire où l'on a enseveli un nombre prodigieux de soldats tombés sur le champ de bataille (34.000 dont 12.000 inconnus), la crypte sinistre, le cénotaphe, la haute tour pâle, encore des champs de croix je ne sais quelle immense mélancolie qui transit l'âme.

Nous filons ensuite sur Lens, dont l'aspect joyeux nous frappe (nous y reviendrons); puis c'est le sol flamand et voici Lille enfin, métropole du Nord.

Elle vaut surtout par ses habitants qui sont de race vaillante et résolue, par une animation qui s'étend sur tous les quartiers, alors que, dans la plupart des grandes villes, le mouvement se condense aux centres.

L'accueil des Lillois est ouvert et cordial, l'hospitalité franche : cette population n'a point la froideur fréquente aux terres nordiques, ni la morgue, ni la familiarité gênante. On s'y sent vite à l'aise, fort libre et sûr d'être reçu par des hôtes agréables... A part quelques aspects curieux de la vieille ville,

il ne faut guère chercher le pittoresque dans Lille. Non que le Lillois n'en ait pas le sens, il est artiste autant qu'homme de France, mais il a cédé à la force des événements. Tant d'invasions ont passé ici, tant de destructeurs militaires, que la plupart des antiques monuments n'ont pu survivre.

Lille fut, jusque vers la fin du xv^e siècle, une ville étroitement rattachée aux grandes villes de Bruges, de Gand; elle resta aux comtes de Flandre jusqu'à la domination espagnole, car c'est comme comtes qu'y régnèrent les ducs de Bourgogne, héritiers des anciens comtes. Ses malheurs datent de loin. En 1213, Philippe-Auguste la détruisit complètement; Jeanne de Constantinople la reconstruisit; elle eut ensuite à subir un siège mené par Philippe le Bel, à la fin du xi^e siècle. Philippe la prit et, après les horreurs du siège, elle subit les misères du pillage...

Sa population ne se décourageait pas pour si peu. En ce temps, comme nous le verrons plus loin, les Flamands étaient d'une turbulence extrême, toujours prêts à se révolter contre la tyrannie, ce qui ne les empêchait point d'être, comme ils le sont encore, des travailleurs actifs, des industriels ingénieux et des marchands habiles.

Avec Bruges et Gand, Lille se révolte contre Guy de Châtillon. Les Flamands qui avaient été vainqueurs à la journée des Éperons d'Or, connurent la défaite à Mons-en-Pevèle : Lille fut de nouveau saccagée par la soldatesque.

Après avoir appartenu directement au roi de France, elle fut remise à Louis de Male, comte de Flandre, qui la transmet à sa fille Marguerite, épouse de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, que ce mariage fit comte de Flandre.

Lille jouit de quelque répit sous les ducs de Bourgogne. Philippe le Bon la traita avec faveur; il aimait à y séjourner, il y présida les chapitres de l'ordre célèbre de la Toison d'Or; la ville devint riche et s'étendit.

Plus tard, elle passa sous la domination espagnole qui y a laissé des traces profondes comme dans tout le Nord français. C'est durant cette période que se développèrent les bandes de Pillards, analogues aux bandes ravageuses de la guerre de Cent ans, qui saccagèrent villes et campagnes. On les appelait en Flandre française les Hurlus. Ils manquèrent prendre Lille et la dépouiller : la vaillance d'une cabaretière avisée, Jeanne Maillotte, sauva la ville.

On n'y menait pas une vie paisible. De terribles guerres de religion agitaient les pays soumis, dans le Nord, au roi d'Espagne. Les Gueux de mer, les Gueux de terre, le duc d'Albe, Guillaume d'Orange, la Furie espagnole... Ce fut une période atroce de meurtres, de supplices, de persécutions. Nul n'était sûr du lendemain. Une dénonciation anonyme pouvait vous envoyer à la torture et à la mort. On ne cessait en somme de se battre et partout pullulaient, en grand ou en petit, des bandes comme celles des Hurlus.

Tout passe. La terreur et la domination espa-

gnoles eurent leur déclin. L'heure approche où Lille allait passer à la France et s'y fondre définitivement. Louis XIV la prit une première fois en 1667, le prince Eugène et le fameux Malborough la reprirent, malgré l'héroïque défense de Boufflers; le traité d'Utrecht la redonna à Louis.

Depuis, elle n'a jamais cessé d'être française, mais ses épreuves n'étaient point finies. Nous la voyons assiégée par Albert de Saxe-Teschen, qui la bombardait consciencieusement pendant une dizaine de jours. La ville était pauvrement défendue. Presque pas de garnison. Mais le cœur y était : les habitants suppléèrent les soldats, les canonniers « sédentaires » répondirent avec efficacité à l'artillerie autrichienne et firent subir de si lourdes pertes aux assiégeants que Saxe-Teschen préféra se replier sur Tournai...

On cite le cas du barbier Maes (une rue du vieux Lille porte son nom) qui rasait un client sur le pas de sa porte quand un boulet éclate à deux pas. Maes saisit le culot brûlant du projectile et s'en sert pour continuer à savonner en injuriant copieusement les assaillants.

Lille eut du repos pendant le XIX^e siècle : les Allemands ne l'occupèrent pas en 1870; sa prospérité devint éclatante, mais le temps des épreuves devait revenir en 1914.

Les péripéties qui la laissèrent aux mains des Allemands eurent peu d'envergure dans la ville et dans les environs immédiats. Dès le 2 septembre 1914, un faible détachement teuton entra dans la ville. La course à la mer, qui suivit la victoire de la Marne, faillit définitivement chasser les Alle-

mands. En tout cas, le 17^e bataillon de chasseurs, venu de Fives, chassa les Allemands de la gare. Par la suite, tandis qu'une garnison de territoriaux occupait la ville, nos troupes livraient à l'ennemi des combats qui n'eurent pas une suite heureuse puisque finalement nous dûmes reculer. Lille se trouva à la merci des troupes germaniques.

Tandis que nous ruminions ces souvenirs historiques dans la brillante et monumentale salle à manger du Royal Hôtel, et que le café d'après déjeuner répandait son âme odorante, nous vîmes paraître Charles N..., un Lillois d'adoption, fervent de la Flandre.

Il avait entendu Lainé dire :

— Les Allemands n'entrèrent dans la ville qu'après un bombardement assez copieux ; des milliers d'arbres... un millier de maisons détruites... un nombre un peu plus grand d'endommagées.

— Oui, oui, fit mélancoliquement Charles N..., ils entrèrent dans la fumée des incendies... et ils allaient rester là quatre ans... Quatre ans ! Vous figurez-vous ce que ce dût être pour une population fière et vaillante ! Il est vrai qu'on avait, *par ordre*, évacué au préalable les hommes de 18 à 40 ans, dont la plupart devait concourir à la défense nationale ! Quatre ans, messieurs... près de quinze cents jours.

Il demeura un moment rêveur, les sourcils contractés !

— Ayant dépassé mon cinquantième automne, je résolu de ne pas quitter ma ville adoptive. Et j'ai vu les habitants à l'œuvre. Ils furent admira-

bles, je puis vous le garantir... oui, admirables de dignité, d'endurance, de courage... Nulle part on ne joua plus de tours au vainqueur, nulle part on ne réussit plus souvent à rendre les rigueurs inefficaces ! Singulier peuple, ce peuple de Lille ! L'héroïsme sans faste, sans phrases, sans ombre de fanterie. Je vous prie de croire que les vainqueurs sentirent sa force !... On entendait la bataille... le front passait par Armentières, toute proche, par La Bassée, par Lens...

» Après les mauvaises affaires d'avril 1918, les Allemands ayant avancé vers l'intérieur, on cessa d'ouïr la canonnade : ce fut à la fois une tristesse et un soulagement... Une tristesse puisque l'éloignement signifiait la victoire ennemie, un soulagement parce que le canon nous invitait trop à songer *d'une façon immédiate* aux malheurs du pays !

» Tout de même, les canailles nous firent bien souffrir ! Que de perquisitions, que d'arrestations, que de réquisitions de toute nature accomplies avec une méthode implacable et des raffinements de cruauté froide... Lille a connu la férocité espagnole : était-elle pire que la férocité allemande ?

» En octobre 1918, le canon s'approchait de nouveau. Avec quels frémissements nous accueillîmes ces détonations qui annonçaient la déconfiture de l'ennemi ! Hélas ! le triomphe des Alliés devait nous coûter cher ! Tandis que les troupes d'Albert 1^{er} prenaient l'offensive, et occupaient Roulers, Thourout, Menin, les Allemands détruisaient les voies ferrées, incendiaient et pillaient — Ah ! tout recommença... Que de fois dans sa longue histoire Lille a passé par là !

» Mais enfin, nos bourreaux s'éloignèrent non sans avoir encore fait sauter les ponts... On doutait encore. Puis ce fut l'ivresse de la délivrance ! Tout s'oublie, messieurs... tout s'oublie ! Il le faut d'ailleurs. Comment vivrait-on s'il fallait porter à vif ces affreux souvenirs... Aujourd'hui, Lille est heureuse ! Les maux sont réparés — ou bien peu s'en faut. Jamais notre prospérité ne fut plus grande.

Il est très vrai qu'il ne reste plus du désastre que des vestiges négligeables. Lille-la-Vaillante lutte allégrement pour l'existence. Elle est, avec Gand, une métropole du lin : c'est Lille qui en fixe les prix mondiaux. 245.000 broches, avec 25.000 ouvriers, sont consacrées à la filature du lin et des étoupes dans 21 manufactures. 4.000 ouvriers environ s'occupent de la *filterie* de lin, par quoi il faut entendre la fabrication des fils à coudre, des fils pour cordonniers et des fils pour la précieuse dentelle. Il y a aussi un nombre respectable de maisons où l'on confectionne des tissus de laine. 2 millions de broches fonctionnent dans les filatures et retorderies de coton. On compte à Lille des briqueteries, des blanchisseries de fils, des teintureries de toile, maintes fabriques de produits chimiques, des métallurgies, des fonderies de caractères, une raffinerie de salpêtre, de vastes brasseries (800.000 hectolitres de bière); la manufacture des tabacs sera bientôt aussi active qu'avant la guerre. N'oublions pas la fabrique de cordes et de peigneuses.

Quant au commerce, Lille le pratique avec la même maestria que les ancêtres qui se manifestaient déjà négociants de grande envergure au

moyen âge. Lille trafique surtout des produits agricoles du Nord, des tissus de laine, de lin, de coton, des sucres, des fils : on y tient des bourses et des marchés d'une grande importance. La place est en relation constante avec les places belges de la Flandre, voire du Hainaut, de même naturellement qu'avec le Nord, le Pas-de-Calais, l'Artois et enfin Paris.

Tout concourt à développer de plus en plus l'importance industrielle et commerciale de la métropole du Nord ¹.

Le séjour de Lille est très agréable. Des voies larges, bien aérées, *bien vivantes*, bien éclairées la nuit. Une circulation moins encombrante qu'à Paris mais toutefois fort animée : automobiles, tramways, voitures quelconques. Beaucoup de passants. Des boutiques brillantes, de toutes dimensions et de toute nature, des bazars aussi, d'énormes magasins à l'instar des Louvre, des Bon Marché, des Potin, des Damoy, des marchandes des quatre-saisons dont les petites charrettes sont plus longues que les petites charrettes parisiennes ; et parfois, un attelage de chiens... Quand on se promène dans telle voie, rien n'indique la province. Beaux étalages, souvent d'une élégance raffinée, ou d'une somptueuse profusion ; quelque-

1. Aussi, son importance intellectuelle et morale, avec, à côté des Facultés et des Instituts de l'Etat, l'*Université catholique*, inaugurée en 1877 : cinq facultés de théologie, de lettres, de droit, de sciences, de médecine et de pharmacie ; six écoles supérieures de hautes études industrielles et commerciales, de sages-femmes, de sciences sociales et politiques, de journalisme, d'infirmières ; tout un quartier d'étudiants « libres », comme il n'en existe pas de même envergure dans nos autres provinces.

fois d'autant plus parisiens qu'il s'agit de filiales des grandes maisons de Paris.

Quant aux hôtels, restaurants, brasseries, cafés, cinémas, ils n'ont rien à envier aux établissements similaires des autres grandes villes, ni de maintes capitales : évidemment, il ne faut pas s'attendre à y trouver les théâtres de Paris et leurs artistes hors pair, ni des music-halls aussi brillants que les Folies-Bergère. Mais théâtres et music-halls ne sont pas sans valeur, ni agrément, et du reste, les grandes vedettes de Paris viennent fréquemment en tournées ou en représentations spéciales, galas, etc. Citons le nouveau Théâtre, l'Hippodrome, le Palais d'Été, le Casino des Familles.

Comme nous l'avons dit, Lille n'est pas remarquable comme Gand ou Bruges, par la beauté de ses monuments historiques. On trouvera cependant l'église de la Madeleine, bâtie sous Louis XIV, et qui a quelque allure, l'église Sainte-Catherine qui date du xiv^e siècle et fut agrandie au xviii^e. Sa tour a porté le premier télégraphe Chappe, télégraphe à signaux qui fonctionna utilement pendant la Révolution, l'Empire, la Restauration et que le télégraphe électrique devait complètement détrôner. L'église de Saint-André fut une chapelle des Carmes Déchaux. Elle est de ce style jésuite qui ne déplaisait pas à Baudelaire, et qui compte quelques chefs-d'œuvre, dont Saint-André n'est point. Le Palais des Beaux-Arts est un estimable monument construit par les modernes, une imitation du style grec (naturellement).

La chapelle de N.-D.-de-Consolation est le plus ancien monument de la ville, mais on l'a retouchée,

remaniée. La porte de Paris comporte un bel arc de triomphe de style grec, mais dorique. Le Palais de la Bourse mérite un bon point, parce qu'il est construit selon le style du pays, le vieux style flamand.

Plutôt que les monuments de Lille¹, le visiteur recherchera les vieilles maisons et ira regarder les vieux quartiers. Il trouvera de ces maisons-là sur la Grande-Place, très animée : elle commande maintes lignes de tramways. Cette place montre une colonne commémorative du siège de 1792, en granit, portant une statue de bronze, œuvre de Bra, qui représente la ville de Lille et dont une main est armée d'un boutefeu, tandis que l'autre désigne la fière réponse des autorités aux sommations de l'Autriche : « Nous venons de renouveler notre serment d'être fidèles à la Nation, de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir à notre poste. Nous ne sommes pas des parjures. »

La rue des Arts, qui donne sur la place des Patiniers, conserve des maisons flamandes du xvii^e

1. Pourtant, comment ne pas s'arrêter à celui-ci, le plus neuf, mais combien émouvant de Louise de Bettignies, par Réal del Sarte. Ah ! cette *Guerre des Femmes*, le beau livre de M. Redier.

Dès que Lille fut occupée par l'armée allemande, qui la séparait compétement du reste du monde, Louise de Bettignies, qui vivait dans cette ville avec sa vieille mère, réunit autour d'elle plusieurs jeunes gens et jeunes filles résolus d'aider à fournir aux armées alliées les renseignements qu'ils pourraient recueillir sur l'organisation ennemie, les effectifs militaires, leurs emplacements, etc.

Beaucoup d'hommes qui voulaient passer en France libre trouvèrent en la jeune fille un guide audacieux et intelligent. A pied, bravant les sentinelles qui veillaient à toutes les sorties de l'enceinte fortifiée et les patrouilles qui sillonnaient les routes, glissant sous les fils de fer, Louise de Bettignies traversait avec eux toute la Belgique jusqu'à la frontière hollandaise étroitement gardée. Vingt fois, la vaillante fille fit le voyage pour libérer ses compagnons et revint à Lille pour organiser de nouvelles expéditions.

Le 15 octobre 1945, elle fut arrêtée et emmenée à Bruxelles où,

siècle; à l'extrémité de ladite rue, on voit la maison du Lombard (intéressants pignons de brique et de pierre).

Le vieil hôtel d'Aigremont, malheureusement restauré, est situé à l'angle de la rue des Canonniers. Un peu plus loin la porte Saint-Maurice datant de 1621. Louis XVIII, après le retour de l'île d'Elbe, séjourna quelque temps à l'hôtel d'Avelin (xviii^e siècle) à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la rue des Jardins. L'hospice Comtesse, fondé au xiii^e siècle, rebâti au xv^e, garde une porte à bossages, un passage voûté, une belle façade et des chambres aux lambris sculptés : peintures d'Arnoult de Vuez et de Wamps.

Les musées de Lille, rassemblés au Palais des Beaux-Arts, contiennent un nombre considérable de beaux tableaux, de toutes les époques, de sculptures, d'orfèvrerie, de pièces archéologiques, numismatiques, ethnologiques, mécaniques, etc., etc. Il faudrait des jours et des jours pour se rendre un

pendant cinq mois, ses geôliers la torturèrent en vain pour connaître les noms de ses complices. Le 19 mars 1916, elle fut condamnée à mort. Elle n'échappa au peloton d'exécution que pour gravir un calvaire douloureux, commencé à la prison de Siegburg, près de Bonn, et terminé à Cologne, où on l'avait mise en cage parce qu'elle avait exhorté ses coprisonnées françaises à se refuser à la confection des munitions qu'on voulait leur faire faire. Sa faiblesse devint extrême, et elle succomba à la tuberculose, consécutive à une opération mal préparée et exécutée sans précautions sanitaires.

Elle avait sollicité la grâce de revoir une dernière fois sa vieille mère; on la lui refusa. Elle fut enterrée à Cologne. La guerre finie, on s'occupa de ramener en France sa dépouille mortelle. La municipalité de Cologne voulut faire payer par la ville de Lille le cercueil dans lequel on l'enfermerait pour le voyage. Mais le maire protesta avec indignation contre cette prétention cynique. Les restes mortels de la vaillante martyre arrivèrent enfin en France au mois d'avril 1920, et la ville de Lille lui fit de solennelles funérailles, auxquelles l'armée anglaise participa grandement.

compte approximatif de tout ce qu'on y peut découvrir d'œuvres de peintres célèbres — et il y a la merveilleuse, l'unique *Tête de Cire!*

Lille, moins riche que Valenciennes en hommes illustres, donna naissance au théologien alchimiste Alain de Lille, qui paraît avoir vécu de 1114 à 1203, au poète Gauthier de Châtillon ou de Lille, à Jacquemart Giélée, un des nombreux auteurs du fameux roman médiéval du Renard (ou mieux Renart); on ne sait pas au juste quand naquit et mourut cet écrivain, mais il vécut au XIII^e siècle; au père Gratry, écrivain et orateur catholique (1805 à 1872), au populaire chansonnier Desrousseaux qui, outre ses chansons, très goûtées par ses compatriotes, écrivit de fort intéressants bouquins sur les mœurs populaires de la Flandre française (nous le retrouverons au chapitre Littérature); à Albert Samain, grand poète et, à notre avis, le plus glorieux des enfants de Lille : nous publions sa biographie au chapitre des Lettres et des Arts; à A.-M. Josse, ardent polémiste, historien, essayiste, critique, poète et plein de talent; à Georges Monnier, sculpteur; enfin à divers peintres, tels Monnoyer (XVII^e siècle), Wicar (XVIII^e et XIX^e siècles) : le musée de Lille possède de lui une captivante collection de dessins; de Ducornet, homme singulier en ce que, venu au monde sans bras, il apprit à peindre fort bien avec ses pieds; de Carolus Duran, lequel est inscrit à l'état civil sous le nom de Charles Durand, mais il estima, à juste titre, que Charles Durand est un nom sans prestige.

Carolus Duran fit quelque bruit en sa verte jeunesse et pendant son âge mûr; aujourd'hui, on n'en

parle guère; c'est néanmoins un peintre d'un talent sûr, dont les musées conserveront le souvenir : il avait des idées flamboyantes non seulement sur l'art mais encore sur les artistes; il aimait à se vêtir à sa manière, avec une élégance pittoresque. Coloriste plein de feu, admirateur fervent de Velasquez, il a donné un saint François d'Assise où on retrouve des réminiscences du grand Espagnol, la *Gloire de Marie de Médicis* (plafond du Luxembourg), une *Enfance de Bacchus*, *l'Obsession* : c'est un artiste qui, faute de discipline, n'a peut-être pas rempli son destin.

Son aîné, Victor-Louis Motte, qui vécut 88 ans (1819 à 1897), est un peintre aux tendances franchement traditionnelles. Il exécute d'estimables peintures archaïques pour Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Séverin et Saint-Sulpice. Sa science méticuleuse éclate dans les fresques du porche de Saint-Germain-l'Auxerrois et dans la décoration de la chapelle Saint-Martin. Notre peintre réussit de bons portraits de Mademoiselle Judith, de Pie IX, de Guizot, de Reber... Ce fut un travailleur de mérite — honnête, scrupuleux, académique.

Lille donna aussi naissance au général Faidherbe, un des rares généraux qui, en 1870-71, remportèrent des succès sur un envahisseur beaucoup mieux outillé et discipliné que nous, mieux instruit aussi dans l'art militaire.

Louis-Léon-César Faidherbe, disent ses biographes, né en 1818, est mort en 1889. Ce fut d'abord un soldat colonial. Employé dans la province d'Oran, puis à la Guadeloupe, où il alla en qualité de

capitaine, il revint en Algérie et participa à des combats divers. Chef de bataillon, il se fixa au Sénégal où il séjourna de longues années, tout entier consacré à sa tâche, passionné pour l'organisation de sa colonie.

Il réussit admirablement dans ses entreprises militaires, il annexa des territoires nombreux sur les rives du fleuve Sénégal, la Casamance et le Cayor. Tandis qu'il dirigeait ces opérations, de même que l'expédition du Fouta-Djallon et du Bas-Niger, il n'oubliait pas les œuvres pratiques : l'embellissement de Saint-Louis, le port de Dakar, la construction d'hôpitaux, d'écoles et aussi de casernes.

Après un retour dans l'Afrique du Nord, puis un nouveau séjour au Sénégal, il s'établit enfin en Algérie, pour des raisons de santé. C'est là que la guerre vint le surprendre.

Le Gouvernement de la Défense, ayant agréé ses services, il prit le commandement de l'armée du Nord — 45.000 hommes — qu'il fallut instruire et organiser.

Faidherbe gagna la confiance des troupes en remportant de petits succès, après quoi il battit les Allemands de Manteuffel à Pont-Noyelles et à Bapaume.

Feux de paille ! La supériorité des moyens de l'adversaire était écrasante : les troupes de Faidherbe subirent une défaite à Saint-Quentin. Le général réussit à éviter le désastre par une retraite bien conduite, mais dès lors se maintint sur la défensive jusqu'à la fin de la guerre.

IV

LA FOIRE DE LILLE, SA BRADERIE, SON CARNAVAL

Nous avons vu que Lille offre des divertissements quotidiens par ses cafés, ses théâtres, ses cinémas, ses music-halls. Il y faut ajouter aussi un grand nombre de divertissements intermittents, les uns particuliers, les autres généraux. Nous parlerons des premiers à propos des coutumes générales de la Flandre. Mais disons quelques mots de la foire de Lille, de sa braderie, de son carnaval. Tout cela ne semble pas encore très bien reconstitué; on décrira ici l'aspect classique de ces fêtes.

La tradition veut que des sociétés d'ouvriers organisent des cortèges le dimanche et le mardi-gras, à pied ou avec chars de triomphe. Au son des tambours, ils chantent et vendent des chansons imprimées, souvent en patois.

A travers les temps, ces sociétés eurent des dénominations singulières, soit amusantes, soit ironiques, soit fantaisistes; : les Renards, les Ours, les Enfants de Bacchus, les Bons-Rigolos, les Sans-Chagrins, les Avale-Tout, les Jobres, les Longues-

Pipes, les Sans-Blague, les Francs-Lurons, les Casque-à-Mèche, la Raie-Mouchetée, les Mal Mariés, etc.

« Primitivement, dit Desrousseaux, et pendant longtemps, les auteurs de ces chansons s'attaquaient à la vie privée de personnes dont ils croyaient avoir à se plaindre ou qui avaient donné lieu à un scandale. Souvent les personnes chansonnées étaient représentées par des mannequins que l'on bernait sur une couverture à chaque coin de rue. Quelquefois, quand cela était possible, on imaginait un moyen plus ou moins ingénieux pour faire connaître leurs noms qui ne pouvaient pas, naturellement, paraître dans le libelle. Par exemple, si la victime s'appelait Soret, Héreng, Merlin ou Loiseau, on mettait au bout d'un bâton, suivant le besoin, un hareng saur, un hareng frais, un merlan (merlin en patois) ou un oiseau, et l'on chantait à la fin de la chanson le refrain suivant sur un air quelconque :

Si vous volez savoir son nom
Faut vettier (regarder) au bout du bâton.

» La musique adoucissant les mœurs, de nos jours les chansons ne retracent plus que des scènes populaires, ou des faits marquants d'actualité.

» Quelques chansons anciennes sont encore populaires. On cite, notamment, celle qui a été faite en 1833 sur la duchesse de Berri et qui était signée d'un pseudonyme : *Mazéquette, bobenneu au frègue*, c'est-à-dire *bobineur de fil mouillé*, en d'autres termes : ouvrier filetier. »

On ne sait pas au juste si la tradition des chansons carnavalesques et de leur vente remonte loin dans les siècles. Plusieurs estiment que l'usage ne s'établit qu'après la mort du plus fameux, sinon du meilleur chansonnier du Nord, surnommé *Brûle-Maison*, très farceur, très « fumiste » (si l'on ose user de ce terme moderne), le plus agressif des satiriques.

Le certain est que l'usage, la publication des chansons carnavalesques, s'est répandu, par contagion, dans d'autres cités que Lille.

On croit que la Fête Communale tire son origine d'une procession moyenâgeuse, instituée par la comtesse de Flandre et de Hainaut, Marguerite de Constantinople. Elle voulait aider les chanoines de Saint Pierre à terminer leur église : la procession était donc, en même temps qu'une cérémonie religieuse, une entreprise pécuniaire. Elle comportait une fête de neuf jours et commençait au dimanche qui suit la Trinité.

Dans le principe, les fêtes étaient religieuses. Le profane ne tarda point à s'y mêler.

Les programmes devinrent toujours plus divers et moins religieux. Toute espèce de personnages y figurèrent qui n'avaient rien à faire avec la procession originelle.

En particulier, on vit à diverses dates du XIX^e siècle : Marguerite de Constantinople, la comtesse Jeanne, Beudoïn IV et Beudoïn V, l'héroïque cabaretière Jeanne Maillotte, Boufflers, Vauban, des Celtes, des Romains, la Fontaine du Saule, Beudoïn IX, Philippe le Hardi, Charles-Quint, le

Tambour des Hurlus, le Bacchus flamand, les Quatre fils Aymon, l'entrée de Louis XIV à Lille, le char du chansonnier *Brûle Maison*...

Deux personnages se retrouvaient perpétuellement dans le cortège, une géante et un géant lillois, immenses mannequins d'osier, recouverts de vêtements, ornés de têtes cocasses, nommés Lydéric et Phinaert. Le succès de ces « Reuses » est constant.

Il semble bien que la fête eut jadis une plus grande importance et un plus vif succès que dans les temps modernes, accompagnée qu'elle était de représentations théâtrales, de farces, de cérémonies fastueuses, de jeux, de concours, etc.

Elle a connu encore des jours glorieux, assez récemment. Il est probable qu'elle donnera lieu dans des temps prochains à de beaux cortèges historiques, à des prix nombreux, à des reconstitutions comme on les aime dans cette ville. Lydéric et Phinaert seront de la fête, avec le tambour-major des Hurlus, personnage orné d'une tête colossale et qui fut suggéré par un dessin du peintre Horace Vernet.

* * *

La foire de Lille, elle aussi d'ancienne date, remonte peut-être aux environs de l'an mille. Les marchands recevaient des garanties spéciales, octroyées par les rois ou par les comtes, des sauf-conduits qui assuraient leur sécurité et leurs droits. La durée officielle fut fixée en principe à quinze jours, vers le milieu du XIX^e siècle, mais elle se prolongeait d'autant.

Comme toutes les grandes foires, elle eut aux temps jadis une importance beaucoup plus grande que de nos jours. La rapidité des communications, la création d'immenses maisons de commerce, la facilité des échanges ôtèrent à la plupart des foires ancestrales l'importance énorme dont elles jouissaient sous nos anciens rois.

Une foire comme celles de Beaucaire, de Lille, de Bruxelles, déterminait une énorme mobilisation de capitaux et de marchandises : c'étaient de notables événements économiques. Nos expositions donnent une idée de ce que cela pouvait être (sous une forme d'ailleurs très différente). Nous tentons d'autre part des résurrections intermittentes comme la foire de Paris, la foire de Lyon, mais les mots ne représentent plus ici les mêmes doses : il y a transposition.

Cependant, la foire de Lille demeure un événement d'importance et donne lieu à des divertissements variés : toutefois, elle ne diffère pas assez d'autres foires, pour qu'il soit utile de la décrire¹.

* * *

La Braderie, en son essence très flamande et très lilloise, se révèle plus caractéristique que la foire. Bruxelles a sa braderie, comme Tourcoing, comme Comines, etc., mais la braderie « mère » est bien, ce semble, d'origine lilloise.

1. Depuis quelques années la ville de Lille possède une foire commerciale qui n'a pas l'ampleur de la foire de Lyon, mais qui prend néanmoins une grande importance.

J'ai vu, l'été dernier, une étincelante braderie à Bruxelles, avec des illuminations copieuses, un étalage somptueux de marchandises, dont beaucoup à des prix fort réduits : des vendeuses en costumes archaïques et, comme il convient en ce terroir, une circulation de joyeuses fanfares à travers la foule.

Le verbe brader, qui est d'origine rouchie ou wallonne, c'est tout un, a donné lieu aux mots bradeux, bradeuse, bradier, bradeur, enfin braderie. Il veut dire abîmer, gaspiller : on brade des aliments, des vêtements, des produits, etc. Par extension, un marchand brade lorsqu'il vend sa marchandise à perte. La braderie serait ainsi une foire où on liquiderait les produits surannés ou détériorés à moins qu'on ne les vende à très bon marché dans un but de réclame.

La Braderie fut à travers les siècles une des fêtes les plus populaires de la Flandre et de tout le Nord français, auxquels il convient de joindre les provinces limitrophes de la Belgique : Flandre orientale, Flandre occidentale, Hainaut. . . . Ses origines sont mal déterminées ; sa date même fut assez incertaine et le visiteur faisait bien de s'informer d'avance, sans s'en rapporter aux dates des années antérieures. Depuis, on a fixé municipale-ment le jour d'ouverture au deuxième lundi de la foire.

La Braderie a nécessairement connu les variations que toutes les fêtes ont connues quand elles sont d'origine ancienne. Encore que demeurée joyeuse et populaire durant tout le XIX^e siècle, elle a été plus importante jadis. Au XVIII^e siècle, la

Braderie s'étendait aux maisons privées : on voyait les domestiques offrir les vieux vêtements aux passants, quand il y avait des domestiques dans la famille, sinon les habitants eux-mêmes ou leurs enfants « faisaient l'article ».

L'abondance de l'offre aboutissait nécessairement à une dépréciation extrême de la marchandise. Les pauvres gens pouvaient se renipper à très bas prix ; on voyait même accourir les paysans, voire quelques citoyens ou citoyennes des villes prochaines, pour participer à l'aubaine.

On conçoit l'extension que prenait alors la Braderie.

Citons encore ici l'excellent chansonnier et historiographe de mœurs, Desrousseaux :

« Les places, étant gratuites, appartiennent aux premiers occupants, ce qui donne lieu cependant à des contestations, des disputes et même des rixes. Dès la veille, entre onze heures et minuit, les marchands marquent à la craie la place qu'ils veulent occuper et y attendent, couchés dans leurs charrettes, sur leurs échoppes ou sur des sacs de marchandises, l'arrivée des promeneurs et acheteurs. Pendant quelques heures, la rue de Paris, éclairée en partie par les lanternes, les chandelles, les falots, etc., des marchands, présente un aspect vraiment étrange. Aussi beaucoup de personnes sortant des cafés ou des bals qui ont lieu à l'occasion de la Foire, ne se décident à aller se coucher qu'après y avoir fait une promenade.

» Au point du jour, tous les marchands sont ins-

tallés place du Théâtre, rue de Paris et dans quelques rues adjacentes; quelques-uns des cris traditionnels : *A l'Braderie! Au reste! Trois quarts d'hasard!* retentissent çà et là, mais avec peu d'entrain. On sent qu'ils sont poussés sans conviction. Sur des échoppes, des brouettes, des charrettes et sur le pavé, sont exposés de vieux objets de toute nature, mais aussi de grandes quantités de marchandises neuves, toutes choses d'ailleurs qu'on a vues et qu'on pourra revoir sur les marchés de Lille et ceux des environs. Ce qu'on ne verra pas sur ces marchés, [et ce qu'on voit à *la Braderie* de cinq heures du matin à une heure de l'après-midi, c'est une foule tellement énorme qu'on ne peut circuler que très lentement et en s'exposant à recevoir des coups de coudes et même des bousculades; ce sont des gens naïfs, des campagnards en grand nombre, qui croient encore trouver là, au moins *trois quarts d'hasard*, des amateurs de bibelots, des bibliophiles qui se sont levés avant l'aube dans l'espoir de découvrir des objets précieux; des jeunes gens venus pour rire et qui, n'étant pas difficiles sur le choix des sujets, s'en donnent à cœur joie. Il se produit d'ailleurs, comme on le pense bien, des scènes vraiment comiques et dignes de l'attention d'un observateur. »

Les fêtes intimes, les fêtes de sociétés sont naturellement innombrables, mais nous en reparlerons dans le chapitre général consacré aux coutumes nordiques. Que de fois nous avons, dans notre enfance et notre adolescence, assisté aux jolies fêtes

de famille flamandes !... Quels souvenirs se lèvent...
Mais n'anticipons point !

Le dernier souvenir que nous avons emporté de Lille est tout récent... C'était le soir, au Royal, dans cette vaste salle à manger où s'élèvent des colonnes dorées. On dînait et on festoyait tout ensemble, les uns assis devant les tables éblouissantes, les autres, plus loin, dans un espace réservé où une musique ardente faisait rage, en train de danser. Le spectacle était plein de charme. Partout des bouquets de jeunes femmes et de jeunes filles en toilettes resplendissantes, les blondes, les brunes, les châtaines, quelques rousses, et ces fleurs humaines entrecoupées des silhouettes noires des hommes (moins nombreux). L'une des tables surtout était ravissante : on aurait dit une évocation de Watteau, un Embarquement pour Cythère, tout différent, mais aussi riche de grâce, de charme, d'éclat — sept ou huit jeunes créatures fraîches comme des roses à l'aurore, teints exquis, bras d'une blancheur de neige, robes de toutes les nuances du prisme et, autour d'autres femmes, d'autres jeunes filles...

Tous les types : l'Artémis chasserresse, la Kypris jaillissant de l'onde, une brune déité sidonienne ou tyrienne, et des Rubens, des Lancret, des Van Dyck, des Véronèse...

Le spectacle devint féérique lorsque les serveurs apportèrent de petits sacs pleins de confettis légers, des billes ouatées de givre dont toutes ces jolies nymphes se mirent à bombarder danseurs et dîneurs. Des serpentins suivirent qui nous enveloppaient d'un réseau de fils bleus, blancs, roses...

et des rires sonores, des yeux étincelants, des gestes pleins de grâce, soulignés par la musique impétueuse, faisaient de tout cela un spectacle unique qui est notre dernière et lumineuse vision de Lille la Flamande¹.

1. Il faut noter que ce sont des industriels lillois qui les *premiers* contribuèrent à la mise en valeur du bassin houiller du Pas-de-Calais.

Il faut relire l'histoire de ces entreprises, dont les deux tiers ruinèrent leurs fondateurs, pour apprécier la somme d'énergie persévérante, la clairvoyante administration que ces hardis hommes d'affaires durent déployer — car les débuts, même des plus puissantes Compagnies houillères, furent franchement mauvais.

FIVES-LILLE, LA CITÉ DES CYCLOPES

Ne quittons pas Lille avant d'être allé voir la formidable Fives-Lille et les cités-jardins.

Fives-Lille ce sont les cavernes des Cyclopes, le pays farouche et magique où l'homme soumet le fer et le feu à sa volonté... Mais qu'étaient les fabuleux Cyclopes, avec leurs forges simplettes, avec leurs marteaux, à côté des géants mécaniques qui travaillent le dur métal aussi facilement qu'un sculpteur ou un enfant travaillent l'argile ?

De ces effrayantes cités de métal, j'en ai bien vu une demi-douzaine. Fives-Lille ne m'en a pas moins surpris par la diversité extrême de ses œuvres et par la cohérence admirable de cette diversité. Il y a là des fours qui, en un clin d'œil, réduiraient un homme en cendres, des marteaux pilons qui aplatiraient un bœuf comme une galette : ils font bien mieux, ils façonnent de colossales pièces de fer rouge, aussi aisément que vous façonneriez une boulette de pâte ! Il y a aussi d'énormes treuils mobiles, des ponts roulants et des grues velocipèdes

qui circulent au-dessus des têtes et dans les travées, sans heurts, sans rencontres, immenses organes qu'on ne sait à quoi comparer, car ni l'iguanodon, ni la baleine, ni le cachalot, aucun monstre animal ne leur ressemble, sinon par la masse : encore le cachalot ou la baleine seraient-ils exterminés sans peine...

Des milliers d'ouvriers travaillent là-dedans ; au total Fives-Lille nourrit une quinzaine de mille humains — une ville !

On le voit bien quand, monté sur un toit, on contemple ces bâtiments qui s'étendent à perte de vue, entrecoupés de voies, quand on écoute les ronflements et les battements de la ruche...

Qu'on nous permette quelques détails, parfois vaguement techniques.

Ce fut MM. Parent et Schaken qui fondèrent en 1861 les ateliers de Fives-Lille. Ces grands industriels avaient déjà créé un vaste établissement métallurgique à Givors (Rhône).

Bientôt, — en 1865, la société Parent, Schaken et C^{ie} devenait une société à responsabilité limitée sous le nom de Compagnie de Fives-Lille à laquelle se substituait, en juin 1868, la Compagnie de Fives-Lille pour constructions mécaniques et entreprises...

Si l'on a quelque imagination, on entrevoit tout ce que ce pâle résumé cache d'activité, d'esprit d'entreprise et d'organisation, de subtilité et de puissance formatrice.

Actuellement, les ateliers de Fives-Lille comportent 46 hectares, dont 14 couverts. L'ensemble est traversé par trois rues de Fives et d'Hellemmes. Essayez de vous figurer l'énormité du travail qui

peut s'accomplir, avec les plus puissants moyens inventés par l'homme moderne, à l'aide de machines tantôt colossales et tantôt d'une complication indescriptible, sur 14 hectares... et n'oubliez pas qu'une grande partie du travail d'en bas s'accompagne du travail aérien des ponts roulants, grands et petits !

L'ensemble des usines permet l'exécution de tous appareils de mécanique générale, laminoirs, locomotives, appareils de sucreries, appareils de levage, appareils de mines, générateurs de vapeur de tous types, chaudières multitubulaires, appareils de grosse et moyenne chaudronnerie, ponts et charpentes métalliques, etc., etc.

La fonderie d'acier, ultra-moderne, comprend deux énormes fours, des fours Martin et deux convertisseurs : là-dedans, on vous fond d'immenses quantités de fer aussi facilement que vous fondriez du beurre dans une poêle à frire. Lorsqu'on fait couler du métal, vous croiriez voir des fontaines de flamme, des coulées de feu pur — images d'ailleurs archaïques mais adaptées à notre vision traditionnelle du feu...

De nombreuses machines à mouler vous transforment le métal liquide en pièces plus ou moins colossales pour les usines, pour les bateaux, pour les ponts, pour les chemins de fer, etc.

La fonderie possède une sablerie automatique, des appareils de dessablage à jets de sable, une presse hydraulique de 400 tonnes pour dégauchir les moulages, enfin des fours à recuire dont le plus vaste peut avaler ses cinquante tonnes, ce qui permet de recuire des pièces géantes.

La fonderie d'acier est desservie par tout un jeu de ponts roulants et de grues vélocipèdes : ces terribles appareils vous transportent ou vous soutiennent avec aisance les plus grosses charges incandescentes. L'homme dans tout cela apparaît un Lilliputien et pourtant, pour quelques forgeages, on utilise encore directement ses muscles débiles.

Non loin de la fonderie d'acier, vous trouverez l'atelier d'usinage et de cintrage à froid, des tubes de vaporisation et des surchauffeurs pour chaudières Stirling. Je ne me charge pas de vous expliquer le travail de cet outillage subtil qui exécute des travaux d'une précision merveilleuse avec la plus grande vélocité.

Si vous avez le temps, je vous engage à faire une halte dans l'atelier du modelage et de la menuiserie. Ici l'intelligence et l'habileté humaines reprennent leurs droits. Tout ce qui doit être fabriqué par le feu et par les machines, est d'abord modelé ici. Dans un relatif silence, des ouvriers à la fois artistes et savants — un personnel d'élite — résolvent perpétuellement, à l'aide du bois, ce qu'on pourrait appeler des problèmes concrets d'une géométrie à trois dimensions. Quelque énorme que soit la future machine, toutes ses pièces devront être d'abord réalisées par ces savants modelleurs, menuisiers; la scierie mécanique les aide, sans aucun doute, mais le travail de l'homme est souverain.

Il faut remarquer, pour mieux se rendre compte de la difficulté de cette œuvre, que le modèle en bois ne peut pas avoir les mêmes dimensions que

les pièces en fonte ou en acier : il faut tenir compte des dilatations et des contractions du métal. On conçoit que ce ne soit pas là une tâche de tout repos : elle exige une science précise et une expérience consommée.

Contemplant le Magasin des Modèles. C'est une sorte de musée, à plusieurs étages, où sont déposés et classés plus de cent mille modèles qui déjà servirent à la construction des machines mais qui sont susceptibles d'être réutilisés :

— Des archives matérielles ! nous dit l'aimable directeur de Fives...

— Ou une bibliothèque où les livres sont à la taille de Gulliver.

Voici l'atelier des Forges, à triple travée, où l'on admirera une magnifique presse de 1.500 tonnes desservie par cinq fours à réchauffer. Vous n'avez qu'à faire avancer des lingots de fer — qui pourront avoir jusqu'à 26 tonnes, — le poids de 375 hommes ou de 50 chevaux — la presse vous transformera cela en une pièce de forge, aussi facilement que vous transformeriez de la cire à modeler. Trois imposantes rangées de marteaux pilons, de 1.500 à 7.000 kilos vous produiront des pièces de forge de toutes dimensions. Un pont roulant de 40 tonnes, un autre de 10 tonnes, sont toujours prêts à transporter à votre gré les masses métalliques.

Un atelier d'estampage, une section d'usinage des matrices, un parc à matrices avec pont roulant ; un garage de locomotives, des entrepôts d'outillage — ah ! c'est incommensurable !

Et voici encore un monstrueux atelier, l'atelier d'emboutissage, qui comprend une légion de presses, depuis la presse mastodonte de 1.500 tonnes jusqu'à la petite presse de 50 tonnes. Petite ! Une presse qui écraserait un bœuf gras comme vous écraseriez une mouche ! Ces fabuleuses machines, dont l'action est aussi délicate que puissante, qui ont la précision des plus fines horlogeries, exécutent le cintrage des tôles jusqu'à treize mètres de longueur (il faut voir ces tôles pour se rendre compte de ce prodigieux travail) ainsi que tous les genres d'emboutis : plaques tubulaires, fonds de chaudières, bouchons d'autoclaves, etc.

Quand tout cela fonctionne, c'est à vous donner le vertige !

Les ateliers ont besoin d'air comprimé. La station de compresseurs d'air va le leur fournir à foison ; elle distribue l'air comprimé à 7 kilogrammes dans toute l'usine, tandis que les pompes de compression hydraulique distribuent l'eau comprimée à 100 kilogrammes.

Ce hall qui compte 180 mètres de longueur et 27 de largeur, c'est le splendide atelier de Montage des Ponts. On y admirera deux chemins de roulement superposés dont l'un, qui s'élève à 17 mètres environ, pour les ponts roulants de 20 tonnes.

Dans cet atelier on trouve, avant qu'ils ne quittent Fives-Lille, tous les grands appareils métallurgiques, les charpentes de mines, les ponts tournants, les ponts roulants ; c'est encore un spectacle impressionnant de voir assemblées ces belles œuvres de l'industrie contemporaine.

Les ateliers de grosse et moyenne chaudronnerie, de ponts et charpentes, produisent, exécutés naturellement par un outillage ultra-perfectionné, les condenseurs, les chaudières Stirling, les appareils de mines, les chaudières et boîtes à feu des locomotives, les appareils de sucrerie, les charpentes de ponts roulants.

C'est le plus vaste de tous les ateliers de Fives : il compte 400 mètres de longueur sur 75 de largeur, soit une superficie de trois hectares, surface véritablement immense pour un atelier. Mais pour se rendre compte de cette immensité, il faut voir le surprenant matériel qu'il contient, ces légions de machines-outils exécutant un travail effrayant et superbe. On peut citer parmi les plus admirables les riveuses hydrauliques, qui peuvent river des collecteurs en tôle de 13 mètres de long et de 1 m. 20 de diamètre, de 50 millimètres d'épaisseur réunis par des rivets de 45 millimètres. La grande riveuse (150 tonnes de puissance) a une ouverture de 6 m. 50. Ces chiffres ne peuvent donner qu'une idée vague de ce que cela représente de cyclopéen ! Il faut avoir vu fonctionner ces effrayants mécanismes.

La liaison des divers ateliers de ce merveilleux ensemble est assurée par des ponts roulants et des voies ferrées : rien de plus instructif que d'observer le transport des pièces d'un atelier dans un autre : il a fallu de longues études, des essais minutieux pour obtenir finalement cette cohérence.

Passons rapidement dans le magasin général où l'on classe les pièces et matières d'importance secondaire : robinetterie, boulonnerie, visserie, joints,

lubrifiants, passons par l'atelier de mécanique générale où on pratique l'usinage des pièces de dimensions plus petites et moyennes.

Dans l'atelier des machines-outils locomotives, à six travées, les machines doivent usiner les pièces nécessaires à la construction des locomotives.

On les montera, ces locomotives, dans un nouvel atelier, desservi par des ponts roulants de soixante tonnes qui permettront la mise sur roues des plus grosses locomotives — locomotives à vapeur, locomotives à air comprimé, locomotives à essence.

L'atelier de Petite Chaudronnerie (tout est relatif) et de tuyautages, est consacré à la fabrication des tuyauteries de vapeur des grandes centrales, trémies, transporteurs, appareils de sucrerie.

De l'atelier de Fonderie de fonte — sortent les pièces de fonte de toutes dimensions, jusqu'à cinquante tonnes.

Encore une machinerie colossale : celle du montage du Gros Matériel où l'on verra circuler d'immenses ponts roulants et maintes équipes de grues vélocipèdes. Il s'agit cette fois de monter les gros appareils de sucrerie, les chaudières à cuire, les moulins pour le broyage de la canne à sucre que Fives-Lille exporte par toute la planète. N'oublions pas les diffuseurs, les turbines pour raffinerie, les treuils de ponts roulants, les laminoirs pour la fabrication des tubes sans soudure, les gros appareils pour mines, forges, aciéries.

Vous admirerez une table en fonte qui ne mesure pas moins de 300 mètres carrés et qui sert à l'usinage des grosses pièces...

Sommes-nous au bout ? Pas encore ! A l'atelier de Gros Usinage sont rassemblées les machines-outils les plus puissantes. Telle machine à raboter comporte jusqu'à dix mètres de course, tels tours verticaux ont huit mètres de diamètre (essayez d'imaginer cela !)

A l'atelier des Turbines, on fabrique des appareils tournant avec des vitesses inconcevables, par exemple 12,000 tours *par minute*, des turbines « marines » de 35.000 et 70.000 chevaux.

Cette fois, nous touchons à la fin du périple, car les ateliers d'Emballage et d'Expédition, quoique exécutant des travaux formidables, et utilisant des wagons, des ponts roulants, les ateliers d'Entretien mécanique et électrique, où l'on trouve aussi les pièces de rechange les plus importantes des machines-outils, vous étonneront peut-être moins que ce que vous avez vu auparavant.

Vous admirerez pourtant la subtile organisation du Laboratoire d'Essais mécaniques où l'on réunit nombre de splendides machines pour essayer les métaux à la traction, à la compression, à la flexion, au pliage, au choc, puis la chaufferie qui préside aux essais des turbines et machines à vapeur sous pression : celle-ci peut atteindre 20 atmosphères.

Allons ! un coup d'œil sur une infirmerie parfaite, sur les bureaux de contrôle, sur l'atelier de peinture, un arrêt dans le laboratoire d'essais chimiques et de photographie, qui est la perfection même, où l'on vérifie et analyse les matières premières et les produits de consommation, et qui comporte une table de micrographie — le fin du fin dans son genre ! Un autre arrêt à la puissante station cen-

trale qui verse à flots l'énergie motrice et l'énergie lumineuse.

Enfin, les bureaux d'étude et d'administration où un personnel nombreux, installé dans un vaste bâtiment à trois étages, contrôle toutes les opérations de l'immense cité métallurgique — et dans un spacieux bureau, le cerveau central de Fives, le directeur, qui connaît à fond les rouages mécaniques et humains de la colossale entreprise, qui peut, de mémoire, vous donner sans une hésitation toutes les explications possibles, qui a sans cesse présente l'image statique et dynamique des travaux en train et des travaux qui vont être entrepris...

Tandis que nous savourons le thé ou le porto, le directeur, M. Garnier, qui nous a guidés pendant notre long voyage à travers les ateliers, ajoute :

— Toutes les machines que vous venez de voir tout cet outillage qui nourrit tant de milliers d'êtres, les Allemands l'ont enlevé pièce à pièce pendant la guerre, ne laissant que la forge primitive... Pouvez-vous imaginer le transport de ce monde d'appareils... et son installation en Allemagne ?

— Non ! fait Ajalbert. C'est inimaginable... Ce qu'il a fallu de travailleurs, de véhicules, de trains pour accomplir une telle œuvre, cela dépasse positivement l'imagination ! Ces gens sont décidément très forts !

— Certes, reprend le directeur, très forts en effet... Mais cette opération, répétée dans un nombre incalculable de grandes usines, était en somme

assez imprudente. La défaite aurait dû leur paraître POSSIBLE; ils n'ont voulu l'entrevoir que vers la fin... Quoi qu'il en soit, ils enlevèrent tout, et quand je suis revenu ici après la guerre, il a fallu tout réorganiser. Je me demande parfois comment cela a été possible... en si peu de temps! J'ai eu sous mes ordres un personnel de techniciens admirables¹!

1. Après ces Forges titanesques, Lille, Valenciennes, Anzin, Maubeuge montrent maintes industries secondaires de l'acier, des fonderies de cuivre, de bronze, toute la robinetterie délicate, pour les chemins de fer, la marine, les laboratoires, comme les ateliers de construction Cocard, etc.

On peut évaluer à 90.000 hommes le personnel utilisé par ces diverses industries, lesquelles distribuent annuellement, un total de salaires atteignant un milliard.

VI

LES CITÉS-JARDINS

Près de Lille, à la Délivrance, on trouve une des plus belles cités-jardins du Nord. Ces cités, je savais bien qu'elles existaient, mais je ne m'en faisais aucune idée précise. Et je ne m'attendais certes pas à leur charme !...

Nous a-t-on assez répété que l'industrie moderne condamnerait peu à peu le travailleur à une vie de caserne — à moins que ce ne fût à une misérable existence végétative, dans des taudis.

Là où étaient intervenues la grande industrie ou les sociétés minières, on avait construit pour l'ouvrier des habitations d'une affligeante uniformité et dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles alliaient la laideur à l'inconfort ; tantôt comme dans les « courées » des villes du Nord, c'étaient des enfilades de maisonnettes, au fond d'une allée fuligineuse, terminée par une cour étroite, à lumière pauvre, domaine des enfants. Ces habitations semblaient vieillir rapidement ; elles prenaient vaguement des aspects de léproserie ; une population mal

vêtue et même mal lavée y croupissait; les femmes perdaient rapidement toute trace d'élégance; dès les premiers temps du mariage, elles traînaient des jupes mal attachées, elles arboraient des corsages déchirés et souillés: la marmaille apparaissait misérable et peu ragoûtante.

Les corons ne valaient guère mieux : ces maisonnettes en série, désespérément identiques, d'une couleur sale, donnaient une impression de déchéance : corons et courées, également mal tenus, répandaient des odeurs de fosses d'aisance et de poubelles.

* * *

Quand j'ai vu, sur la route d'Arras, la première cité-jardins, je venais de passer devant des agglomérations bourgeoises, fraîchement construites, selon la fantaisie des propriétaires. Cela formait un ensemble quelconque — ni laid ni joli — parfois d'aspect confortable; les maisons étaient bien rarement séduisantes...

Au rebours, la cité-jardins me parut exquise. Construites selon les principes de M. Dautry, les habitations étaient disséminées, de formes agréables et variées, enveloppées de végétation — légumes, arbres fruitiers, fleurs — et l'on songeait :

« Il doit faire bon vivre là!... »

Quand mon compagnon m'apprit que c'étaient des maisons ouvrières, j'eus d'abord quelque peine à le croire.

* * *

Les cités-jardins sont nombreuses dans le Nord, les unes sont édifiées par les Compagnies minières, les autres par des usiniers; d'autres enfin par la Compagnie du Nord.

Les plus grandes cités-jardins sont, je crois, celle de la Délivrance, près de Lille, et celle de Tergnier. La Compagnie du Nord a construit trente-deux cités, dont la plus spacieuse compte douze cents logements, ce qui suppose 3,600 à 4,000 habitants : une petite ville. Les moins étendues ont, en moyenne, cinquante logis, et il y a, selon l'expression de M. Dautry, « une poussière de petits groupes ou de maisons isolées ».

Les maisons comprennent le plus souvent quatre pièces, parfois cinq ou six. On compte une chambre pour les parents, une pour les garçonnetts, une pour les fillettes, enfin une chambre commune. Il y a cave et cellier; un porche précède chaque maison afin que l'on puisse nettoyer dehors, hiver et été, par pluie et par soleil, les vêtements, les chaussures, et mettre, par les temps tièdes, le berceau de bébé en plein air. La femme peut y coudre, l'homme y lire son journal ou ses brochures. Par les beaux jours, on y dîne devant le crépuscule, sous les étoiles, au clair de la lune, on y passe même la soirée.

Le porche, en somme, est hygiénique autant qu'agréable.

Les contremaîtres et les agents/dirigeants ont

leurs logements épars dans la cité; ils sont isolés les uns des autres; on a voulu faire comprendre ainsi aux travailleurs que leur séjour était enviable pour tout le monde; on a cru tenir compte d'un sentiment d'égalité.

Tous participent à l'élection du Conseil d'administration de la cité qui comprend un membre par cinquante ménages, et dans lequel trois agents dirigeants seulement peuvent entrer.

*
* *

Des égouts absorbent les eaux sales; l'eau potable est servie par un robinet à l'intérieur, par des bornes-fontaines à l'extérieur: il y a un poêle pour chaque cuisine et l'éclairage est électrique. Tout ménage a son jardin qui, toujours, environne la maison. Les habitations sont, nous l'avons déjà dit, de formes variées: dans la grande cité de la Délivrance qui comporte plus de huit cents ménages, aucun type de maison n'est répété plus de dix fois, et les couleurs vives dont on peint les volets, les portes, les murailles, changent de demeure en demeure.

Le plus grand charme se dégage des jardins. Tantôt ils enveloppent les maisons isolées, tantôt ils s'allongent devant et derrière des habitations groupées par trois ou quatre.

A la fin du printemps et de l'été, quand la végétation foisonne, la cité prend un aspect délicieux.

C'est la campagne sans les mélancolies du grand isolement ; c'est un village frais et salubre, qui n'exhale que des odeurs agréables ou des parfums. Les haies sont toutes fleuries, les arbres donnent une ombre fraîche, les cerises luisent comme des coraux, les légumes sont des symboles d'abondance. La cité est heureuse, ou devrait l'être, elle réunit les éléments de la joie de vivre qui ne furent en aucun temps le grand luxe, l'oisiveté et les plaisirs excessifs.

Outre les installations particulières, les cités-jardins comportent des écoles, un économat, une coopérative, des bains-douches, le service médical, un dispensaire pour les nourrissons, des salles de fête, des terrains de jeux.

Nous avons été voir les écoles, à l'improviste, dans telle cité-jardins de quelque envergure, et nous ne fûmes pas déçus : les enfants, filles ou garçons, proprement, souvent coquettement vêtus, bien lavés, bien peignés : les classes ornées de toute espèce de tableaux, de dessins, de peinture, idoines à enseigner les choses par la vue ou à donner un goût élémentaire pour les arts.

Les terrains de jeux sont aménagés judicieusement, et très fréquentés. Enfants et adultes y jouent au tennis, au football, à la paume, à l'arc, à l'arbalète, aux petits jeux classiques.

Les salles de fêtes comportent tout ce qu'il faut pour représenter des films, pour jouer des pièces de théâtre, pour donner des conférences ou des concerts ; ceux-ci, en été, s'organisent souvent en plein air.

Les habitants de la cité peuvent naturellement

(et ils ne s'en privent pas) former des sociétés chorales, des fanfares, des harmonies, des groupements de colombophiles, de tireurs à l'arbalète, etc.

Ajoutons que dans les grandes cités-jardins de la Compagnie du Nord, il y a un hôtel pour les cheminots de passage. Ils y trouvent à très bas prix, parfois gratis, des chambres confortables, des repas sains, des salles de lecture (celles-ci existent aussi pour les habitants sédentaires).

Au total, les cités-jardins réunissent à peu près tous les agréments de la ville, unis à ceux de la campagne. La vie courante y est confortable et saine, les divertissements nombreux; l'enfant y est instruit tout naturellement et l'adulte peut s'y instruire : les bibliothèques contiennent beaucoup de livres, livres de science et livres de fiction : leur développement est continu.

Blessé, malade, l'habitant reçoit les soins du médecin. Les nourrissons sont l'objet d'une sollicitude particulière : la mortalité des enfants y est *très* faible.

Les jardins fournissent des légumes, des fruits et des fleurs, moyennant un travail léger et aussi sain que les meilleurs sports.

* * *

L'exemple est donné — largement. Les cités-jardins existent déjà en nombre considérable. Elles se multiplieront à coup sûr; elles offrent aux hommes d'agréables perspectives d'avenir. Tout à

la fois, on y jouira de la liberté individuelle si chère aux Occidentaux, on y pratiquera l'association qui ménage les efforts, qui donne aux travailleurs une puissance d'achat, de construction, de récréation jusqu'ici réservée aux riches.

VII

ROUBAIX ET TOURCOING, MÉTROPOLES DE LA LAINE

Pour aller de Lille à Tourcoing, le voyageur pourra suivre à pied, en tramway ou en automobile, une des plus belles routes du monde. Large, admirablement entretenue, elle réserve des allées pour le marcheur qui muse, pour les tramways, pour les cycles, pour les cavaliers. Les voitures y glissent sans chocs sur un sol bien uni; l'air qu'on y respire ne laisserait guère deviner qu'on s'avance vers de redoutables agglomérations d'usines. Mais l'œil discerne au loin un monde de cheminées qui ne laisse aucun doute sur la puissance industrielle de Roubaix-Tourcoing.

A Marc-en-Barœul, — on bifurque — l'une des artères menant à Roubaix, l'autre à Tourcoing : les deux villes sont à peu près confondues; seule la fiction municipale les sépare... moralement.

Allons d'abord à Roubaix.

Pour l'amateur de beautés archaïques, cette ville n'offre pas ombre d'intérêt; elle n'en offre guère non plus pour un amant de l'architecture moderne,

si tant est qu'il existe quelque chose comme une architecture moderne. Mais si vous aimez l'activité, la grande et hardie activité humaine, si vous vous intéressez à la richesse, au confort, à l'hygiène, aux œuvres de bonté, vous trouverez dans la ville de Roubaix de quoi satisfaire votre intelligence et votre cœur.

Cette ville si moderne qu'elle semble née d'hier existait pourtant déjà à l'état rudimentaire dès l'époque romaine.

Pierre de Roubaix obtint pour elle du terrible Charles le Téméraire, une charte qui lui concédait un privilège de fabrication : c'était la genèse de l'industrie roubaisienne¹. En ce temps, ne fabriquait pas qui voulait... ni d'ailleurs plus tard, car nous voyons Louis XV à son tour accorder un privilège de l'espèce (je ne suppose pas que ce roi léger ait jamais su ce qu'on lui faisait signer).

Roubaix eut de ce monarque licence de fabriquer les étoffes de soie, poil, laine ou lin que manufacturerait l'Angleterre. Pourquoi l'Angleterre ? Je ne sais trop. L'industrie du lin et de la laine est une si vieille industrie flamande !

Mais l'arrêt de Louis XV fut vite rapporté, par la faute de Lille. Peu charitable en cette occasion, la grande sœur réclama véhémentement contre le privilège accordé à la petite sœur. C'est que Lille prétendait garder le monopole de cette fabrication. Le gouvernement de Louis fit droit à la réclamation lilloise ; l'arrêt fut rapporté : Roubaix dut se con-

1. D'une façon générale, la charte médiévale de Roubaix fut comparable aux chartes des grandes communes flamandes ; il y eut nécessairement maintes variantes de détail.

tenter, comme auparavant, de fabriquer du gros drap; et voilà qui jette une curieuse lueur sur la nature des concurrences ancestrales, leurs côtés tyranniques.

Roubaix s'inclina officiellement, mais puisqu'il fallait céder à la force, elle usa de la ruse et de la subtilité pour en venir à ses fins : elle inventa constamment des sortes d'étoffes différentes de celles qui constituaient le privilège lillois.

Lille se fâchait, récriminait, réclamait, exigeait des sanctions. Roubaix continuait à tourner la difficulté, attirait et enseignait les meilleurs artisans, acquérait dans le monde des affaires une réputation toujours plus étendue.

Néanmoins, l'opposition de Lille était une grande gêne : ce fut Turgot qui en délivra définitivement la ville. Depuis, la prospérité de Roubaix n'a cessé de s'accroître : c'est essentiellement une ville entreprenante, laborieuse, où le génie industriel et commercial atteint sa plus large envergure¹.

La visite de la ville est intéressante, mais pas au point de vue artistique. Le nouveau Roubaix donne

1. Pour éclairer la psychologie des trois villes sœurs Lille-Roubaix-Tourcoing nous ne saurions mieux faire que de citer ces fragments de M. Henry-Louis Dubly, parues dans un de ses premiers livres régionalistes en 1920. (*Nouvelles lettres persanes.*)

Ce jour d'huy je t'envoie quelques remarques qui concernent aussi bien chacune des trois villes que l'on nomme : Lille, Roubaix et Tourcoing, que l'une ou l'autre de ses deux voisines.

Les indigènes, eux, sont froids et réservés à l'égard de l'étranger. Ils ont des familles fort nombreuses et y trouvent toute la société qu'on pourrait rechercher ailleurs. Les pères aiment leur femme et leurs enfants et en sont tendrement chéris. Les femmes, elles, sont des mères parfaites : cela est curieux pour nous qui ne connaissons que des épouses. Le foyer tient une grande place dans leur vie : ils sont exactement fidèles à tous ses rites traditionnels. Ils assurent que la gaité et le vin sont des remèdes plus sûrs que les ordon-

une sensation de confort et de plénitude. On retrouve des coins assez pittoresques du vieux Roubaix, avec des vestiges de l'antique misère, tels ces courées, avec leurs longs boyaux sombres, où s'entassent encore de tristes maisons ouvrières : de plus

nances des mages et les font régner à leurs réunions et à leurs dîners qui se prolongent tard.

Fortement attachés à leur religion ils ont été plus épargnés qu'ailleurs par les funestes piqures des insectes du Mal. Comme nous, ils ont une sainte crédulité pour les miracles que Dieu opère; mais il y a loin chez eux de la croyance à la vie pratique.

Leurs richesses qui sont grandes ont des origines variées.

A Lille on a franchi simultanément et lentement l'étape, j'entends le rapport harmonieux de la fortune et de l'éducation; à Roubaix et à Tourcoing on n'a point su élever la seconde à la hauteur de la première, de là une certaine disconvenance.

Cette région a été souvent le champ de bataille de l'Europe et bien des traits de son visage ont été dessinés aux temps héroïques des conquêtes. L'influence espagnole et la flamande sont les plus appréciables.

La politique, qui a semé tant de ruines sur leurs terres à toutes les époques, ne les préoccupe guère, hormis celle qui, depuis peu, intéresse la défense de leurs familles. Ils sont tout uniquement les ennemis du désordre. Chacun ne demande que la paix et la conservation de son bien : leur esprit est trop pratique pour donner dans des nuées.

Ils aiment la musique et se réunissent pour la délectation de l'ouïe. J'ai entendu des auteurs indigènes, pleins de talent à la vérité, mais on ne les écoute pas : ils n'ont pas encore été forgés sur l'enclume des renommées qui est à Paris.

Lille est la capitale de cette province : les ducs du pays de Bourgogne et les comtes de Flandre y avaient jadis leur cour; aussi point n'est étonnant de voir dans les relations un air de noblesse et dans les visages un type affiné qui donnent raison aux théories de M. Lavater. L'éducation et les belles manières sont si naturelles qu'elles ne se font même pas sentir : elles se portent comme par instinct. Voilà les gens que j'aime, et non ces hommes polis qui sont comme étonnés de l'être. Leur instruction est solide et s'entretient par le contact des juges et des savants.

Ils sont fiers de leur ancienneté et volontiers rappellent à leurs voisins qui l'oubliaient les distances qui les séparent. Ils tranchent sur tout et leur avis est sans appel.

La ville est partagée en diverses sociétés qui sont comme autant de tribus qui ont leur lois et leurs usages domestiques. On y conserve les vieilles habitudes, les rancunes étroites, les modes

en plus, on songe à bâtir des maisons claires, agréables et commodes pour les artisans, de même qu'on soigne leurs malades avec sollicitude, qu'on veille sur le bien-être et l'instruction des petits.

et les préjugés du passé, les idées mesquines et pudibondes, sous la haute direction de saints religieux.

Les fortunes se sont édifiées peu à peu avec la valeur du charbon, mais sûrement. Partant, ils n'ont point l'ardeur au travail des gens qui gagnent vite et gros, si je puis dire; de là vient aussi qu'ils savent la valeur de l'argent et qu'un sou porte avec lui un pouvoir d'achat ou, tout au moins, un pouvoir d'aumône. Un intendant de cette province écrivait il y a bien longtemps : « Leur économie va à peine jusqu'à la parcimonie. »

S'ils aiment l'argent qu'ils ont gagné, on ne peut dire sans mentir qu'ils aiment l'argent. Un homme est laid, de petite taille, de peu d'esprit. On dit à l'oreille : « Il a 100.000 livres de rente ». A Lille, on le regarde avec les mêmes yeux; ailleurs, autrement.

Avant de te parler de Roubaix et de Tourcoing je te donnerai dans cette lettre les caractères qui leur sont communs. Ce sont villes liées par les écheveaux de laine et de coton; les relations qui naissent des rapports d'un même commerce et d'un voisinage immédiat sont étroites; je pourrais ajouter : des rapports de mariage, quoique le Tourquennois et le Lillois s'unissent volontiers entre eux, fort attachés tous deux à la vertu qui a nom Économie.

Il règne chez eux une grande activité, les pas réglés de nos chameaux les feraient tomber en syncope. Ils ont la passion du travail et restent gens d'affaires même chez eux où leur femme est une associée — jadis elle le fut à la lettre — qui sait s'imposer les sacrifices de cet état.

Ils ont l'amour du gain fort développé. Le mérite se pèse au poids de l'or.

Le génie n'est apprécié que lorsqu'il mène à la fortune; s'il n'y aboutit point, ce n'est pas génie.

Le respect, la considération vont à ceux qui pensent par les chiffres et qui sont « dans les affaires » donnant à ce mot une exclusivité un peu méprisante pour tous les autres. Les Grecs appelaient Barbares tous ceux qui n'étaient pas Grecs.

Hors des affaires, point de salut, peut-on dire.

Retirés souvent assez jeunes des écoles ils n'ont qu'une instruction souvent élémentaire qui contraste avec leur fortune. Plus tard, ils la regrettent et mettent vingt ans à rechercher ce que jeunes gens ils eussent acquis facilement.

Tourcoing abrite une race jeune, encore toute proche de ses origines. Le Tourquennois, comment puis-je si difficilement expri-

Allez voir, si vous en avez le temps, les musées qui renferment de belles œuvres et des collections de dessins de tous les temps, depuis ceux de la vieille Egypte jusqu'aux multiples et admirables tissus modernes de la ville elle-même : cette visite est aussi instructive que captivante.

L'église Saint-Martin datait du xv^e siècle. Elle

mer ce que je sens si bien, est une sorte de paysan, c'est-à-dire un homme attaché à sa terre (comme ils sont fiers de se dire nés-natifs !), à son accent, à son langage rude et expressif. Il ne s'embarrasse point des détails, au marché : le dernier pris est pris ! Il a une foi vive ; il met son Dieu dans ses affaires et ne rougit aucunement de le mettre parfois en fâcheuse posture. Il se montre généreux pour tout ce que son curé lui demande, mais malheur à celui qui tendra la main ou qui quètera leur d'or.

Ils sont simplement vêtus et d'un goût qui leur est spécial et qui ne ressemble pas au goût tout court. Un vieil auteur affirme que la toilette est la même pour toute la vie : elle se compose de quatre habillements de couleurs différente suivant chaque saison. Ne va pas croire que cela est encore tout à fait exact.

Si tu rencontrais un jour quelque habitant de cette ville, différent du portrait que je trace, tiens pour assuré qu'il est membre d'une tribu notable qui fait exception ; elle parle haut, aime le bruit, les femmes et le vin ; mais cela n'est point la véritable race.

Regardez cet horizon. Ce pays sombre et foncé, est-ce la campagne de Chirâz ou de Beikalân ? Non, ces tours d'où s'échappe une fumée qui s'élève immobile dans l'air calme du soir sont les cheminées des maisons où battent les métiers haletants ; c'est Roubaix qui porte toujours fièrement la devise de ses seigneurs : « D'ores en avant ». Il est entreprenant ; des initiatives sont sorties de chez lui et ont fait le tour du monde ; sa ténacité a été forgée par des siècles de luttes manufacturières d'où il est sorti vainqueur.

Il est riche d'idées pratiques et sait donner facilement la bourse pour les réaliser. Tant d'argent est en circulation que l'on s'est habitué à le faire sortir aussi abondamment qu'il est entré. Sa générosité se répand comme une manne de vie sur des institutions fort diverses car le Roubaisien est libéral ; il aime sa religion mais admet que ses voisins s'en passent.

Il y a bien dans la ville plusieurs petites sociétés mais le plus grand soin de chacune est d'ignorer l'autre et de rester indépendante. Nouvellement venues à la fortune elles tournent leurs regards vers Paris pour en imiter les manières, renonçant facilement à leur patois, à leur histoire ; elles gardent jalousement — il est vrai — leur tradition familiale.

a subi une telle transformation qu'il ne reste plus de son ossature gothique qu'un clocher; on y remarque toutefois un retable flamand du xv^e siècle et quatre tombes ancestrales.

Un beau parc, une grande place agréable et bien vivante, un hôtel de ville moderne, mais de style flamand, l'hôpital (considérable) de la Fraternité, une Maternité Boucicaut. On ne vit pas à Roubaix pour rêver¹, mais pour travailler : les plus beaux cerveaux, les plus vives intelligences, y ont l'amour des tâches pratiques : croyez bien qu'il s'y dépense des trésors de volonté et d'imagination — *une grande poésie en action*².

Tourcoing, c'est la sœur cadette de Roubaix (83.000 habitants contre 123.000). Mais, de plus en plus, ce sont ici deux sœurs siamoises. Moins ancienne que Roubaix, toutefois Tourcoing s'est déjà

1. Depuis la guerre le mouvement littéraire et artistique a pris dans cette ville une très importante extension. Il n'existe pas moins de quatre cercles littéraires, de six associations de conférences, de deux expositions permanentes de peinture et de neuf associations musicales.

2. Il faudrait mentionner, pour l'exemple, les noms d'animateurs qui, tant dans le domaine industriel que sur le plan social ont pris la tête d'œuvres d'intérêt collectif : Mme E. Mathon, de Tourcoing, créatrice et organisatrice d'une Maternité modèle, — dont le mari M. Eugène Mathon, véritable apôtre du « corporatisme » préside le Comité de la Laine, qui groupe toutes les industries et tous les commerces touchant à la laine, jusqu'à l'élevage dans nos colonies ! M. Maurice Dubrulle, son associé, qui a mérité d'être surnommé l'*Ambassadeur du Textile*, dont l'activité passionne tous les congrès internationaux de la laine...

Il faudrait, dût en souffrir la modestie de M. Lucien Lainé, dire les initiatives incessantes de la manufacture de Tapis et Couvertures, avec ses collègues administrateurs, M. Jules Wattel, M. Eugène Rasson, dont l'hospitalité si cordiale nous montrait l'attachement aux traditions de la petite patrie, — encore toute douloureuse et vibrante de sacrifice et de deuil pour la grande...

signalée dans l'histoire, vers la fin du XIII^e siècle, pour ses draps et ses étoffes.

La ville, qui appartenait au XV^e siècle à la fille du Téméraire, Marie de Bourgogne, fut capturée par les soldats de Louis XI, malgré ses récentes fortifications ; ils ne la gardèrent pas : nous voyons en 1491 Maximilien d'Autriche accorder à Tourcoing une foire libre. Les guerres de religion la firent souffrir ; plus d'une fois les Gueux la dévastèrent, puis le sinistre duc d'Albe, bête froidement féroce, l'anémia à force d'exactions. Par la suite, elle fut plus heureuse. Son industrie grandit sans cesse, son commerce se développa... Rappelons que, près de la ville, les Anglais et les Autrichiens perdirent une bataille, malgré leur supériorité numérique : l'armée de Moreau leur prit 3.000 hommes.

En fait, l'histoire de Tourcoing comme celle de Roubaix est avant tout une magnifique histoire de l'intelligence et de l'énergie industrielles. Les deux villes ont des industries variées mais où domine l'industrie lainière. L'Australie, la Plata, le Maroc, l'Algérie, la France aussi, mais surtout les deux premiers pays, lui envoient chaque année des toisons en quantités prodigieuses. Le tiers de la population tourquennoise est belge, un très grand nombre d'ouvriers (20.000 sur un total de 80.000 pour Roubaix-Tourcoing), viennent aussi de chez nos voisins du Nord pour travailler dans les usines de peignage, de filature et de tissage.

A chaque endroit, que d'entreprises puissantes sollicitent l'attention ! *F. Vanoutryve et C^{ie}* : la plus importante fabrique de tissus d'ameublement, du monde (1.800 métiers à tisser). Des tissus de

toutes sortes, depuis le modeste coutil, la peluche de lin, le velours de coton, jusqu'aux brocarts, aux brochés qui rivalisent avec ceux de Lyon. Sur une centaine de métiers, comme ceux de la Croix-Rousse, les artisans exercent leur habileté professionnelle... Nous n'aurons garde d'oublier, connaissant les établissements de Beauvais, — les usines Lainé — la *Manufacture française de tapis et couvertures* dont la filature de laine peignée (usine Deconinck à Tourcoing) alimente les fabriques de tapis-moquette : le tissage Wattel à Tourcoing qui produit des articles populaires en grande série; la teinturerie et le grand tissage modèle Eugène Rasson à Roubaix où l'on fabrique les plus belles qualités de carpettes, de tapis unis, etc. Tourcoing est, d'ailleurs, un des centres les plus importants du monde pour le tapis-moquette. Plus de mille métiers produisent chacun de 20 à 40 mètres de 0^m70 de largeur par journée de huit heures. Les tapis de grande taille — carpettes — s'exportent sur tous les marchés, rivalisant avec la production orientale, (dont le prix augmente constamment en raison du coût croissant de la main-d'œuvre), grâce aux perfectionnements mécaniques; il n'est pas douteux que le tapis tissé mécaniquement détrônera un jour le tapis noué à la main. La *Manufacture française de tapis et couvertures*, présidée par M. Lucien Lainé dont le siège commercial, luxueusement installé à Paris, est dirigée par M. Vandier avec ses deux mille ouvriers-artisans et ses dessinateurs. — sans compter les artistes décorateurs les plus connus — tant à Beauvais (Oise), à Persan-Beaumont (Seine-et-Oise), que dans le

Nord, réalise la fabrication intégrale du tapis et de la couverture, en partant de la laine native qu'elle trie, lave, file, teint, tisse et apprête : c'est là une industrie complète, qui méritait toutes ces précisions.

Si vous vous promenez dans Tourcoing, vous aimerez ses voies spacieuses et son aspect d'activité. Vous regarderez l'église du Sacré-Cœur, moderne mais de style gothique, la maison du Brouteux, qui fut bâtie en l'honneur de J. Watteeuw (qui est peut-être le nom flamand de Watteau), maison de style flamand; l'église Saint-Christophe, rebâtie en 1862 (elle datait du xv^e), avec flèche du xvi^e, l'hôtel de ville, imitation Renaissance, le palais du Commerce avec beffroi, l'école des Beaux-Arts, l'église Notre-Dame (moderne, style grec). On trouvera des œuvres très intéressantes, peintures, sculptures et de vieilles étoffes tourquennoises.

Jetons un long regard sur cette industrie de la laine, où les Flamands excellaient déjà au Moyen Age. A cette époque, l'Angleterre était le grand fournisseur de toisons; de nos jours, c'est une colonie anglaise qui occupe le premier rang, suivie de la République Argentine et de l'Afrique du Sud.

VIII

L'ÉTONNANTE AVENTURE DU MOUTON

Chacun sait que nous empruntons la substance de nos vêtements, de nos couvertures, de nos tapis, aux plantes et aux animaux. Parmi les plantes, le coton a pris le premier rang; parmi les animaux, le mouton l'emporte.

Jadis le coton était ignoré, ou à peu près dans nos pays occidentaux. Le chanvre et le lin jouaient le grand rôle. Aujourd'hui, ils passent au deuxième plan, mais le lin conserve sa prééminence pour la lingerie de luxe : rien n'est comparable, pour les ultra-déliçats et les ultra-déliçates — pas même la soie — aux chemises, aux draps, aux nappes, aux serviettes de fine toile de lin. D'autres plantes concurrencent le coton, entre autre le jute, que les Hindous emploient en grande quantité.

Dans le règne animal, si la laine de mouton l'emporte par la masse, elle cède le pas, pour la finesse, à la soie, produite par une chétive chenille, à la laine de vigogne qui est d'une douceur merveilleuse. Les animaux sauvages dont les ancêtres fu-

rent les fournisseurs attitrés de nos pères préhistoriques, donnent encore un appoint sensible, surtout à nos jolies compagnes : la fourrure, après avoir été si longtemps la plus banale des « vestitures », est devenue un grand luxe ; il faut être milliardaire pour se couvrir des peaux les plus rares...

Le lapin heureusement et quelques autres bêtes vulgaires viennent à la rescousse. Avec le lapin, on vous imite sans vergogne les plus précieux pelages ; mais quel que soit l'art de l'industriel, et il est merveilleux, les femmes ne s'y trompent point : elles ont tôt fait de repérer le rongeur !

* * *

Quoi qu'il en soit, les fortunes du coton et du mouton sont prodigieuses. Leur marché est aux mains des Anglo-Saxons. L'Amérique est le grand producteur de coton ; l'Inde anglaise vient ensuite ; aux colonies françaises, qui auraient dû nous fournir, en masses imposantes, la précieuse substance, la culture cotonnière est encore embryonnaire.

Quant au mouton, à l'ineffable mouton, dont la viande est de toutes la plus saine, la plus réfractaire aux microbes, dont la laine est une richesse colossale pour telle terre heureuse comme l'Australie, il est en pleine décadence dans le doux pays gallois. La France était jadis une opulente terre à moutons... Hélas ! nos moutons sont allés pour la plupart où vont la feuille de rose et la feuille de laurier...

Notre folklore reflète l'importance périmée du berger et de la bergère : qui parcourait autrefois

la France était sûr de rencontrer de beaux troupeaux à laine dans les prairies, sur les collines et jusqu'aux sites alpestres... Il y a une soixantaine d'années, on comptait encore autant de moutons que de Français, trente-cinq à trente-six millions. Aujourd'hui, notre troupeau ovin n'atteint pas même le chiffre de neuf millions.

Cherchez les vieux bergers, cherchez les accortés bergères ! Ils disparaissent plus rapidement encore que les ouailles bélantes.

* * *

Pendant que le mouton se mourait en France, à l'autre bout du monde, aux antipodes, il connaissait un développement colossal. Dès le milieu du XIX^e siècle, les stock-keepers menaient dans le « bush » australien des troupeaux de quinze, de vingt mille moutons, conduits par une cinquantaine d'hommes et gardés par une centaine de chiens. Ces armées rasaient et rasant de plus belle toute l'herbe dure du bocage ; elles prospéraient, prospèrent et prospéreront. Il serait vain de tenter leur dénombrement : les squatters eux-mêmes y renoncent. Mais ce sont, de beaucoup les plus formidables troupeaux du monde...

Les moutons, un beau jour, ou plutôt par une belle décade, se trouvèrent devant un ennemi terrible... le même dont le poil, aujourd'hui, imite le poil des animaux féroces — l'innocent, le peureux, mais effrayant lapin.

Ce furent des temps maudits. Le modeste rongeur ruina des légions d'éleveurs. Vous savez que

le lapin, animal comestible pour l'homme comme pour des carnivores sans nombre, n'a vraiment qu'un moyen de défense et d'attaque, mais formidable : il est furieusement prolifique. Répandu dans les prairies, les buissons et les bois austraux, Jeannot pullula sans mesure.

Il fut quelque temps le vainqueur du Bocage. Tout périssait sous sa dent. Le pauvre mouton, et le bœuf, le cheval, dans d'immenses régions ne trouvaient plus rien à se mettre dans le ventre... Les squatters s'arrachaient la barbe.

On employa tous les moyens naturels et artificiels, le poison répandu à doses massives, les pièges sans nombre, les ennemis du lapin, entre autres les renards, lâchés dans la solitude, une chasse acharnée... De tout cela, le lapin n'avait cure : sa multiplication bravait les ruses de l'homme.

Enfin Pasteur parut, qui aida à combattre efficacement le fléau à l'aide d'un ennemi invisible : notre seigneur le microbe — et la gent moutonnaire recommença à prospérer dans les vastes pâturages.

* * *

Aujourd'hui, l'Australie fournit des toisons à l'univers, et la France, la France du Nord, est parmi ses meilleurs clients. Curieux spectacle de voir arriver les énormes cargaisons lainières après un voyage de vingt-cinq mille kilomètres à travers le Pacifique et l'Atlantique, de suivre les milliers de trains qui transportent ce poil précieux à Tourcoing, à Roubaix, à Fourmies...

Simultanément arrivent des laines du Maroc (pays de grands troupeaux quoique inférieur à l'Australie), de l'Algérie, d'autres régions africaines, enfin de la France même.

* * *

Ce que les usines de peignage absorbent de toisons est inimaginable : l'ancien troupeau français, trente-cinq millions, eût été loin, bien loin d'y suffire...

Les ballots sont accumulés dans des halls immenses, et déballés; des artisans expérimentés procèdent à un triage. Ça ne sent fichtre pas bon ! L'essence de suint vous emplit les narines à doses massives; l'aspect même des poils n'a rien d'engageant : c'est sale, c'est rude, c'est laid.

Étalée, la toison semble tenir encore à la peau. Les diverses parties ne sont pas de même qualité et ne servent pas aux mêmes usages : le cou, le dos, les pattes, etc., demandent à être triés et séparés.

S'il y a diversité pour une même toison, vous pensez bien qu'il y en a plus encore pour les différentes espèces de brebis. En général, la toison française est plus rude que l'australienne, mais telle de nos régions fournit une laine délicate...

* * *

Le triage fait, les laines sont prêtes pour le peignage, qui va les nettoyer et les rendre idoines à la filature et au tissage. L'industrie lainière est une des plus considérables, une des plus profi-

tables de la France : nos industriels du Nord, très entreprenants et très ingénieux, luttent avantageusement contre leurs concurrents étrangers. Ils ne comptent guère que des victoires et leur outillage est superbe.

— Nous ne craignons pas du tout les Anglais, me disait un industriel... ils sont en retard et pas très vifs. Mais il faut surveiller les Allemands, qui savent mettre une industrie au point, qui n'épargnent ni leur peine ni leur argent, ne reculent pas devant les risques et consentent de longs crédits.

» Pour la laine, cependant, nous avons une belle avance ! Songez, monsieur, que la Flandre était déjà une des plus grandes puissances de la laine, au Moyen Age, sous Philippe le Bel : elle l'est restée et le restera.

» Au reste, notre association professionnelle s'est attelée à une tâche qui sera sans doute féconde ; nous espérons accroître le troupeau marocain, algérien, madécasse... Arabes et Berbères sont de bons bergers. Qu'ils se sentent sûrs de vendre, ils élèveront deux, trois fois plus de brebis. Nous tirerions de là de grandes facilités et des bénéfices énormes.

IX

L'INDUSTRIE DE LA LAINE

L'industrie de la laine comporte trois étapes, qui, dans le plus grand nombre des cas, se répartit entre trois catégories d'usines. Ce sont les usines de peignage qui absorbent la plus grande quantité de toisons. Il y a d'abord un triage qui consiste, pour une même toison, à séparer les diverses qualités de laines : celle qui croît sur le cou du mouton n'a pas les mêmes propriétés que celle qui pousse sur le dos ou sur les pattes. Le poil d'une brebis australienne diffère par la finesse et l'élasticité du poil d'une brebis française, nord-africaine ou argentine.

Ces laines triées, il faut procéder au lavage. C'est une opération fort compliquée, exécutée par une série de cuves et de machines : celles-ci accomplissent des travaux qui, faits à la main, nécessiteraient une extrême habileté. En fait, les machines donnent l'impression d'être à la fois intelligentes et adroites — ne sont-elles pas un produit de l'adresse et de l'ingéniosité humaines ?

Lorsque la laine a passé par une imposante série de cuves, où on la voit graduellement se purifier, elle sort enfin, soit blanche comme neige, soit quelque peu bise, si telle est sa couleur naturelle, et l'on procède au séchage, après quoi elle apparaît immaculée, légère, floconneuse...

Elle est apte alors à subir le peignage proprement dit, qui la prépare pour la filature. Le peignage, comme nous l'avons vu à la Société anonyme de Peignage (anciens établissements Prouvost) et à la Société sœur : *la Lainière*, va fixer les fibres qui s'accrochent les unes aux autres; la laine, enroulée sur de grands cylindres se convertira en fausses cordes et fausses cordelles qui s'affineront en passant par des peignes divers. C'est une façon embryonnaire de filage et les gros rubans finalement obtenus peuvent former des cordons et s'enrouler sur des bobines.

Ce délicat travail se faisait jadis à l'aide d'un outillage qui exigeait l'intervention immédiate et tous les soins des ouvriers. Aujourd'hui, il s'exécute à l'aide d'admirables machines, toutes dérivées de la machine de Philippe de Girard. On voit cette étonnante machine dévorer sans relâche de la laine et la convertir en mèches sans fin qui vont s'enrouler simultanément autour de maintes bobines. Le peignage est une industrie colossale. Elle prépare toute la laine nécessaire aux usines françaises, mais elle ne s'arrête pas là. Sur le produit des cent millions de toisons qui passent dans les ateliers de peignage, *la moitié est vendue* à l'étranger. On rattrape déjà ainsi les débours nécessités par l'importation.

Comme nous le verrons, la moitié du produit de

la filature sera également exportée, et la moitié du tissage le sera à son tour.

Au total, la plus grande partie de la laine acquise dehors est vendue à l'extérieur avec un large bénéfice, l'importation demeure par suite très inférieure en valeur à l'exportation.

* * *

C'est un spectacle impressionnant de voir peu à peu la laine brute devenir de la laine peignée. Ces poils sales, pleins de suint, d'odeur nauséabonde, passant de machine en machine, de cuve en cuve, s'enroulent à la fin sur les cylindres, enfin passent par les peigneuses... Ces puissantes peigneuses s'agitent à grand bruit et, vues d'en haut, semblent positivement des êtres vivants, des araignées colossales dégorgeant sans fin des fils énormes. Ici se résume l'œuvre des siècles, sans cesse perfectionnée par l'esprit créateur de l'homme. Même primitif, le peignage fut un travail admirable; on s'émerveille à l'idée que l'essentiel en ait pu être découvert il y a bien des millénaires, alors que la mécanique n'offrait aucune ressource !

En route pour la filature ! C'est moins complexe que le peignage. Mais gardez-vous de croire que ce soit simple ! Pour obtenir les divers calibres de fil nécessaires au tissage des étoffes, des tapis, des couvertures, il faut des transformations innombrables. Rien n'est plus curieux que l'étirage des fils, dont certains atteignent des longueurs de dix, vingt kilomètres, et qu'on voit s'affiner progressi-

vement jusqu'à cent kilomètres même par kilogramme.

La filature, comme le peignage, avons-nous déjà dit, travaille pour l'étranger autant que pour la France, c'est donc une industrie doublement bien-faisante.

Sans contredit, c'est le tissage qui comporte la plus extraordinaire diversité, les machines les plus subtiles. Cela va des étoffes unies jusqu'aux tapis et aux tapisseries à dessins multiples, aux nuances innombrables.

Songez qu'on vous reproduit actuellement, avec l'aide du jacquard perfectionné, à une vitesse extraordinaire, toutes les scènes des tableaux, toutes les couleurs ! Un tapis, une tapisserie qui coûte des saisons de travail dans les manufactures d'art, se fait ici en série, exactement comme une pièce d'étoffe.

Il faut voir ce monde de machines en action ; on dirait un peuple d'êtres fantastiques se livrant à un travail plus fantastique encore : que de génie condensé ici, que de recherches, que de découvertes millénaires !

Êtes-vous curieux de connaître sommairement les opérations nécessaires au tissage ? Les voici telles que me les a énumérées un grand « lainier ». Je cite textuellement :

« La première opération après la filature est le bobinage. Le bobinage consiste à mettre sur de grosses bobines ou « fromages » l'équivalent de dix à quinze bobines de filature — ceci pour permettre à l'ourdissage de se faire d'une façon plus régulière

et d'éviter les rattaches sur les râteliers d'ourdissage.

» L'ourdissage, qui est la première opération pour la formation de la chaîne, consiste à rassembler les fils parallèlement, dans le sens de la longueur, sur un rouleau. Plusieurs de ces rouleaux sont ensuite réunis pour ne former qu'une seule nappe et sont passés à l'encollage, c'est-à-dire dans un bain de colle qui renforce la solidité du fil et lui permet de subir le choc du tissage.

» Après le collage vient le *rentrage*. Le rentrage est l'opération qui consiste à diviser la grande nappe de la chaîne en un certain nombre de petites nappettes de façon à permettre l'immixtion de la trame sur le métier à tisser.

» Je signale qu'on dit toujours « ourdir une chaîne » et « tramer une trame ». La métaphore employée en littérature « ourdir la trame d'un complot » correspond donc à une erreur technique.

» Le « métier à tisser » a pour fonction d'ouvrir la nappe de la chaîne, d'introduire le fil de trame par l'intermédiaire d'une navette, lequel fil de trame est rapproché du tissu par le rôl au moyen d'un battement par chaque coup de navette.

» Le tissu étant terminé et descendu de métier, passe au piquage, vulgairement appelé « stoppage ».

* * *

Il y a aussi de curieuses opérations d'apprêt, quand le tissu est sorti des machines.

Ainsi, *on grille le tissu*, littéralement comme un

poulet, en le passant dans les flammes de gaz. Cela semble fou à première vue, on s'imagine que le tissu va être carbonisé; mais le réglage de la flamme et le mouvement du tissu sont calculés de telle manière que l'effet recherché est exactement obtenu.

D'autre part, *on tond* le tissu, à l'aide d'une tondeuse qui se borne à enlever les poils. Pour d'autres étoffes, au contraire, *on fait du poil* par un raclement approprié : ces tissus velus sont recherchés pour certains vêtements et pour des couvertures.

Il y a aussi *le lavage à froid, le lavage au bain de savon, le rinçage* à l'eau chaude, puis à l'eau froide; le séchage, naturellement; le cylindrage qui enlève les faux plis, à l'aide d'une énorme machine à repasser; le cartonnage, le décatissage et, le cas échéant, la teinture, etc.

En somme, depuis le moment où l'on tond la brebis en Australie, en Argentine, au Maroc, en France, jusqu'au moment où le tailleur vous livre votre complet veston ou votre pardessus, l'étoffe a passé par des centaines d'opérations différentes¹ !

1. Les pays qui importent le plus de laine en France sont l'Australie et la République Argentine. Le seul centre de Mazamet (Tarn) importe 30 millions de peaux de moutons par an; nous reparlerons de Mazamet et de ses relations avec l'Argentine.

X

LES RETENTISSEMENTS DE LA MODE SUR LA GRANDE INDUSTRIE ET SUR LE COMMERCE

Quand on parle d'importation et d'exportation, voire quand on parle simplement de production et de vente, on ne se doute pas le plus souvent de tout ce que cela comporte de complications, de singularités, d'incertitudes qui, loin de s'améliorer avec le temps, vont s'aggravant d'année en année.

Lors d'une longue visite à une fabrique de tissus, on me montra des registres d'échantillons — une invraisemblable collection des étoffes les plus diverses.

— Tenez, me dit un des chefs de l'usine, voici les étoffes qui seront à la mode dans six mois.

— Vous faites donc la mode ? demandai-je.

— Plût aux cieux que nous pussions la diriger entièrement ; ce serait un grand bienfait pour le

pays... Car, — sans doute l'ignorez-vous, — la mode est à la fois pour nous une grande ressource et un grand danger. Si on pouvait la *canaliser*, tout irait très bien, mais elle a des caprices soudains qui nous désespèrent. Aussi, sommes-nous loin d'oser produire autant que nous le pourrions !

— Vous produisez déjà beaucoup...

— Ah ! d'accord... Le Nord est un producteur de grande classe, mais il est si bien outillé qu'il ne lui en coûterait guère de faire encore mieux... Mais voilà... il y a les fantaisies de la mode !... Et, je le répète, elles sont terribles...

» C'est l'Amérique surtout qui nous inquiète ; la mode y est aussi souveraine que changeante — et elle est servie par une publicité considérable. Chaque quotidien consacre une rubrique à ce sujet : dès qu'un changement se produit, il est porté à la connaissance de toutes les femmes, même dans les districts les plus reculés.

» Et du jour au lendemain, elles cessent d'acheter un article qui était jusque-là en vogue et que l'on s'arrachait.

» La question s'aggrave là-bas du fait que, contrairement à la femme française, la femme américaine accepte l'uniformité, sinon dans la forme du costume du moins dans le tissu, et même dans la couleur. Je me rappelle être allé un dimanche, vers 1906 ou 1907 au Bronx Park, qui est le Jardin d'Acclimatation de New-York, pour voir comment était habillée la masse.

» L'année précédente, la nuance à la mode avait été « l'Alice blue », ainsi nommée de la nuance d'une

robe portée par la fille de Roosevelt. Or, avec l'année nouvelle, on adopta la nuance « fraise écrasée » et toutes les femmes qui se promenaient au Bronx Park avec une robe « Alice blue » étaient, pour le public, dans la même situation que si on leur avait épinglé une étiquette de grande dimension avec le numéro de l'année précédente.

» J'ai vu, entre les années 1905 et 1914, se succéder des périodes où, exclusivement, les femmes portaient du mohair — ce qui faisait marcher les usines de Bradford à tour de bras; puis le taffetas de soie devint roi pour la plus grande joie des Lyonnais; ensuite vinrent des tissus de laine ou des fantaisies diverses.

» La grande publicité, donnée par les magasins de nouveautés, publicité qui sévit surtout le dimanche, est l'objet de l'attention de toutes les femmes qui vont, le lundi matin, faire leurs achats après avoir comparé, dans leurs journaux, les prix des différents magasins et les genres offerts à la vente. »

* * *

» A l'un de mes voyages, je rendis visite à une maison d'importation qui nous avait acheté un article très en vogue, au moment de la commande. Le chef de cette maison, que je vis le mardi, me dit avec mélancolie :

» — J'ai dédouané samedi dernier plusieurs caisses de vos articles. Vous savez que les prix de douane équivalent ici le prix de la marchandise.

J'étais convaincu que j'allais vendre rapidement votre article qui était très demandé, lorsque, hier, un grand magasin de nouveautés a affiché cet article en solde. Une heure après, tous les grands magasins de New-York avaient suivi cet exemple. Le lendemain matin, tous les journaux en faisaient mention au chapitre de la Mode.

» Et mon client me déclara qu'il était disposé à me donner la marchandise gratuitement si je voulais bien payer les droits de douane — estimant que ce changement de la mode lui coûterait plus que la moitié du prix.

» En somme, il est depuis longtemps impossible de vendre aux États-Unis les articles classés comme hors de mode, et on ne trouve d'autres ressources que de les vendre aux émigrants nouvellement débarqués.

» D'autre part, bien avant la guerre, la robe confectionnée avait pris un grand développement en Amérique, et d'habiles industriels s'efforçaient de suivre pas à pas la grande couture yankee et même les modes parisiennes. Ces mœurs ont aujourd'hui passé l'eau : nous nous trouvons en France dans la même situation qu'en Amérique.

» Nous avons vu, par exemple, la mode adopter subitement « le grand carreau » pour les manteaux de femmes. Toute notre clientèle cherchait vainement à s'en procurer. Aussi, la saison suivante, elle transmit des ordres considérables à nos fabriques. La production étant assez lente, il fallut s'y prendre à l'avance, mais pendant la période de fabrication, la mode tourna, et lorsque les fabricants furent prêts, les acheteurs savaient déjà que l'écoulement

du « grand carreau » serait impossible, sinon avec de grosses pertes.

* * *

« En 1913, le vicomte Georges d'Avenel publia un livre sur « *Le Nivellement des Jouissances* »; nous assistons à ce nivellement sur tous les terrains.

» De nos jours, les grands couturiers ne présentent leurs collections que tardivement et à la même date, de façon à éviter la copie par les maisons de confection ou les grands magasins. Quelques précautions qu'ils prennent, la mode se répand avec une rapidité inconcevable. Aussi sont-ils continuellement obligés de changer la forme des modèles ou de modifier la nature du tissu. De tout cela naissent des difficultés considérables pour les fabricants et des pertes qui s'étendent aux maisons de négoce.

» Soyons justes, cependant. Il y a une contre-partie à ces inconvénients : cette contre-partie, c'est un développement considérable des affaires. Les femmes de toutes conditions désirant « être à la mode », renouvellent leurs toilettes beaucoup plus fréquemment que jadis, et l'industrie a pu, de ce chef, augmenter sa production. Ensuite le développement de la confection, qui a commencé en France vers 1885, n'ayant pas cessé de s'accroître, le travail en série d'une part et la division du travail d'autre part, qui ont été portés dans cette profession jusqu'aux dernières limites, comme en Amérique, ont permis d'offrir au public un vêtement bien fait, de bonne coupe, solide, dans des condi-

tions beaucoup plus avantageuses que ne pouvaient le faire les tailleurs d'autrefois.

» Comme vous le voyez, conclut le fabricant, dont j'ai reproduit presque littéralement les paroles, la production se heurte à des difficultés et doit résoudre des problèmes dont le public ne se doute même pas ! »

XI

L'INDUSTRIE DU LIN

L'industrie du lin est une des plus vieilles industries flamandes. L'industrie du lin, plus délicate techniquement et financièrement que celle de la laine ou du coton, est considérée comme une branche supérieure du textile.

Les filateurs de lin sont les aristocrates de l'industrie nordique. Il est « chic » d'être « linier ».

Depuis bien des siècles, on cultive la plante avec amour et l'on en tire ce merveilleux produit qu'est la toile, la toile blanche, tantôt d'une finesse arachnéenne, tantôt drue, éclatante et la dentellière en a fait ces œuvres d'art exquisés qui, lorsqu'elles sont belles, valent bien plus que leur poids en or.

On cultive le lin dans la Flandre française et dans les Flandres belges, on le travaille aussi, des deux côtés, avec le même succès. L'eau de la Lys, surnommée la rivière d'or, est particulièrement favorable au rouissage du lin. Mais la culture franco-belge est fort insuffisante pour les besoins de l'in-

dustrie : celle-ci, formidablement outillée, réclame d'énormes quantités de lin...

C'est à la Russie que l'on s'adresse pour obtenir l'appoint indispensable, un appoint qui devra s'accroître d'année en année. Avec ses vastes plaines, la terre des tzars devenue la terre des soviets, peut donner des quantités illimitées de lin ; il n'est que de le cultiver. Le paysan russe ne s'y refuse point et si les conditions économiques ne deviennent pas trop défavorables là-bas, il accroîtra sans doute de plus en plus sa production.

Le lin russe ne vaut pas le lin flamand : peut-être le vaudra-t-il un jour. Tel quel, il suffit aux nécessités de l'heure, et la seule crainte de nos industriels c'est qu'il ne vienne à leur manquer : ce serait un rude coup pour l'industrie linière.

Pénétrons dans les vastes établissements de MM. Boutemy frères, à Lannoy. Cette firme date de 1825 : à l'origine, elle n'offrait aucune ressemblance avec la maison actuelle. Armand Boutemy, le fondateur, achetait bonnement la filasse, puis la transportait au domicile des ouvriers qui filaient, à la main, un fil excellent qu'Armand Boutemy vendait aux tisseurs ou aux fabricants de fil à coudre.

Cette industrie rudimentaire prospéra, grâce à l'énergie, à la patience, à l'ingéniosité de l'ancêtre. Durant vingt-deux ans, il la développa, à la manière dont, sans doute, on la développait au moyen-âge, puis il établit à Lannoy une manufacture moderne, une filature mécanique de lin...

Une particularité de la maison, c'est qu'elle soit

restée la propriété de la famille, sous la raison sociale Boutemy frères, qui n'a point varié depuis trois quarts de siècle, ce qui permet de suivre plus intimement le développement surprenant qu'elle a pris de père en fils...

Ce développement fut rapide. Dès 1870, les usines Boutemy frères ne comptaient pas moins de 40.000 broches, approximativement 10 0/0 du nombre total des broches employées pour la filature du lin. 90 filateurs se partageaient les autres broches.

La concurrence du coton fut une menace sérieuse pour les filateurs et pour les tisseurs de lin : les tissus de coton sont, comme chacun sait, sensiblement meilleur marché que les tissus de lin. Ils prirent par suite une grande extension, on craignit qu'ils ne finissent par détrôner complètement l'antique toile. Le lin se défendait toutefois par des propriétés fort appréciées des amateurs et par son incomparable beauté.

MM. Boutemy comprirent qu'il fallait porter l'effort sur la qualité de la marchandise et sur les variétés d'assortiment. Grâce à quoi, leur maison traversa victorieusement la grande crise, alors qu'un tiers des filateurs mordait la poussière.

Loin de voir décroître le nombre des clients, la maison dut satisfaire à des demandes toujours plus nombreuses et accroître sensiblement sa production.

En 1914, la Société Boutemy frères possédait quatre filatures, en France et en Belgique — à Lannoy, à Willems, à Linselles et à Werwicq.

La guerre arrêta cette belle entreprise. Les Teutons s'installèrent dans les usines, qu'ils vidèrent de leur outillage, lequel fut expédié en Allemagne, et

firent de l'usine de Lannoy un dépôt de munitions : plus de six mille tonnes d'explosifs furent assemblés dans des casemates, au nombre de 57, et dans les ateliers mêmes, fortifiés et déformés : nous avons encore vu l'aigle impériale peinte sur des murailles.

Remarquons que, après l'enlèvement des machines, on envoya des soldats détruire ce qui restait de la filature — ce qu'ils firent avec le même esprit de méthode que s'il s'était agi d'un travail de construction.

Après la guerre, il fallut reconstituer. Les Allemands se virent contraints de renvoyer l'outillage volé, ou du moins une fraction importante, mais qu'il fallut refaire pour la plus grande partie. Petit à petit, les usines ont été remises sur pied. Actuellement, la plus grande partie des broches travaille à plein rendement et l'on a adjoint à l'entreprise une corderie très importante,

La visite commence par les entrepôts de marchandise brute. On voit étalés là d'énormes ballots de lin, qui ne ressemblent pas mal aux ballots de laine vus ailleurs. Une fois de plus, on éprouve l'étonnement que, dès les temps très anciens, on ait pu, de cette matière informe, tirer des fils réguliers et résistants, puis cette merveille qui est la toile de lin. L'ingéniosité humaine ne date pas d'hier !

Avant de passer par les opérations usinières, le lin doit subir l'opération du rouissage. On l'exposera pendant un bon mois dans des prairies, mais il vaut mieux le tremper dans une eau courante, qui ne soit ni calcaire ni séléniteuse. Comme nous l'avons dit, l'eau de la Lys est particulièrement favorable.

Les gens du pays disent même qu'elle est de beaucoup la meilleure des eaux connues pour le rouissage; outre qu'elle n'est ni calcaire ni séléniteuse, elle contient, affirme-t-on, un microbe salulaire.

Après le rouissage, on procède au broyage qui s'est longtemps pratiqué avec des appareils rudimentaires, maniés par des ouvriers : aujourd'hui, ce sont d'énergiques machines qui s'en chargent; l'homme se borne à surveiller l'opération.

Le broyage terminé, on procède au teillage ou macquage, afin de retirer les substances ligneuses qui rendraient le filage impossible. Là encore d'ingénieuses machines ont remplacé la main-d'œuvre. Le peignage, qui se pratique à l'aide de pseudo-cordes, achève l'opération du teillage; il purifie entièrement le lin : on peut maintenant offrir aux machines la filasse, autrement dit l'étope.

L'étope sera façonnée en rubans, puis laminée.

Les rubans sont automatiquement enroulés sur des bobines et enfin distribués aux machines à filer. Il faut ici distinguer le filage au sec et le filage à eau chaude.

Le filage au sec se pratique pour les fils de qualité inférieure, le filage à l'eau chaude doit fournir les fils de qualité fine. Les métiers à eau chaude furent créés par Philippe de Girard : ils furent naturellement perfectionnés depuis.

Comme pour la laine, tout ce travail s'exécute à l'aide de machines très subtiles, qui ont parfois l'air d'être intelligentes, tellement le travail est délicatement exécuté...

L'effort de l'ouvrier ou de l'ouvrière est de moins en moins utilisé. Cependant, chez MM. Boutemy,

il y a une opération où la machine humaine reprend, si j'ose dire, la suprématie.

C'est lorsqu'il faut remplacer les bobines vides par des bobines chargées. Sur un coup de sifflet, on voit accourir une armée de jeunes garçons et de fillettes, souvent pieds nus (il fait chaud !). En un tournemain, ils ont remis des douzaines de métiers en état de reprendre le filage... Cet épisode primitif ne se produira sans doute plus longtemps — de nouvelles machines remplaceront ces jeunes travailleurs. Ces machines existent déjà, mais elles ne sont pas au point. L'intervention humaine reste profitable.

A un autre voyage, nous avons visité les établissements Agache fils, fondés à Lille en 1924, par M. Donat Agache, l'un des premiers où les fils furent fabriqués mécaniquement, sur des métiers minuscules, actionnés par un manège de chevaux. Aujourd'hui, ses trois filatures de lin et de chanvre de Pérenchies, de la Madeleine, de Seclin fournissent un cinquième de la production française, — occupant 4.500 ouvriers sur 510.000 mètres carrés de terrain, 130.000 mètres carrés d'atelier, avec 8.500 HP vapeur et électricité, — 2.100 machines...

Ces chiffres plus que des phrases disent l'ampleur de l'industrie du lin dans le Nord...

XII

UNE SUCRERIE

Nous arrivâmes un matin d'automne à l'une de ces grandes sucreries du Nord qui marquent la résurrection de cette industrie d'origine si française : tout le monde sait qu'elle date de l'époque où Napoléon fit demander à ses savants un moyen de remplacer la canne à sucre, puisque les corsaires anglais nous privaient d'un des plus nourrissants et des plus agréables de nos aliments. On lui indiqua la betterave : dès lors, cette plante commença de faire à la canne une concurrence qui, de nos jours, est triomphante.

Je revois telle sucrerie dans une plaine plutôt mélancolique, où naturellement les champs de betteraves abondent¹...

Nous arrivâmes à l'époque de la récolte et vîmes

1. Les sucreries ont toutes, ou à peu près, été détruites par l'ennemi. On n'en a reconstitué qu'environ 10 0/0, mais en accroissant la puissance des moyens de production.

On a fait de la concentration. — Pour éviter les transports de betteraves à l'usine centrale, on a créé de place en place des « râperies » qui expriment le jus du légume et l'envoient

d'abord des chariots chargés des précieuses racines, non pas cramoisies mais jaunâtres, terreuses par dessus le marché et en somme, d'aspect peu engageant : on eût dit d'épaisses et disgracieuses carottes blanches.

Tous les chariots convergeaient vers l'usine et allaient verser leur chargement dans de longues tranchées. Lorsque approche le moment des opérations préliminaires, un courant d'eau enlève la terre et les autres impuretés ; il faut que l'opération soit conduite avec mesure ; si le séjour dans le liquide dure trop longtemps, on perd beaucoup de sucre.

Ce ne sont pas seulement les rudimentaires et archaïques charrettes hippomobiles qui apportent les récoltes à notre usine : il y a aussi un canal, où la betterave arrive par des péniches, et un chemin de fer qui l'amène par wagons : péniches et wagons apportent naturellement la récolte de régions plus lointaines.

Ainsi se trouvent utilisés les trois moyens de transport, par route, par rail, par eau.

L'ensemble apparaît pittoresque. Le paisible canal réfléchit ses bords et met sous chaque bateau un autre bateau renversé.

Les charrettes surgissant à l'horizon ressemblent à un exode de gros insectes... Quelques wagons sommeillent en attendant le déchargement qui s'opère par des appareils automatiques.

par des tuyaux souterrains, de véritables pipe-lines, à l'usine centrale.

Les agriculteurs se sont également groupés pour constituer des coopératives sucrières. Ceci est la conséquence de cela. Car les sucriers étant peu nombreux « faisaient le prix d'achat de la betterave ».

Un homme de haute taille, de figure réfléchie, nous promène dans l'usine, parmi des monstres mécaniques. C'est un laboratoire de géants. Nous sommes une fois de plus fasciné, par le mélange de puissance et de subtilité de cet énorme outillage comme par la multiplicité des opérations nécessaires pour exprimer le jus de la pulpe, le purifier, le filtrer, le concentrer, cuire le sirop, en provoquer la cristallisation, le refroidir pour précipiter le sucre, etc., etc.

Nous apprenons aussi que, dans ces usines, le nettoyage du matériel est un travail plus important peut-être que le travail de production : il y faut un soin extrême et le recours à une série de procédés plus ingénieux les uns que les autres...

N'est-il pas étonnant que l'asservissement de si formidables énergies, la possibilité d'obtenir des résultats qui dépassent de si loin les chétifs résultats que peut donner le muscle humain et animal, n'aient pas encore résolu confortablement, dans les grands pays civilisés, le problème primitif de la nourriture, du logis et du vêtement ?

LES BRASSERIES

La Flandre produisait jadis une petite bière amère, de qualité fort médiocre, peu alcoolisée, dont l'habitant se contentait, faute de mieux, et qui avait d'ailleurs l'avantage de ne pas (ou guère) intoxiquer le buveur — à moins qu'elle ne fût adulterée, ce qui arrivait parfois...

Cet état de choses avait peu changé avant la guerre. Le Nord comptait des centaines de petites brasseries et les brasseurs étaient des personnages opulents, fort honorés par leurs concitoyens, souvent maires de leurs communes, grands électeurs en tout cas, car ils tenaient en mains les tenanciers d'estaminets, de cabarets, de cafés, eux-mêmes facteurs influents de la politique active !

Ces riches brasseurs étendaient sans cesse leurs domaines, soit par l'achat de propriétés bien choisies, soit par l'achat ou la fondation d'estaminets et de cafés.

— Les cabarets appartenant aux brasseurs, nous apprend un brasseur éminent, mais « nouvelle manière », soit en propriété, soit par location, étaient désignés sous le nom de « cabarets tenus » en opposition avec les cabarets libres, qui pouvaient changer de fournisseurs. On peut dire que les trois quarts des cabarets, sinon les neuf dixièmes, étaient tenus par les Brasseurs. Ceux-ci, naturellement, se procuraient sans cesse de nouveaux cabarets, souvent au détriment de la qualité des bières. On ne pratiquait guère que la fermentation haute, de degré peu élevé contenant assez peu de « l'extrait » obtenu par un versement de malt (orge malté) en chaudières...

Et pourtant, à nos portes, en Belgique, en Alsace et surtout en Allemagne, la bière de fermentation haute disparaissait presque complètement pour faire place à la bière de fermentation basse. La bière de fermentation haute, ainsi nommée parce qu'elle « fermente et se rejette par le haut », n'exige pas de caves refroidies, ni une installation coûteuse et compliquée. Les grandes brasseries de

fermentation basse possèdent un outillage très onéreux. La bière y est conservée pendant de longues semaines dans des caves refroidies et la levure basse durant cette période d'incubation et de conservation, secrète un arôme bien caractéristique dont un amateur de bière sait reconnaître la finesse.

La guerre bouleversa l'industrie de la bière. De grandes brasseries se transformèrent en centrales de brasserie; on réussit à convaincre maints petits brasseurs, dont la guerre avait ruiné les installations, de consacrer leurs indemnités de guerre à la constitution de grandes brasseries pratiquant la fermentation basse.

Au total, le nombre des brasseries a beaucoup décru; les brasseries à grand rendement et à fermentation basse ont remplacé les petits établissements : le Nord brasse aujourd'hui en quantité des bières qui peuvent soutenir la comparaison avec les bières allemandes.

De ce que la bière est meilleure que jadis, il ne faut pas conclure qu'on en boit davantage. Elle est plus chère, et à prix égal on en donne moins. Le cinéma a pris au cabaret des clients qui n'avaient d'autres distractions que la beuverie et les jeux de cartes.

Par ailleurs, le goût du luxe s'est développé chez les femmes et les jeunes filles, et les hommes se laissent entraîner par elles à des plaisirs coûteux : le Poilu a pris aux tranchées le goût du « pinard », autant de moins pour l'estaminet !

Il n'en va pas moins que la brasserie du Nord a fait des progrès énormes, et qu'à des centaines de petits brasseurs se sont substitués des établisse-

ments aussi importants par l'étendue que par l'outillage. A Armentières, ce sont les brasseries-maltes *Motte-Cordonnier*, qui peuvent s'enorgueillir d'exister depuis 1650 (alors que le « médecin de bière » soumettait la fabrication à de vagues recettes empiriques) — trois siècles à passer de père en fils, ou continuées par un gendre. Complètement détruite de 1914 à 1917, l'usine a été réédifiée en 1920, avec toutes les données de la science, — pendant qu'à Lille s'érige la *Grande Brasserie*, que M. Jooris anime de l'activité la plus moderne; ici, les foudres de bois sont remplacés par des tanks vernissés, avec la plus grande « canetterie » de France.

XIII

NOTRE INDUSTRIE CHIMIQUE ET SON PRODIGIEUX DÉVELOPPEMENT

Nous comptons bien parler de l'industrie chimique, — dont nous ne pouvions ignorer la puissance contre laquelle s'était acharnée la destruction allemande...

— Vous le savez, mais vous n'avez pas vu, insinue le tentateur M. Rulhe. Et il nous entretenait d'ammoniac et d'acide sulfureux avec la même éloquence que des cépages nobles de ses vignes d'Arsac et Margaux. Il fallait nous documenter sur place — et nous voilà repartis pour les bords de la Deûle.

Depuis la guerre, l'industrie chimique a fait chez nous des progrès inespérés. Tous les cadres anciens éclatent, d'immenses usines, pourvues d'un outillage merveilleux, viennent partout remplacer les usines surannées.

Ce sont surtout les méthodes de catalyse et les hyperpressions qui ouvrent des horizons illimités à la chimie minérale.

Des corps simples y jouent un rôle prépondérant : l'hydrogène, l'azote, l'oxyde de carbone, le phosphore, etc. Les chimistes travaillèrent un siècle avant de pouvoir les combiner par l'intermédiaire des catalyseurs, ces agents mystérieux encore par leurs propriétés, qui, en petite quantité, produisent des réactions inépuisables, miraculeuses. Dans l'industrie chimique, ce sont eux, les quasi impondérables, qui tendent de plus en plus à jouer les grands rôles.

La catalyse révèle surtout sa puissance mystérieuse dans la fabrication de l'acide nitrique, dont je pus admirer la subtile préparation aux établissements Kuhlmann, dans leur usine de la Madeleine-lès-Lille. On y produit plus de quarante mille kilos d'acide commercial par jour, dans des installations neuves, aux proportions infiniment moindres que celles qui, naguère, servaient à la fabrication au nitrate, aujourd'hui abandonnée.

Les catalyseurs sont, insistons-y, d'une petitesse inimaginable par comparaison au labeur colossal qu'ils commandent. La salle où se produit la métamorphose offre par sa propreté méticuleuse un contraste frappant avec la saleté légendaire des usines. Pas de bruit; les énergies déferlent dans un silence impressionnant : si l'on n'était averti, on pourrait croire que les appareils sont au repos.

La toile de catalyse est en platine pur — le platine est, vous le savez, l'as des catalyseurs. Plus fine que la batiste, cette toile ne compte pas moins de 3.600 *mailles par centimètre carré* (essayez de vous figurer cela !). Les fils ont des dia-

mètres de l'ordre *du quatre centième de millimètre*, fils d'une toile d'araignée ou d'un cocon obtenus par des méthodes d'une subtilité prodigieuse.

La température de la toile est portée au rouge et les réactions catalytiques se réalisent sous l'épaisseur indiquée pour le diamètre des fils, soit une épaisseur égale à un quatre centième de millimètre !

Au-dessous de la toile, on trouve un mélange de gaz ammoniac et d'air; au-dessus, le fluide produit par la combustion de l'ammoniaque, c'est-à-dire la vapeur nitreuse, qu'une oxydation complémentaire transformera en acide nitrique.

C'est l'industrie allemande qui fit tout d'abord usage de la méthode indiquée brièvement ci-dessus et qui lui donna un développement colossal, mais la réaction qui commande cette méthode fut découverte par le savant Kuhlmann, c'est-à-dire par un Français.

Car l'industrie allemande, à l'affût de toutes les nouveautés, utilisait, et on ne peut que l'en féliciter, les découvertes des étrangers aussi bien que celles des Teutons.

La fabrication de l'acide sulfurique fumant, dit « oleum » exige un groupement d'appareils : fours de grillage mécanique, salle d'épuration, de machines, de catalyse et d'absorption.

L'oxydation de l'acide sulfureux produit par la combustion de pyrites de fer, s'opère en silence, et sous un faible volume, dans des caisses verticales contenant le mystérieux agent catalytique; autrefois, c'était un sel de platine; aujourd'hui, le vanadium, beaucoup moins coûteux, remplace

le platine. C'est aux Établissements Kuhlmann qu'ont été étudiées les propriétés catalytiques des sels de vanadium.

Les nouvelles usines fabriquent aussi de l'alcool de synthèse, du chlore électrolytique, de l'ammoniaque synthétique, des engrais de synthèse, et s'intéressent sérieusement aux problèmes des textiles chimiques, des résines synthétiques, des carburants produits par voie de synthèse, etc.

En somme, des voies nouvelles sont ouvertes à la chimie industrielle de notre pays; sur bien des points, nous sommes en mesure de concurrencer efficacement l'Allemagne.

Tous ceux qui s'inquiètent de notre avenir, tous ceux même qui se demandent comment nous répondrions à la fabrication des gaz de guerre, ne peuvent qu'être vivement intéressés par cet ordre de choses tout nouveau.

Dans notre industrie chimique, les Établissements Kuhlmann occupent un rôle prépondérant. Ils sont un exemple admirable de la continuité de certaines œuvres humaines.

En effet, ces établissements sont dirigés par la même famille depuis plus d'un siècle.

C'est en 1825 que l'Ancêtre fonda le premier établissement. Depuis, les descendants se succédèrent, sans relâche, agrandirent et perfectionnèrent l'œuvre de l'aïeul.

Cet aïeul unissait les dons de l'homme pratique aux dons du savant. D'une part, il découvrait, il inventait; d'autre part, il transformait ses découvertes en réalité.

Son gendre, M. Édouard Agache, puis son petit-fils, se passionnèrent pour l'œuvre, et même, en pleine guerre, alors que les Allemands occupaient la Flandre, où se trouvaient les principaux Établissements Kuhlmann et que, naturellement, les envahisseurs dévastèrent avant leur exode, Donat Agache, le petit-fils du fondateur, réalisa la résurrection de la Société.

Après la guerre, Agache trouva les usines complètement détruites, tant par les mains des vandales que par l'incendie et les explosifs.

L'œuvre de reconstitution exigeait des efforts colossaux. Ils furent accomplis. Moins de deux ans après l'armistice, tous les établissements recommençaient à fonctionner.

Ces établissements, après leurs améliorations fabuleuses, et après la fusion avec la Compagnie Nationale des Matières Colorantes, comptent seize usines en exploitation, vingt-cinq participations industrielles, et plus de quatre-vingt-dix dépôts.

La superficie des usines atteint 320 hectares. Elles emploient six mille ouvriers, nombre d'autant plus considérable que le travail humain est réduit au minimum. Elles produisent un million cent cinquante mille tonnes de produits chimiques et les produits organiques en quantités croissantes. Le nombre de produits et marques fabriqués et des marques déposées dépasse le chiffre de 2.200.

Ce qui frappe le visiteur, c'est le côté mystérieux de l'œuvre accomplie dans la plupart de ces usines. On ne se trouve plus ici devant un monde

de machines, fonctionnant à outrance et souvent avec un effrayant tintamarre. C'est le silence, une manière de recueillement. Le travail s'accomplit dans des récipients qui figurent d'énormes appareils de laboratoire. La matière et l'énergie, une fois mises en train, fonctionnent par elles-mêmes. Et l'on entrevoit la transformation graduelle de toute l'industrie.

Un jour viendra où nos peuples de roues, de bielles, de chaudières, de cheminées auront disparu. Tout se fera dans de grandes salles silencieuses et propres, l'évolution des produits industriels sera aussi imperceptible à nos sens que la croissance des plantes dans la forêt, dans l'herbage et dans l'embravure.

Plus de fumées, plus de poussières nocives, plus de températures suffocantes, plus de feux homicides. L'ancienne usine, puante, tapageuse, aura vécu. Elle ne sera plus qu'un souvenir mélancolique...

XIV

DOUAI, L'ATHÈNES DU NORD

Nous voici à Douai. Si j'en crois un arbre généalogique que possédait un de mes oncles et que je n'ai plus revu depuis longtemps, j'ai eu des ascendants dans cette ville — comme du reste à Cambrai. Aussi bien je regarde la ville avec une particulière sympathie.

Elle est, nous apprennent les manuels géographiques, arrosée par la Scarpe, qui passe tout au travers, mais non dans le milieu. C'est par la Scarpe détournée que passe la batellerie, dont on peut voir une agglomération de péniches au carrefour d'eau de Courchelettes-Scarpe, canal de la Sensée et celui de la Deûle. Là, le *Bel-Oiseau*, *Bucéphale*, la *Marguerite*, toute une flottille bariolée, sont tirés par des tracteurs électriques, qui ont remplacé les chevaux sur le chemin de halage.

Douai est un chef-lieu d'arrondissement et compte environ 37.000 habitants. Elle a été sur-

nommée l'Athènes du Nord¹; c'est un centre de culture intellectuelle, depuis très longtemps. Son université, transportée à Lille, depuis quarante ans, avait la meilleure renommée. Elle possède une Cour d'appel et loge trois régiments : on sait qu'elle fut longtemps une des places fortes, avec des remparts à la Vauban qui ont fait place à de nouveaux quartiers.

Ses écoles sont nombreuses : lycée, collège, école normale, école primaire supérieure, conservatoire de musique, école des maîtres mineurs, écoles des industries agricoles : son surnom n'est pas injustifié.

Jadis, elle n'était pas très industrielle : elle le devint toujours davantage, elle est déjà un centre important d'usines (métallurgie, avions). La proximité des mines de houille, des canaux, le chemin de fer ne peuvent qu'aider à son développement.

Douai n'offre pas l'aspect des villes ultra-modernes — Lille, Roubaix, Tourcoing, Lens. — Au rebours, elle garde maints charmants vestiges du passé, des jardins, des couvents, des rues paisibles et silencieuses.

On la voit déjà très importante à l'époque des Communes. Louis XI, qui la convoitait depuis longtemps, tenta de la prendre après la mort de Charles le Téméraire, mais il dut lever le siège; en souvenir de cet événement, une procession parcourait chaque année la ville, ce qui donna naissance à la fête légendaire du géant Gayant.

Douai subit de nombreuses vicissitudes comme la plupart des cités du Nord. Des ducs de Bour-

1. Quelques-uns revendiquent ce titre pour Valenciennes.

gogne (comtes de Flandre dans l'espèce) elle passe à l'Espagne, puis à la France, et elle subit nombre de sièges, dont le plus glorieux pour elle fut le siège de 1710; elle ne se rendit aux Alliés, qu'après deux mois de tranchée — puis elle fut reconquise par Villars, et devint définitivement française à la paix d'Utrecht.

Elle souffrit beaucoup de la grande guerre. Les Allemands l'occupèrent jusqu'en 1918 et il lui fallut naturellement subir les réquisitions et exactions coutumières. Elle fut méthodiquement déménagée. C'était à croire qu'avant de partir, l'ennemi avait même balayé les maisons : il ne restait plus un bouton de porte. Et c'est pour dissimuler ces enlèvements systématiques que, lorsqu'elle fut reprise par les Anglais, le 17 octobre, les Allemands la minèrent et y mirent le feu. Plus de 250 édifices furent détruits...

La plus grande gloire de l'Athènes du Nord est à notre avis Marceline Desbordes-Valmore, dont nous parlons assez longuement au chapitre Art et Littérature. Douai donna aussi le jour au peintre Bellegambe, au sculpteur Jean de Boulogne, au statuaire Bra et, d'autre part, à Calonne et à Martin du Gard...

Les promenades dans Douai sont très récréatives pour les museurs, les rêveurs, les poètes, les amateurs d'impressions rétrospectives. Tout en flânant, on contempera :

L'église de Notre-Dame, monument gothique, qui fut, comme tant d'édifices médiévaux, l'œuvre de plusieurs siècles : ainsi, les bas-côtés, la nef, le portail nous reportent au XIII^e, le chœur et le tran-

sept au xiv^e et au xv^e. Par malheur, le xix^e siècle est partiellement intervenu, sans trop de maladresse pourtant.

Si vous pénétrez dans l'église, vous verrez spontanément ou l'on vous montrera une ancienne statue de la Vierge et un retable très intéressant d'Anchin (sacristie); un Christ mort sur les genoux de sa mère et qui fut peut-être peint par Van Dyck, une Mort de Louis XIII, par Prudhomme.

Sur la grande place, incendiée par les Allemands, l'hôtel du Dauphin vous plaira par son aspect ancien et par son balcon en fer forgé; d'autres maisons charmeront vos regards, et vous vous arrêterez longuement, je pense, rue de la Mairie, devant l'hôtel de ville. Ce joyau douaisien a subi peu de ravages. Le beffroi partage sa principale façade en deux parts; au premier étage, huit fenêtres magnifiquement ornées; des niches qui abritaient jadis les statues des comtes de Flandre que d'imbéciles partisans jugèrent bon de déménager aux mauvais jours de la Révolution.

Quant au beffroi, édifié au xiv^e et xv^e siècles, c'est une tour à cinq étages, avec créneaux et tourelles; un couronnement charpenté est très curieux et très amusant avec ses girouettes et son imposant lion tenant la bannière des Flandres dans ses griffes.

Dans la rue des Dominicains, remarquez l'ancienne chapelle de Sainte-Catherine — au Castel-Bourgeois, l'église des Dominicains, devenue un magasin, et le refuge de Saint-André qui date du xvii^e siècle.

Le Palais de Justice, refait sous Louis XVI, petite porte du xvi^e, et, à l'intérieur, boiseries en chêne

sculpté, tableaux de Bunet, portrait de Louis XIV par Rigaud, portrait de Louis XV, attribué à un aïeul de Théophile Bra.

L'église Saint-Jacques, style ionique, commencée en 1706, complétée au milieu du XIX^e siècle. L'église Saint-Pierre, reconstruite au XVIII^e siècle; dans chacune de ces églises, des détails architecturaux intéressants et des œuvres d'art.

Rue Morel : une maison Louis XVI (balcons en fer forgé), l'ancien hôtel du Maître de Camp. Un peu partout, le visiteur découvrira avec plaisir de jolis vestiges du passé, qu'un guide lui indiquera par le menu. Le musée est riche en œuvres de toutes sortes, peintures, sculptures, histoire naturelle, etc.,

L'Athènes du Nord, restée fameuse comme centre intellectuel, est célèbre aussi par la fête de Gayant, mannequin colossal qui mène toute une famille de ses congénères. C'est la métropole des combats de coqs sans préjudice des batailles de rats et de chiens ratiers. On s'y livre à tous les jeux, sports et plaisirs de la Flandre, tels les tirs à l'arc et à l'arbalète, l'élevage et les concours de pigeons. Fête essentielle de la ville, la fête de Gayant est renommée dans tout le Nord, le Pas-de-Calais, voire la Somme et l'Oise. Une foule considérable y accourt chaque année de toutes parts.

En fait, de tous les Reuses (géants), en qui la Flandre aime à incarner des héros ou de simples personnages de la fable et de l'histoire, Gayant est le plus admiré. La légende est à ce point populaire que les habitants de Douai sont fréquemment désignés sous le nom d'*Enfants de Gayant*.

Il semblerait que le géant ait figuré dans les cortèges pour la première fois vers le milieu du xvi^e siècle. Certains prétendent que Gayant représenta primitivement le seigneur Jean Gélon qui vainquit et décima les ennemis de la ville, dans la seconde moitié du xv^e siècle. L'écart entre les dates est d'environ trois quarts de siècle.

Le certain est que la fête remonte à plusieurs siècles. Si traditionnelle soit-elle, on voit cependant varier plus ou moins le cortège. Actuellement, Gayant se présente sous les espèces d'un colossal chevalier, armé d'un cimenterre : sa grosse tête s'élève à sept mètres du sol.

Le costume de sa compagne, Madame Gayant ou Marie Cagenon, n'est pas immuable : il suit vaguement les modes. Madame Gayant est à peine moins grande que son colossal époux.

Pour les enfants, l'aîné, Jacquot, déjà chevalier, ne mesure pas moins de quatorze pieds de haut et sa sœur Fillion est de même stature, tandis que Bimbin, le petit loucheur, qui est bigle, vêtu en enfanton, un bourrelet en tête, se contente d'une taille de trois mètres.

Le cortège comprend certains accessoires traditionnels, comme la *Roue de Fortune* qui porte un Procureur, lequel brandit une volaille, allusion rabalaisienne, un argentier et un paysan.

Le Sot des Canonniers qui jadis précédait le cortège avec des canonniers, des arquebusiers, des archers et des arbalétriers, tient la marotte des fous.

Lorsque le cortège commence à défiler, la Grosse Cloche de l'hôtel de ville entre en branle, tandis que

le carillon exécute l'air de Gayant, air populaire au point que les musiques militaires de la ville le jouent périodiquement.

Voici un couplet (actuel) de l'air de Gayant :

Allons, veux-tu venir, copère,
A' procession de Douai,
Elle est si jolie et si gaie,
Que de Valenciennes et Tournai,
De Lille, d'Orchies et d'Arras,
Les plus pressés viennent à grands pas.
Turlututu Gayant trompette,
Turlututu Gayant pointu.

Le sport des combats de coqs remonte à une haute antiquité : on trouve déjà quelques représentations de ces combats sur des médailles dardaniennes, sur des pierres gravées, sur des vases peints. Le peintre flamand Snyders se plaisait à les représenter; de même Jean Fyl, Houdekoeter, etc.

S'ils se pratiquent de nos jours dans maints pays, nulle part ils ne sont plus recherchés que dans les Flandres; la ville de Douai peut passer pour la métropole des combats de coqs.

Les amateurs nomment les coqs combattants des coqs de batt' (bataille). Ces gallinacés sont en général de races spéciales, sélectionnées; leurs poules ne pondent que 20 à 25 œufs par an, ce qui les assimile aux espèces sauvages. On dit que les coqs n'ont que deux couleurs... Ils sont nourris, dans le Nord, de blé, de maïs ou d'orge, parfois de fèves.

Les amateurs se nomment des coqueleux. Je ne sais si l'arrêté du Préfet du Nord qui interdisait les

combats de coqs est supprimé : en tout cas, l'on n'en tient compte nulle part et moins à Douai que partout ailleurs car, en cette ville, outre le concours international, bien connu à l'étranger même, on pratique le sport dans maints cafés dont le plus important paraît être le café de l'Ange Gabriel, rue Jean-de-Gouy, véritable gallodrome où se livrent des duels épiques.

Quelque temps avant la rencontre, les coqs engagés sont privés de leurs poules, dans un but facile à concevoir ; selon l'occurrence et les traditions, les coqueleux leur infligent un régime de demi-jeûne, ou bien leur accordent du lait, des œufs, voire des liqueurs fermentées, bière ou vin, et même de l'eau-de-vie.

Les coqs ont leurs manies ; ils ne combattent pas tous de la même façon ; aussi bien le coqueleux leur fait faire des exercices préliminaires pour connaître leurs aptitudes, et les armer en conséquence.

Les éperons sont en acier ; la dimension est facultative, mais il faut que l'arme soit arrondie.

Dans les concours, organisés par exemple au gallodrome, les amateurs règlent au préalable leur montre d'après la montre d'un commissaire : les combats ont le plus souvent une durée fixe. Au moment où les coqs sont posés dans l'arène, les coqueleux doivent prendre bien garde de ne pas les exciter, ce qui constituerait une infraction aux règles. Un boxeur est déclaré knock-out après dix secondes ; les coqs jouissent d'un plus long délai : ils ne sont considérés comme vaincus qu'après être demeurés impuissants pendant trois minutes.

Naturellement, le coq qui s'enfuit perd par là-

même la partie... Si, au bout du temps fixé, les deux adversaires sont abattus, le match est nul; le vainqueur doit être debout devant l'adversaire couché.

Ces règlements varient selon les lieux et les conventions préliminaires. Nécessairement, on *parie*, tout comme pour les courses de chevaux ou les combats de boxe. On tient compte de la réputation des coqueleux; il est des éleveurs habiles ou heureux, qui comptent de nombreuses victoires : on se doute qu'il y a un art de soigner les coqs tout comme les poulains ou comme les boxeurs.

Les paris, sans atteindre des sommes comparables à celles que peuvent atteindre les paris d'un match Dempsey-Carpentier, ou d'un Derby, peuvent toutefois être assez considérables.

L'animation des spectateurs est intense; on a grand'peine à empêcher leurs clameurs, leurs manifestations en faveur des coqs de leur choix. Quant aux coqs mêmes, ce sont des bêtes de guerre, d'une vaillance héroïque, comparable à celle des bulldogs ou des pécaris.

Lorsqu'on les met en présence, le combat se livre souvent sans délai : les antagonistes se précipitent l'un sur l'autre avec une furie sauvage; on ne tarde pas à voir voler des plumes. Parfois, duellistes avisés, ils s'observent, ils semblent s'étudier, chercher à pressentir leur valeur mutuelle. Il arrive rarement, mais enfin il arrive qu'un des coqs refuse la bataille ou abandonne très vite...

Le coqueleux alors s'emporte, injurie la bête, parfois l'étrangle.

Les bonnes rencontres sont épiques; les coqs

combattent en héros d'Homère; les éperons fonctionnent, tels des poignards; le sang coule, cependant que l'on voit rougir, pâlir, frémir les coqueleux dont la surexcitation dépasse de loin celle des propriétaires de chevaux ou des managers de boxeurs ¹.

1. Douai peut s'enorgueillir d'autres ailes et d'autres vols, avec l'aérodrome de la Brayelle, berceau de l'aviation française, Bréguet y construisit ses premiers appareils. Dès 1905, on commence à y voler. En 1909, Blériot, Bréguet, Paulhan y préludent à leur maîtrise prochaine. Blériot y met au point l'avion avec lequel il va traverser la Manche. La première école d'aviation militaire y fut établie. Depuis la guerre, la Brayelle reprend peu à peu son importance. Le Nord a fourni son contingent de grands aviateurs — et il compte, à la Chambre des Députés, parmi les représentants du Pas-de-Calais, M. Louis Couhé, un des rares aviateurs de guerre, qui, dans la vie civile, continue à voler.

XV

VALENCIENNES, LA VILLE DES ARTS

Valenciennes est une des villes du Nord et de la France entière qui a produit le plus grand nombre d'hommes glorieux dans les arts et dans la littérature; je crois même que, à population égale, elle tient le record dans toute la République.

Cela commence par Froissart, à qui nous consacrons une petite étude à part dans le chapitre des Lettres (voir plus loin), Froissart, un des créateurs de la littérature française, précédé par les trouvères valenciennes Hermann et Gérard; plus tard, Valenciennes donne le jour à Madame d'Épinay qui avait un fort joli talent dix-huitième siècle, à Henri Vallon et, parmi les peintres, au grand Watteau, étincelant rénovateur de la peinture française, dont l'influence s'étendit par toute l'Europe, à son délicieux élève J.-B. Pater, à deux autres Watteau, Louis et François, peintres estimables, au beau paysagiste Harpignies, qui mourut presque centenaire et qui donna encore des toiles agréables à quatre-vingt-dix ans;

enfin aux sculpteurs Beauneveu, Antoine Pater, Saly, Lenaire, Carpeaux, qui fut un des premiers statuaires du XIX^e siècle, enfin Hiolle et Crauk; parmi les musiciens, Claudius Lejeune, maître de chapelle des rois Henri III et Henri IV, mérite de ne pas être oublié.

Les historiens citent aussi des noms d'hommes et de femmes dont la plupart n'ont de renom qu'à cause de leur situation : Isabelle de Hainaut qui épousa Philippe-Auguste; Beaudoin IX, comte de Flandre et empereur de Constantinople, croisé, homme de guerre assez notoire; Henri, son frère, qui lui succéda; la comtesse Jeanne de Flandre, fille de Beaudoin, dont la vie fut très mouvementée, qui lutta contre Philippe-Auguste et faillit perdre sa couronne comtale à la suite d'une révolte provoquée par un imposteur qui se faisait passer pour Beaudoin; Henri VII, comte de Luxembourg, qui devint empereur d'Allemagne, et Jacques de Lalaing, Charles de Lannoy, hommes de guerre de quelque mérite.

Valenciennes est un séjour agréable; toutefois on y rencontre peu de monuments hors pair. On visitera l'église Saint-Géry, primitivement construite par Jean de Flandre, au XIII^e siècle, et qui subit l'injure du temps aggravée par la négligence des hommes : elle n'a gardé de sa structure ancienne que les arcades longitudinales de la nef et deux arcades à l'entrée du chœur.

La rue de Paris conserve une charmante demeure en briques qui date du XV^e siècle; l'hôtel de ville vaut d'être admiré : il fut édifié au XVII^e siècle et

a été reconstruit plus ou moins depuis, mais d'après l'ancien modèle. Il comporte de belles tourelles d'angle et un campanile à deux étages et porte une statue de Carpeaux : Valenciennes se défendant contre l'envahisseur en 1793. On remarquera les statues de l'Escaut et de la Rhônelle.

La grand'place de Valenciennes montrait le beffroi le plus élevé de la France : on voulut le restaurer, mais par la maladresse des restaurateurs, il s'effondra, vers le milieu du dernier siècle.

L'église Notre-Dame du Saint-Cordon, bâtie au XIX^e siècle, fut conçue dans le style gothique : clocher de 83 mètres (deux mètres de moins que le beffroi, feu le beffroi).

De belles promenades, quelques statues : c'est à peu près tout — mais il convient de ne pas négliger le musée de peinture et de sculpture qui contient des œuvres de haute valeur — des Hiolle, des Carpeaux, des Theunissen, des Lemaire, des Fagel, pour la statuaire, et pour la peinture *flamande* : des Pourbus, des Corneille de Harlem, des van Orley, des Breughel, des Van Cuyp, des Wouwerman, des Rubens, des de Crayer, des Jordaens, des Van Dyck, des Snyders...

Trois salles consacrées à Carpeaux, ne comptent pas moins de 308 œuvres du glorieux statuaire.

La salle de peinture de l'École française moderne nous montre des Harpignies, des Roll, des Henner, des Breton, des Coroënne, des Schommer, des Poin-telin.

Une autre salle dite de peinture du XIX^e siècle, détient quelques œuvres intéressantes.

Une salle de peinture du XVIII^e nous montre enfin des Watteau, des Pater, des La Tour, des Coy-pel, etc.

Il faut noter que Valenciennes n'a pu se procurer que deux toiles du grand maître flamand : la ville a vraisemblablement négligé d'en acquérir au temps favorable; depuis les Antoine Watteau sont hors de prix !

Comparez cette indigence à la richesse de la collection Carpeaux et concluez que la Valenciennes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e, s'est montrée plus soucieuse de la gloire de ses enfants que la Valenciennes ancestrale qui produisait les grands hommes mais ne les connaissait point !

Le nom de Valenciennes est-il dérivé du nom d'un des empereurs dénommé Valentinien ? *Chilosa!* Rien ne le prouve.

La ville vit souvent passer des soldats ennemis. Elle appartint tantôt à Jean et tantôt à Jacques jusqu'à ce qu'elle fut définitivement annexée au royaume de France par Louis XIV. Cela ne l'empêcha pas de revoir l'ennemi. C'est ainsi qu'après une résistance glorieuse, elle dut se rendre aux généraux anglais et autrichiens en 1793 — à qui nous la reprîmes quatre ans plus tard.

Pendant la guerre, elle fut pour les envahisseurs un centre important et les habitants subirent, comme la plupart de leurs frères du Nord, la tyrannie méticuleuse, froidement cruelle de ceux qui se croyaient définitivement vainqueurs.

En octobre, vaincus, les Allemands évacuèrent la population. La ville fut bombardée, hélas ! par ses sauveteurs, les anglo-canadiens, qui la reprirent après de vigoureux combats : un grand nombre de maisons avaient été démolies ; un bien plus grand nombre (4.000) étaient sévèrement endommagées.

XVI

CAMBRAI

Cambrai est la patrie de cet étrange Dumouriez, général incontestablement habile, homme intrigant, compliqué, séduisant, guère honnête, pas très malhonnête non plus, en somme un être d'élite qui, dans d'autres circonstances, aurait pu devenir un grand homme sans mélange. Il a remporté des victoires brillantes. Également nés dans cette ville les sculpteurs Pierre de Franqueville, les frères Marsy (Gaspard et Balthazar).

C'est une cité antique, déjà remarquable et prospère à l'époque des invasions barbares; la population fut de tout temps active et intelligente; on y fabrique des produits très divers : la plus nuageuse batiste, le linon, les toiles fines, le linge de table, le tulle, les dentelles; les registres, la chaudronnerie, la broserie, les ornements d'église; les teintureries, les imprimeries, les brasseries, les distilleries y sont en nombre. Les sirops, les savons, l'amidon, le vinaigre, la moutarde pour assaisonner les andouillettes savoureuses de la ville... on y fabrique de tout.

Cambrai vit passer le Franc Clodion, puis Racagnairé qui s'y était taillé un fief libre, mais le brave Clovis, fort avide et qui n'était pas à un meurtre près, le fit occire afin de s'attribuer son domaine.

Le premier en date des évêques de Cambrai fut saint Vaast qui y perdura plus de quarante ans (de 499 à 540). Les évêques surent se faire octroyer par les rois francs la souveraineté de la cité. Les bourgeois, qui n'entendaient pas de cette oreille, se révoltèrent et, après des luttes violentes, conquièrent leurs droits communiens.

Comme tant de villes flamandes, Cambrai fut âprement disputée, particulièrement entre Français et Espagnols. François I^{er}, Henri II, la convoitèrent, le Grand Roi enfin mit la main sur elle et depuis nous l'avons gardée.

Cambrai nous rappelle le tendre Fénelon, homme un peu ambigu, mais aimable, séduisant, généreux, doux au pauvre monde et qui sut se faire aimer par l'habitant... Plus tard, l'évêché fut la proie du crapuleux Dubois, le favori corrompu et vénal du Régent.

La ville a beaucoup souffert de la guerre qui lui abîma maintes maisons et quelques édifices.

De l'ancienne église Saint-Martin, il reste une tour, le Beffroi, haut de 61 mètres.

La cathédrale de Notre-Dame, de style gothique mais construite au xviii^e siècle, fut incendiée vers le milieu du xix^e siècle. Baraly se chargea de la réparer et l'agrandit.

La porte de Paris est de la fin du xiv^e siècle, la porte Notre-Dame, de 1623, vaut d'être regardée; l'église de Saint-Géry ou Saint-Aubert, qui remonte

au XVIII^e siècle, occupe l'endroit où s'élevait jadis une église, édifiée par Saint-Vaast, qui paraît avoir été un vaste constructeur.

[On s'est terriblement battu autour de Cambrai pendant la grande guerre; la formidable ligne Hindenburg couvrait Cambrai, Saint-Quentin et Laon.

C'est devant Cambrai, au Bois de Bourlon, que les Anglais employèrent pour la première fois les chars d'assaut en masse.

Ce fut une foudroyante victoire. Le front percé. Cambrai hâtivement abandonné par l'ennemi.

Le manque de réserves ne permit pas de tirer parti de cette journée qui eut de cuisants lendemain, pour les vainqueurs.]

XVII

DUNKERQUE, LA VILLE DES GRANDS CORSAIRES
HAZEBROUCK, CASSEL,
BERGUES, CONDÉ, MAUBEUGE

« Dunkerque », traduisez Ville des Dunes, célèbre dans les fastes des guerres maritimes, donna naissance à l'un de nos plus glorieux hommes de mer, l'héroïque et génial Jean-Bart (Jan Baert, en flamand). On y vit naître aussi Pierre Faulconnier, historien de la ville, Perse, inventeur des moulins à eau marine; des peintres : Jean de Rey, Pierre Angélics, J.-B. Descamps.

L'amiral Jacobsen, qui servait la monarchie espagnole, fut le grand-père de Jean Bart, cet acharné défenseur de la France. De Jean Bart sont issus Cornil Bart, vice-amiral, et Philippe Bart, qui gouverna Saint-Domingue.

Une visite de la ville vous fera voir Saint-Éloi qui, naturellement, subit les injures de divers bombardements. Elle date du moyen âge, fut reconstruite vers 1590, restaurée en 1667; en 1784, on l'amputa sans vergogne des premières travées d'une nef pour faire de la place à la voirie ! En 1889, on

lui adjoignit une façade dans le style flamboyant pour remplacer une façade de style classique. C'est en somme un monument copieusement trituré et retrituré qui, nonobstant, mérite d'être contemplé.

Le Beffroi renferme un carillon de quarante-neuf cloches, l'as des carillons de France. A chaque heure on peut entendre l'hymne à Jean Bart; aux demi-heures et aux quarts d'heures, des airs dunkerquois variés, enfin le dimanche, le samedi, et les jours fastes, un carillonneur de talent y exécute des airs variés.

Ce Beffroi, qui appartenait jadis, en tant que clocher, à l'église Saint-Éloi, est aujourd'hui solitaire : il se présente sous les espèces d'une tour carrée, massive, en briques, haute d'environ soixante mètres. Sa base est un reste de la tour du XII^e siècle.

N'oublions pas la Chapelle des Dunes ou Petite Chapelle qui doit sa célébrité à une légende et qui reçoit chaque année un nombre considérable de pèlerins.

L'hôtel de ville, moderne (1896-1901), dans le style flamand de la Renaissance, comporte un beffroi de 77 mètres de haut et deux bretèches. La façade s'orne des statues d'illustres enfants de Dunkerque.

La tour de Leughenaer (leughenaer, menteur) sert de phare et porte des cadrans allumés pendant la nuit : elle est située au bout du quai des Hollandais, qui jouxte le Vieux Port.

La halle aux poissons, la Mynck, est curieuse à voir, animée par les femmes de marins et par les marchandes de poissons fortes en gueule, lorsqu'il le faut.

Le cœur de Dunkerque est dans le port qui

compte 66 hectares, et sera agrandi prochainement. C'est un des ports les plus importants du littoral ouest, dont le trafic peut s'accroître encore.

Énumérons le bassin du Commerce, le port d'échouage, l'avant-port et des bassins occupant une superficie de 59 hectares, avec presque dix mille mètres de quais.

Les jetées qui bornent l'entrée du port ont, l'une 1.000 mètres, l'autre 800. Le chenal n'a pas moins de douze mètres de profondeur en moyenne, qui se réduit à huit en eau morte. L'ample bassin de Freycinet avec ses cinq darses, qui communique avec le chenal par une écluse, peut abriter les plus grands navires en tout temps.

Phare de grande classe, pourvu de tous les perfectionnements modernes, sémaphore, feu fixe sur la jetée O, feu rouge sur la jetée E, le fanal de Leughenaer, feu blanc destiné à éclairer le chenal, rade foraine où les navires peuvent mouiller avec 12 à 18 mètres d'eau, etc. Dunkerque est un port bien pourvu.

De nombreux bateaux dunkerquois se livrent à la pêche côtière. Le commerce est important et doit le devenir davantage : céréales, graines oléagineuses, textiles, laines et, pour l'exportation, sucre, huiles, farines, phosphates, charbon, fils, produits agricoles.

Dunkerque, ville glorieuse, ville héroïque, ville riche, port splendide, dont le présent est fort beau, semble avoir devant elle un opulent avenir.

Avec Hazebrouck (Hazebrouck, marais ou étang des lièvres ?), on se trouve dans un canton où la langue primitive, le flamand, persiste, surtout dans

la classe des travailleurs manuels et des agriculteurs. Située sur la Bourre, affluent de la Lys, la ville communique par quatre canaux avec la rivière. Hazebrouck n'est guère citée par les historiens. Comme vestige du passé, la ville possède l'église de Saint-Éloi, style gothique, et un couvent des Augustins (xvi^e siècle) où l'on a installé un hospice...

On sait pourtant qu'avec son enclave, Hazebrouck formait un comté, au moyen âge.

Cette cité, très active, très industrielle, qui contient des brasseries, des savonneries, des blanchisseries, des filatures de lin, des teintureriers, des corroiries, etc. L'arrondissement comprend la moitié de l'ancienne Flandre maritime et compte sept cantons. C'est la plaine flamande, féconde et uniforme, qui produit du lin, des céréales, du houblon, du tabac, et nourrit un bétail plantureux.

Près d'Hazebrouck, vous trouverez Hondshoote, petite ville agréable à laquelle les maisons peintes de couleurs variées confèrent une certaine gaieté; elle est célèbre par la défaite que subirent l'Anglais York, l'Autrichien Freytag et le prince d'Orange, attaqués par les troupes du général Houchard. On sait que le vainqueur ne jouit guère de sa victoire : il périt sur l'échafaud... *Sic transit...*

On regardera avec plaisir la tour qui surmonte l'église, laquelle tour est vieille de quatre siècles, et l'hôtel de ville qui remonte à la Renaissance espagnole. La ville avait jadis plus d'importance relative qu'actuellement, on y travaille ferme, on y trouve à peu près les mêmes industries qu'à Hazebrouck.

Cassel est une cité historique, très ancienne, le Castellum des Ménapiens, alliés aux Nerviens lors de la conquête romaine. Sous Rome, Cassel fut un centre militaire, un lieu bien fortifié contre les incursions barbares. Sept voies y aboutissaient et l'Empire y maintenait un gouverneur.

Au moyen âge, Cassel ne fut pas moins renommée comme place forte. Plusieurs batailles se livrèrent sous ses murs. Le comte de Flandre, Robert le Frison, y défit Arnould, Philippe de Valois y gagna une bataille fameuse sur les Flamands révoltés contre leur comte, enfin Guillaume d'Orange s'y fit battre par les troupes du roi de France, en 1677.

La plus fameuse bataille fut celle du 24 août 1328.

La tradition rapporte que les Flamands, au nombre de 16.000 avaient dressé au milieu de leur camp, un immense coq en toile peinte avec l'inscription suivante :

Quand ce coq chanté aura
Le roi Cassel conquetera.

une variante dit :

Le roi *trouvé* ci entrera.

Allusion au fait que ni les Flamands, ni les Anglais, ne considéraient Philippe de Valois comme roi de France légitime.

15.000 Flamands furent massacrés.

(Cassel dut à sa situation d'héberger l'état-major de Foch lors de la bataille des Monts).

Cette ville a donné le jour au général Vandamme, homme de guerre éminent, mais qui subit une

défaite grave en 1813, peu de temps après la bataille de Dresde.

Sa situation géographique explique l'importance qu'elle eut au point de vue stratégique. Dans ce pays plane, elle occupe une aire élevée, le mont Cassel, 157 mètres de hauteur, ce qui serait une taupinière dans le Jura, dans les Alpes-Maritimes, l'Auvergne ou les Pyrénées. Ici, cette maigre colline devient une montagne. Du haut de son plateau, long de 1.200 mètres, on a une vue très étendue sur la plaine flamande, on peut contempler trente villes et une centaine de villages, français et belges. On cite, comme donnant un charme singulier au paysage, les onze moulins à vent formant un groupe au nord-ouest.

A voir : un fragment des murailles du Castellum construit par les Romains; l'ancien hôtel de ville, attrayant édifice de la Renaissance; la mairie, ancien hôtel de la *Noble Cour*; l'hôtel Halluin et ses belles boiseries; l'hôpital, style flamand. L'église de Cassel détient un carillon.

A Bergues, vous trouverez un beau beffroi du xvi^e siècle, construit en briques, avec des tourelles en encorbellement et une imposante lanterne qui abrite un carillon, et dont la grosse cloche ne pèse pas moins de 6.500 kilogrammes : elle date de 1643. Le clocher et le transept de l'église Saint-Martin valent qu'on s'y arrête.

Bergues a connu de nombreuses vicissitudes : elle s'est de tout temps trouvée sur le chemin des envahisseurs. Aussi a-t-elle été prise et reprise plusieurs fois. En 1793, elle résista victorieusement

aux Anglais qui durent lever le siège sans avoir pu entrer dans la ville.

Les habitants de Bergues ont les qualités industrielles de leur race : chapelleries, corroiries, tanneries, brasseries, malteries, raffinerie de sel, commerce important de grains, beurre et bestiaux.

Condé-sur-l'Escaut : cette vieille ville donna le jour à divers personnages historiques, à Joaquin Desprez, maître de chapelle du roi Louis XII et à la célèbre tragédienne Clairon. Elle donna son nom à une branche des Bourbons, dont le plus illustre enfant fut le grand Condé, vainqueur de Rocroy, à 22 ans, lorsqu'il n'était encore, comme chacun sait, que duc d'Enghien.

Condé fut convoitée et disputée par des princes divers, à travers les siècles. Nous la voyons prise en 1124 par Philippe d'Alsace. Louis XI s'en saisit dans la seconde moitié du xv^e siècle. Enlevée plus tard par Maximilien, elle fut saisie, ressaisie, par d'Harcourt, Turenne, Condé, Louis XIV.

Sous la Révolution, elle tomba au pouvoir des Autrichiens, après une défense héroïque, pour être reprise l'an d'après par nos troupes. Enfin, elle dut subir l'occupation germanique entre 1914 et 1918.

Le château des Condé — château de Bailleul — fut bâti en 1411 et vit naître le maréchal de Croy. Il est en grès avec quatre tourelles.

L'église date de 1751; le carillon fut enlevé par les Allemands.

Le port comporte une batellerie importante. Condé construit des bateaux et possède des clouteries, des corroiries, des tanneries.

Maubeuge, ville ancienne, semble devoir son nom au fait que sainte Aldegonde y fonda un monastère double au VII^e siècle. Elle fut pillée par les Normands deux siècles plus tard. Puis, saint Brunon fit du couvent un chapitre de chanoinesses. A cette époque, les habitants de Malbodium étaient prospères et jouissaient d'une charte. Jean d'Avesnes ayant attaqué leurs privilèges, les uns se révoltèrent, les autres quittèrent la commune : tout s'arrangea quand la ville eut reconquis la jouissance de ses libertés.

Elle fut incendiée par Louis XI, par Henri II, prise en 1641, reprise en 1649, 1655, enfin définitivement jointe à la France par le traité de Nimègue.

Assiégée en 1793 par Cobourg, elle dut son salut à la victoire de Jourdan à Wattignies; réassiégée sans succès en 1814, elle capitula en 1815.

Les Allemands, inaugurant leurs fameux mortiers de 420, s'en emparèrent en 1914; on conçoit l'étonnement de la garnison, composée presque uniquement de territoriaux. Chacun sait que le chef de la place fut accusé de n'avoir pas rempli tout son devoir alors que le commandant Charlier, refusant de se rendre, traversait les lignes ennemies avec 1.000 hommes. Un Conseil de guerre reconnut que chacun avait fait son devoir.

L'église contient les reliques de sainte Aldegonde; le collège montre une chapelle avec plafond sculpté et l'*Hôpital des Karguennes* une chapelle gothique.

Jean Gossaert (Mabuse), un célèbre peintre de l'école flamande, naquit à Maubeuge.

XVIII

DANS LA HOUILLERE, PAYS DES CAVERNES

Nous allons descendre dans la terre profonde. D'abord, revêtons l'uniforme.

Une chemise de flanelle, un pantalon de toile, baptisé jupe, une veste de la même toile, une manière de casque en cuir durci, tout rond, un vrai pot — dont je m'expliquerai l'usage plus tard — une coiffe qui cache les oreilles, enfin un veston-vareuse plutôt épais, assez chaud, de couleur sombre.

Là-dessous, Ajalbert prend des airs de chef arverne; Lainé ressemble étonnamment, en plus jeune, à Dante Alighieri; mon facies paraît plus mauresque. On nous arme d'un bâton, on nous tend la lampe du mineur, qui est pesante. Elle semble pareille à ce qu'elle était jadis, et comme je demande si l'on a des lampes électriques :

— Oui... mais elles ne sont pas commodes pour le porteur... vu leur poids.

D'ailleurs, on va m'en quérir une; elle est effectivement beaucoup plus lourde que la pre-

mière. Je préfère donc la vieille Davy et je marche avec mes compagnons vers la bouche du gouffre.

Une sorte d'énorme ascenseur nous reçoit et nous descend prestement dans le pays des cavernes — vastes cavernes creusées par la fourmi humaine dans le sein de la planète.

L'arrivée. Un vent d'aération souffle fort, et quoique la température soit, à cette profondeur, plus douce qu'en haut, cette brise artificielle empêche de s'en apercevoir : la grosse vareuse n'est pas de trop.

Nous marchons quelque temps dans une galerie — galerie plutonienne, longue cave des enfers. Flocc ! c'est mon casque, mon pot, qui résonne ; je viens de heurter le plafond, ou une poutre et je sens que tête nue, ou sous un chapeau de feutre, j'aurais emporté la marque du coup.

— Attention ! répète mon voisin... le plafond manque d'uniformité.

Je m'en aperçois à un second choc, plus violent, qui, cette fois, m'aurait valu une bosse de gros calibre !

Il est préférable de n'être pas neurasthénique, ni même nerveux, dans ces galeries surbaissées qu'éclairent tristement des lampes attachées au plafond : encore est-on privilégié par rapport aux ancêtres.

Nos propres lampes ne sont pas inutiles pour explorer le sol qui, lui non plus, n'est pas toujours aimable. Si l'on était craintif, tout cela paraîtrait assez sinistre. On se sent loin du plancher des vaches, loin de la lumière de l'astre qui fut le géné-

rateur de ces pierres noires, arrachées avec tant de peine du sein de la marâtre planète.

Une sonnerie :

— Écartez-vous, dit un de nos guides, grand garçon, jeune et beau, qui garde sa fière mine sous le casque et le bonnet... C'est un train.

Le grand garçon nous donne l'exemple. Collés à la muraille, nous voyons défiler le train automatique, composé de berlines [dont chacune contient une 1/2 tonne de charbon environ.

— Il n'y a plus de chevaux dans cette mine ? demande Ajalbert.

— Il y en a encore... oui. Nous alternons la machine et l'animal, selon les besoins de la circulation. Mais voilà notre train.

En effet une rame de berlines vides est devant nous et nous nous hissons comme nous pouvons. J'ai l'impression d'être dans une grande brouette de fer, avec des boîtes vides pour s'asseoir; provisoirement, j'occupe la place de la houille... Ceux qui restent debout doivent courber l'échine... et le train se met en marche. Nous devons faire une quinzaine de kilomètres à l'heure.

Dans cet Érèbe, entre ces murailles toutes noires, sous ce plafond surbaissé, le voyage est fantastique. Il semble que cela dure longtemps... longtemps... et toutefois nous ne franchirons pas même quinze cents mètres : dans ce trou infernal, c'est un long chemin !

Le train s'arrête à la bifurcation de plusieurs galeries. Coup de sonnette... Cette fois, c'est un convoi traîné par un cheval, qui chemine natu-

rellement beaucoup moins vite que le train pneumatique. On m'explique qu'en certains corridors, l'usage du cheval demeure plus favorable que l'usage de la machine, mais je suis distrait, j'entends mal...

— Nous allons maintenant visiter un chantier ! fait le grand jeune homme.

La route, cette fois, descend en pente assez rapide, raboteuse, boueuse, avec des rails et des traverses ; la voûte, qui n'est plus maçonnée mais appuyée sur de lourdes charpentes, posées par des mineurs, la voûte est plus inexorable que jamais et, malgré toute mon attention, le casque de fer plus d'une fois retentit contre l'obstacle.

Nouvelle sonnerie... Un petit convoi passe traîné par un cheval.

— Ces chevaux doivent avoir pas mal de rhumatismes ! fait l'un de nous. Puis le manque de lumière...

— Ils n'ont pas l'air d'en souffrir, répond notre guide ; on les garde ici pendant de longues années... ils reçoivent du vétérinaire tous les soins désirables. Vous verrez leurs écuries tantôt... L'égalité de la température, une nourriture saine compensent l'absence du soleil.

— Ne deviennent-ils pas aveugles ?

— Rarement... Quand, vieux, ils reviennent à l'air, ils sont éblouis pendant quelque temps ; mais, en général, c'est tout.

Ainsi discourant, nous continuâmes à descendre la pente boueuse ; parfois je glisse ; Lainé me retient d'une main ferme : il a juré de me ramener

sans avaries, et se fatigue terriblement à me soutenir.

Nous voici devant une manière de caveau où travaille le piqueur aidé par un enfant : c'est la « taille ».

Jadis, le mineur détachait la houille à grands coups de pic et la dépense de force musculaire était forte. Aujourd'hui le gros de la besogne est fait par le marteau piqueur¹ mû par l'air comprimé. La machine, appliquée contre la muraille, fait entendre un bruit qui rappelle, très amplifié, le bruit de la roulette du dentiste creusant une dent. Bientôt, le clivage détache un gros bloc noir, et le mineur recommence.

Ce travailleur a la poitrine nue, velue, avec de gros pectoraux, des biceps saillants; dans son visage noirci, les yeux clairs luisent diaboliquement. Le galibot charge les blocs au fur et à mesure dans une berline. Je conçois mieux ici l'art sombre et farouche de Constantin Meunier, statuaire des mineurs.

On nous fait examiner les boisements qui ne suffiraient pas à maintenir le plafond, si l'on n'y joignait des pierres : la mine elle-même les fournit. Quand une galerie devient improdutive, on intensifie le soutien afin d'éviter les affaissements. Néanmoins, le sol s'affaisse à la surface, assez pour qu'il faille veiller au grain... Nous nous attardons quelque temps à regarder le travail, tristement monotone, puis nous remontons la pente qui nous semble encore plus escarpée,

1. Avant la guerre, il existait à peine 1.400 marteaux piqueurs dans la région; on en compte maintenant plus de 15.000.

plus sale, plus menaçante; mais on glisse moins.

En haut après, avoir circulé quelque temps, nous apercevons une écurie. Un couloir la précède : elle apparaît semblable à une cave ou à une grande tombe avec des box confortables : c'est là que des représentants de la plus noble conquête de l'homme prennent leurs repas et leur sommeil. Qui dira s'ils sont plus ou moins bien que sur la terre lumineuse ? Sans doute, ignorant la fable du bonheur, ne songent-ils pas à l'avenir : l'impression du bien-être et du mal-être compte seule : si le mal-être n'est pas plus grand que là-haut, si la santé est bonne, ces bêtes ne sont pas à plaindre... *Elles ont la chance de ne pas savoir...*

Le train de bennes nous ramène et comme nous sommes déjà vaguement acclimatés, le temps « nous dure » moins que naguère, et nous revoilà devant le grand ascenseur; bientôt la petite aventure souterraine est terminée : le monde étincelant de la lumière reparaît.

Pendant un quart d'heure nous contemplons les chargements de houille, les herscheuses poussant les berlines, renversant la richesse noire sur de grandes plates-formes où d'autres herscheuses séparent l'ivraie du bon grain, la pierre minérale de la pierre organique...

Les ouvrières ont toutes le visage à peu près aussi noir que les visages des ramoneurs d'antan. Cela n'empêche pas une certaine coquetterie du costume, et celles qui sont jolies le demeurent sous ce fard ténébreux. Même les yeux y gagnent, surtout tels yeux clairs qui deviennent magnifiquement umineux...

En regard de mon récit, il m'a paru intéressant de donner la version de M. Lucien Lainé, si vivante, et qui ne fera pas double emploi. Elle me semble devoir compléter savoureusement mes notes :

« Par un temps aigre, sous un vent dur qui filtre à travers nos habits, nous arrivons à la fosse n° 11. L'ingénieur du fond nous prend en remorque et nous conduit aux salles de bains où dans la douceur moite de l'atmosphère, nous nous déshabillons pour revêtir la tenue du mineur : une chemise de flanelle grise, un bourgeron appelé jupon, un pantalon ou marronne, une vareuse de laine, de fortes chaussettes. Nos crânes sont emboîtés dans un serre-tête, et cet étui qui encadre rigoureusement nos visages, supprimant cheveux, oreilles et front, donne au masque lui-même un relief étonnant. Sous l'uniforme, les moindres caractéristiques s'accusent. Enfin, un casque métallique est destiné à protéger nos têtes au cours de la marche souterraine. On nous arme d'un petit piolet ou pic. Sac au dos, une corde en plus, on nous prendrait presque pour des alpinistes en route vers quelque refuge de haute montagne. C'est de l'alpinisme en profondeur que nous allons entreprendre.

» Au départ, et selon l'usage, le photographe vise et tire et ainsi fixera le souvenir de l'étrange voyage de ces poètes descendus du ciel sur la terre, pris dans les gouffres de notre globe.

» En route pour la mine. Nous *montons* tout d'abord les escaliers du beffroi appelé « chevalemment » d'où l'on tire les câbles qui, à des vitesses d'express,

vont descendre et remonter les cages. Bruits de ferraille, chocs métalliques, verrous qui tournent, targettes claquant d'un coup sec, roulements sonores des bennes sur les rails, déjà, nous arrivent aux oreilles avec le fracas décuplé d'un train sur des plaques tournantes. Les cages du « descenseur » ont plusieurs étages; le personnel s'engouffre dans les cellules vides de wagonnets. Des sonneries, des timbres vibrent et c'est la plongée, le cœur un peu crispé, dans la chair entaillée de notre Terre. Un ralentissement; puis l'arrêt à 250 mètres du jour. Je considère mes compagnons : Jean Ajalbert, l'homme des volcans d'Auvergne, solide comme la lave dont il est pétri, majestueux comme un lion sûr de sa force, est de taille à supporter les chocs sans broncher. Rosny, alerte et jeune malgré ses soixante-dix ans, mais doux et sensible m'inquiète davantage. J'ai promis à sa charmante compagne de le ramener en bon état et je tremble qu'il ne soit fatigué ou meurtri par le voyage.

» Dans la galerie d'accès, assez haute et claire, qui rappelle les caves champenoises, on respire mieux physiquement et l'oppression morale du début se dissipe. Les berlines, vides de charbon, d'un *Decauville* nous accueillent. Elles ne sont pas hautes, mais il faut enjamber leurs flancs et c'est une joie pour moi de voir les statures imposantes de Rosny et d'Ajalbert se livrer à une gymnastique sensationnelle : « L'embarquement pour sous-terre ». Une locomotive à air comprimé — car la mine est grisouteuse et les étincelles d'un « trolley » mettraient le feu aux poudres — nous tire à 12 kilomètres à l'heure. Les parois semblent fuir très vite :

on les frôle... Et le bruit de ferraille, les cahots de la voie bossuée, quelques courbes, des croisements, la rencontre d'un train... font paraître le parcours énorme et rapide; en réalité, nous ferons quelques douze cents mètres pour arriver à la mine proprement dite. Les ventilateurs font circuler dans la galerie un courant d'air assez chaud, modéré par les portes, des « sas » où l'on s'écluse. Nous marchons entre les boisages. Parfois il faut se ranger pour laisser passer un petit train tiré par un « Pégase des ténèbres » que conduit un de ces jeunes beaux gars dits « galibots » qui évoquent l'image de Carpentier, le lensois. En avançant, nous éprouvons l'utilité de nos casques, quelques solives, bien camouflées, arrêtent l'élan de nos têtes, qui se courbent pourtant instinctivement. Le plus pénible reste à faire. Il fait plus chaud; nous quittons nos vareuses pour attaquer la grande pente d'une sorte de glacier noir. Rosny veut bien de moi comme guide et je le soutiens de mon meilleur équilibre. Nos pieds enfoncent dans la poussière, butent sur les pierres croulantes, les rails du plan incliné glissent comme une glace noire, enfin la voûte, avec ses boisages est plus irrégulière, plus indisciplinée que jamais, quelque deux cents mètres de cette moraine infernale et nous percevons le choc du marteau pneumatique. Le mineur est là, demi-nu, dans une niche. Il promène sur les parois, il insère entre les blocs le pic mécanique qui trépide et vibre comme ces machines que l'on emploie à Paris pour démolir le béton des chaussées. De temps à autre, c'est la chute en avalanche d'un grand sérac noir qui se brise, avec des facettes qui brillent à la lueur

de nos « Davy », ces vieilles lampes à essence toujours utilisées.

» Combien de millénaires a-t-il fallu pour transformer en houillères les prodigieuses forêts de l'époque carbonifère ?

» En quelques jours, les blocs noirs seront livrés aux usines, en quelques heures, en quelques minutes, ils seront brûlés, volatilisés. Je ne sais ce que nous réserve l'avenir au point de vue « carbonisation », mais déjà des possibilités entrevues, des expériences mêmes autorisent cette impression : l'homme enfant-barbare transforme la puissance des Titans en force de Pygmées et dilapide un trésor — que de richesses dans un kilogramme de houille : couleurs admirables, essences rares, parfums... et, aujourd'hui, encore, pour recueillir quelques bribes de ce pouvoir condensé au cours des siècles, l'homme y met le feu — et le gaz carbonique se répand dans l'atmosphère. Il est vrai que les plantes, elles, s'en nourrissent, et qu'elles devraient connaître aussi le « retour à la terre ». Mais les maigres arbrisseaux, les arbres chétifs que la rage destructrice que l'homme veut bien laisser pousser, ne reformeront jamais les forêts d'antan. La science, heureusement, vivifie les intelligences et se consacre à l'art d'utiliser les restes. La Terre ne verra plus se créer de charbon, mais vivra longtemps sur ses trésors, si elle sait tirer parti des moindres parcelles et en user avec économie.

» Il faut admirer nos travailleurs du sous-sol, mais ne pas nous croire forcés de les plaindre, sans savoir. En réalité, ils peuvent vivre heureux, dans une organisation sociale qui se perfectionne chaque

jour et ils voient le soleil, ils respirent dans leur jardin, plus souvent et plus longtemps que bien des travailleurs de la surface. La température de la mine est toujours égale, la ventilation parfaite. Ils travaillent isolément, dans une liberté relative et leurs rapports avec les « porions » ne sont pas exempts de confiance. *Germinal* s'estompe, heureusement, dans un passé sans retour.

» La « descension » est terminée — et le retour sera moins fatigant. Rosny monte allégrement la rampe d'accès au front de taille. A la sortie du puits, nous allons voir le triage du charbon exécuté par les « herscheuses ». Des berlines sortant de la cage sont dirigées, triées, renversées sur des grilles mobiles où vont cheminer les blocs arrachés à la mine. Des femmes, de temps en temps, enlèvent un morceau très noir, très brillant, plus brillant que les autres : c'est une pierre. Elles ne se trompent jamais et leur triage s'effectue dans le calme, très vite. Les berlines vides sont reprises, dirigées de la main, repoussées du pied, par les herscheuses. Celles-ci, jeunes pour la plupart, solides, bien cambrées, jolies ou gentilles souvent, et dont le regard est étrangement ombré par la poudre de... charbon, sont vêtues de toile bleue et coiffées d'un serre-tête pendant sur la nuque. Ce costume de travail à l'allure dégagée leur sied — et tandis que toutes ensemble et d'un mouvement rythmé elles dirigent les berlines, on songe à quelque ballet fantastique, quelque danse du travail bien réglée et joyeusement accomplie. Se doutent-elles, ces herscheuses lensoises, ces danseuses de la houillère qu'une beauté naît de leur effort physique justement ap-

pliqué au but à accomplir et que l'homme qui passe et sait voir est sensible au rythme exact et proportionné ? On aimerait qu'elles en prissent conscience et que ce fût pour elles l'aurore d'une joie et d'un effort vers le mieux. On songe alors aux belles paroles de Rodin :

« Le monde ne sera heureux que quand tous les
» hommes auront des âmes d'artistes, c'est-à-dire
» quand tous prendront plaisir à leur tâche. L'ar-
» tiste donne un grand exemple, il adore son métier,
» sa plus précieuse récompense est la joie de bien
» faire. Il serait à désirer qu'il y eut aussi des
» artistes dans tous les métiers : des artistes char-
» pentiers heureux d'ajuster habilement tenons et
» mortaises, des artistes maçons gâchant le plâtre
» avec amour, des artistes charretiers, fiers de bien
» traiter leurs chevaux et de ne pas écraser les pas-
» sants... cela formerait une admirable société,
» n'est-il pas vrai ? »

» Chaque tâche a sa beauté, qui exige beaucoup d'amour.

» Quelques minutes plus tard, nous arrivons au refuge d'où nous sommes partis, le petit établissement balnéaire où la préposée, une souriante et fraîche fille des Flandres, nous a préparé des bains très chauds. Nous jouissons de la détente, du retour à la lumière, nous secouons la poussière du charbon et nos oreilles oublient les bruits de ferraille. Nos poumons s'emplissent avec joie d'air chaud et humide. Et le repos dans la baignoire est une sensation délicieuse de purification, de santé, d'eu-

phorie. « Ce bain, déclare Ajalbert, comptera parmi les plus agréables de mon activité balnéaire. » Quant à Rosny que l'on entrevoit un instant vêtu d'un caleçon bleu de France, il se déclare enchanté et nullement fatigué.

» Nous voici d'aplomb et capables de faire honneur au lunch de M. Cuvelette. »

XIX

LA CENTRALE DES HOUILLÈRES DE LENS

Quand on est descendu dans les entrailles de la mine on n'a vu qu'un des aspects de l'industrie charbonnière. Il faut voir aussi la distribution des énergies qui président au travail et qui viennent de la Centrale, cette génératrice prodigieuse qui alimente les 23 postes de Lens : un monde !

A l'intérieur de la centrale à vapeur, on a d'abord l'impression de forces terrifiques. D'immenses machines grondent. Ici, l'homme fait naître et maîtrise des énergies qui se traduisent par des courants de 15.000 volts. Ils mettent aux mains du petit être vertical, naguère si misérable dans la sylvie, le pouvoir des dieux ! Mais que le Maître touche un des câbles où passent les cyclones invisibles, et le Maître aura vécu.

La chaufferie peut fournir la vapeur nécessaire pour produire 50.000 kilowatts en service normal, avec une réserve de 10.000 kilowatts.

* * *

La centrale dessert toutes les fosses de Lens par des câbles souterrains (la tension du courant rendrait trop dangereuse l'exposition à l'air libre). Les nappes de câbles ont été posées dans des tranchées recouvertes de plaques en ciment armé, sur lesquelles on a rejeté la terre.

Toute l'énergie nécessaire aux fosses provient de cette usine centrale et d'une usine prochaine, une usine à gaz, moins puissante, et, toutefois, encore colossale.

Les courants de haute tension sont transformés en courants de tensions plus basses, calculés selon les appareils à desservir.

C'est ici un des milieux où l'on comprend la route immense parcourue par l'industrie dans « l'assouplissement » des énergies. Nous « domestiquons » à coup sûr mille fois plus de puissance qu'au temps de Napoléon; tout fait prévoir que nos neveux en utiliseront bien davantage.

Est-ce que la machine n'exécute pas tous les travaux importants de notre humanité, parmi lesquels il en est d'infiniment subtils ? Est-ce être sorcier de prédire que demain l'intelligence *apparente* déployée par notre outillage dépassera de loin l'intelligence *individuelle* de l'ouvrier, comme aujourd'hui elle dépasse de loin sa puissance musculaire.

Dans les salles où se font les opérations les plus délicates de la distribution et de la transformation électriques, nous nous trouvons en présence d'appa-

reils silencieux et discrets, qui réalisent des combinaisons que l'immense majorité des cerveaux humains ne conçoit même point.

Rappelez-vous, d'autre part, ces machines à tisser qui exécutent les plus délicats travaux jadis réservés à la main humaine, ces machines à calculer qui accomplissent, en un moment, des opérations qui prendraient vingt, cinquante fois plus de temps à un comptable expérimenté, et qui résolvent parfois de véritables problèmes, [ces machines plus subtiles encore qui parlent et chantent comme des hommes...

De plus en plus, l'humanité réalisera des rêves fabuleux et créera même au delà de tous les rêves !

* * *

Nous y songions, dans cette salle de distribution et de transformation, nous y songions aussi à Anzin, à Courrières, organisés identiquement... Et cela me rappelle une opération compliquée, énorme et si singulière que l'on imaginerait d'abord une farce d'Alphonse Allais.

Nous sommes cette fois à Anzin. On nous propose de visiter les usines de « pulvérisation de charbon ».

— Du charbon réduit en poudre, fait l'un de nous... et pourquoi donc ?

— Mais pour le brûler, répond l'ingénieur.

Ajalbert me regarde en souriant N'avons-nous pas entendu, dès notre prime enfance, les ménagères pester contre ce maudit *poussier* qui ne brûle pas, qui même éteint le feu. Et voici de savants

hommes, d'habiles industriels, qui fabriquent artificiellement ce maudit poussier, à seule fin de le brûler.

Tandis que nous nous étonnons, l'ingénieur explique :

— Le charbon est réduit en une poudre impalpable, un charbon aussi fin que la plus fine farine...

— Une poudre de riz pour moricauds !

— Si vous voulez. Mais surtout le meilleur, le plus économique des combustibles actuellement connus. Celui qui, pour la moindre dépense, nous donne le maximum d'énergie. Quand le charbon est ainsi réduit en poudre, en poudre extra-fine, il devient une manière de liquide, il brûle merveilleusement dans des appareils *ad hoc*, bien entendu.

Tandis qu'il parle, nous arrivons aux premières machines, chargées des travaux préparatoires ; nous assistons à des triages, à des concassages successifs, à des purifications ingénieuses, le tout exécuté par des colossales bêtes de fer, et à grand renfort de feu, en sorte que, pour préparer ce poussier destiné à être brûlé, on semble gaspiller énormément de houille au préalable, ce qui accentue le côté Alphonse Allais de cette entreprise pulvérisatrice.

A la fin, on nous montre les feux intenses alimentés par cette poudre ; ce sont des feux d'enfer, si éblouissants qu'il convient de regarder, à distance, de préférence à travers des verres noircis...

* * *

— Ouf ! dit Ajalbert, lorsque nous nous retrouvons dans l'hospitalière auto de l'ami Lainé.

On nous mène voir de délicieuses cités-jardins et nous repassons par Lens, une ville qu'on imagine noire, fumeuse, avec une population de mélancoliques prolétaires. Erreur. La ville n'est pas noire, elle l'est moins que Paris et dix fois moins que Londres. Et pas triste du tout ! Très gaie plutôt, en tout cas, remuante, grouillante.

Des bruits de musique passent dans les rues qui sont spacieuses : l'approvisionnement est copieux : tous les moyens propres à satisfaire l'appétit et la gourmandise s'accumulent ; les magasins resplendent, la population est bien vêtue... les femmes mieux que dans nos faubourgs ; cheveux courts, jupe courtes, petits souliers à hauts talons, bas de soie, rien n'y manque...

La marmaille ne manque pas non plus, marmaille blonde, solide et bien endentée, comme dans tout ce Nord, que le dépeuplement ne menace guère.

Décidément, le pays noir a cessé d'être noir ! Cités-jardins, villes joyeuses et claires, champs fertiles, rien, à quelque distance des fosses, ne rappelle ce qui se passe dans la terre profonde.

XX

LE SOUVENIR DE LA DÉVASTATION DANS LE NORD

— Qu'y faire ? me disait l'autre jour une aimable femme. Nous oublions... nous oublions malgré nous... il paraît que c'est la loi de la vie. Comme le bombardement de Paris, les ambulances, les angoisses de l'attente, même le retour de mon frère blessé... (et heureusement guéri), comme tout cela me paraît loin !

— C'est que vous n'avez pas vécu dans les tranchées ni dans les provinces occupées par l'ennemi, répondit un ancien combattant. Là-bas, dans le Nord, on n'a pas oublié... là-bas, le souvenir est vivace... et tout le rappelle encore !...

Il avait raison. Dans le Nord, le souvenir de l'invasion est encore nettement inscrit dans la pierre, dans le sol, dans les âmes... Il faut avoir vu ces légions de croix blanches, de croix noires, ces *Croix de Bois*¹ qui ont suggéré le titre d'un des plus beaux livres sur la guerre.

1. Roland Dorgelès : *Les Croix de Bois*. (Édit. Albin Michel).

Je viens de les revoir, par un joli matin de septembre, tandis que l'automobile nous mène vers l'ossuaire de Notre-Dame-de-Lorette. Un brouillard léger flotte sur les champs et encapuchonne les arbres d'une fine gaze blanche : on dirait tantôt un site de Corot, tantôt un paysage d'Harpignies, parfois même, dans le lointain, une église perdue fait songer à la cathédrale de Monet... Le pays est plus divers que d'habitude : Notre-Dame-de-Lorette est située au haut d'une côte lente — à deux cents mètres de hauteur. Dans ce pays de plaine, c'est une montagne !

* * *

Tout à coup, *Elles* apparaissent, à droite, à gauche, blanches ou noires, innombrables, à la fois saisissantes et monotones. Des pierres dressées rappellent nos soldats africains. Les souvenirs se lèvent. On s'est battu ici pendant des années. Partout le sang français, le sang anglais, le sang allemand, le sang des coloniaux ne cessa de couler pendant seize saisons !

Des offensives furieuses rompent parfois l'affreux trantran de la vie des cavernes. On se bat pour des bouts de terrain, sans savoir au juste, de part et d'autre, ce qu'on veut. Que de morts, que de blessés pour prendre la colline de Notre-Dame-de-Lorette ! Encore les Allemands gardent-ils la partie basse de l'Éperon de Souchez, qui, du reste, sera pris plus tard.

Luttés vaines, autour du cimetière de Souchez, pris, repris, avec des pertes effroyables des deux

côtés ! C'est ainsi pendant près de trois ans : même les grandes offensives aboutissent aux plus piètres résultats. Un déluge d'obus, d'immenses rafales de mitrailleuse, une effrayante boucherie, pour des buts indéfinis, car toute l'ancienne tactique est *en train* de se transformer, mais n'est pas transformée encore.

En somme, on ne sait pas, la lutte reste aveugle, une lutte de « charnier-laboratoire » où tout n'est que tentatives, essais, expériences meurtrières. La plus formidable entreprise de cette époque, Verdun. quel fiasco lamentable pour les Allemands ! Ce n'est guère qu'en 1918 que Ludendorff tente les premières actions efficaces et il faillit réussir. Nous devons bientôt lui rendre la pareille, avec les intérêts des intérêts !

En somme, ici, la guerre est bien présente, jusqu'à cet ossuaire de Notre-Dame-de-Lorette où une multitude des nôtres dorment pour l'éternité !

* * *

Ce ne sont pas seulement les croix de bois ou les pierres tumulaires qui rappellent le cataclysme, mais des myriades de ruines, souvent mêlées aux plus efficaces reconstitutions !

Voici un village reconstruit en belles briques rouges : c'est ici le pays des briques. Une prospérité neuve y est née. Les boutiques sont fraîches, les cabarets — hélas ! — pullulent, plus confortables, plus brillants qu'avant la guerre, la chaussée est refaite où passent les automobiles, source

de prospérité pour l'habitant; de beaux réservoirs à essence, *Eco* ou *Sap*, sont là, abreuvoirs pour moteurs...

Brusquement des hiatus : murs écroulés, ruines où poussent la ronce, le chiendent, l'ortie, toutes les herbes folles. On peut voir les trous faits par des projectiles; des bois, des pierres sont calcinés... L'image de la guerre est revenue.

Elle revient aussi dans les champs. Après de vastes étendues plantées de betteraves, de céréales, après de beaux pâturages où paissent les bœufs et les vaches rouge sombre de la Flandre, voici une lande, des plantes sauvages, mêlées à des amas de pierres, à des fragments de chambres et de caves...

Il est des endroits où les ruines abondent encore tellement qu'on ne voit plus qu'elles : tel Chauny. Peu de villes souffrirent autant de la guerre. Les maisons renversées, des pans de muraille où croissent le lichen et la giroflée, de vagues fondations aux trois quarts recouvertes de terre, des tanières refaites avec les briques des habitations détruites. De l'église Saint-Martin, il reste les murs; moins atteinte, Notre-Dame à sa toiture crevée, ses vitraux anéantis, mais une partie de l'édifice tient encore et pourra être réparé...

Chauny fut parmi ces villes infortunées que les Allemands détruisirent systématiquement avant de se retirer. Il en est bien d'autres, un peu partout; je n'ai pas dessein de faire une nomenclature : Chauny n'est qu'un exemple pris au hasard des impressions.

Ce qui frappe autant que les ruines, c'est le massacre des arbres... Incendier, bombarder, piller,

c'est l'histoire des guerres fauves du passé... Mais froidement, scientifiquement, *tuer des arbres*, c'est de la barbarie ultra-prévoyante qui a quelque chose de plus effrayant que la barbarie aveugle, car on attend d'instinct plus d'humanité d'une race savante.

La destruction patiente des houillères ressortit au même esprit de férocité lucide : on ruinait l'ennemi, non seulement pour le présent, mais pour l'avenir...

Ces choses-là, quand on vous les montre ou qu'on vous les raconte avec les détails précis, frappent vivement l'imagination. On entrevoit mieux le fond encore si féroce des hommes, on n'a plus dans l'instruction universelle cette confiance ingénue qui faisait écrire au père Hugo que lorsqu'on ouvrait une école on fermait une prison...

Sans une éducation « humaine » l'instruction n'a qu'une faible action sur la brute primitive : la science peut servir des desseins destructeurs aussi bien que des desseins salutaires.

*
* * *

Les vestiges moraux de la guerre ne sont pas moins frappants dans le Nord que les vestiges matériels. Ici, l'on n'a pas oublié. C'est que, durant quatre ans, on vécut sous la botte. On se souvient amèrement de cette inquisition perpétuelle, de ces soldats qui entraient brusquement dans les habitations, qui s'en allaient avec des instruments précis visiter les caves, « ausculter » les murs, qui vous

emmenaient à la kommandantur au gré de leur caprice, qui ne cessaient de réquisitionner — et qui, sans vergogne buvaient vos vins, emportaient vos provisions... et enfin, horreur suprême, *osaient* traiter une population de l'Europe occidentale comme on traitait jadis les esclaves.

Les souvenirs sont restés bien amers chez ceux et celles qu'on a menés en Allemagne. Une aïeule aux yeux vifs, une Flamande faite pour la lutte, femme d'éducation raffinée, appartenant à l'élite de sa ville industrielle, me racontait comment on était venu l'avertir soudain qu'elle *partait* pour l'Allemagne.

C'était un jour froid d'automne. On lui laissa tout juste le temps de préparer de maigres bagages. A toutes ses réclamations, le soudard opposait une froideur dédaigneuse et rude.

Un officier déclara :

— L'Allemagne vous nourrit... L'Allemagne a donc besoin de travailleurs!... C'est la faute de la France si vous devez partir... elle continue une guerre inutile... *puisqu'elle est vaincue!*

— Vaincue! Elle ne le sera pas.

— Elle l'est déjà... rien ne peut la relever, rien, Matame, rien!

Il tourna le dos sans daigner écouter davantage ce qu'il jugeait de vaines paroles. La dame qui avait plus de quarante-cinq ans — partit pour l'Allemagne dans un wagon innommable, wagon à bestiaux, à marchandises, plein de vermine, où l'on avait entassé pêle-mêle les malheureuses qu'on emmenait vers l'inconnu et qu'on traiterait comme du bétail, avec moins de ménagements peut-être,

car le bétail a une valeur; ces Français, ces Françaises n'en avaient aucune aux yeux des Teutons.

De tels souvenirs ne s'effacent guère des cerveaux... ils persistent plus fortement peut-être que les souvenirs des poilus; du moins les poilus étaient des combattants; ils savaient bien que le soldat doit s'attendre aux pires épreuves... Mais des femmes, des jeunes filles, comment auraient-elles pu prévoir cette barbarie raffinée ?

Quoi que puissent dire les Allemands, quelque habiles que soient leurs plaidoiries, la destruction systématique des arbres et des houillères, l'exil de malheureuses femmes en Allemagne, sont des faits de guerre d'une barbarie très spéciale, très calculée, très cruelle, que les Français, les Anglais, les Belges, les Italiens, les Portugais n'eussent jamais imaginée. Je ne prétends du reste pas que les Allemands soient prêts à récidiver. J'espère même qu'ils réprouvent secrètement toutes ces horreurs et que, le cas échéant, ils ne recommenceraient plus. Car les Allemands furent surtout les instruments d'une mauvaise éducation.

LA RECONSTITUTION DU NORD DÉVASTÉ

Ce fut tout ensemble une affligeante et merveilleuse histoire, mais où l'avidité de trop de profiteurs, la négligence des Pouvoirs publics, tout ce que l'on a appelé le scandale des régions libérées, ne doit pas masquer le courage, la patience, le génie d'un redressement incomparable.

Un effort formidable, *qui n'avait pas de précédent, et ne sera sans doute jamais renouvelé*, a été nécessaire. Comme toutes choses humaines il n'a pas été fourni sans défaillances, sans erreurs, sans retards, sans gaspillages, mais il n'en reste pas moins admirable et est justement admiré par toutes les nations étrangères.

Que des sinistrés, chassés de leurs usines et de leurs demeures pendant six ans et plus, aient parfois exagéré leurs dommages ;

Que des entrepreneurs et des ouvriers consentant à venir faire un travail difficile, dans un pays dévasté aient demandé des salaires et des prix exagérés ;

Que des fonctionnaires recrutés rapidement et au hasard n'aient pas toujours eu les connaissances, l'activité et l'honnêteté désirables.

Tout cela est vrai, mais il n'en reste pas moins qu'avec un rendement peut-être inférieur du dixième, à ce qu'il eût pu être dans des circonstances normales, et en employant trente ans au lieu de trois ans, les régions dévastées, y compris la zone rouge, ont été refaites et sont maintenant parmi les plus prospères de France.

* * *

On vit des efforts magnifiques. Les Flamands déployèrent leurs qualités coutumières d'initiative et d'organisation. Les usines méthodiquement détruites par les Allemands, les mines noyées et dynamitées, les innombrables maisons et monuments ruinés, les cultures ravagées, ressuscitèrent. La Flandre, quelques années après la plus formidable destruction qu'on eût vue depuis des siècles, redevint le pays riche et actif qu'elle était au moyen âge.

Tâche colossale : tout reconstruire, tout rebâtir, tout remettre en mouvement : les habitations, les monuments, les usines, les machines, les houillères, les mines, les champs. Après la guerre de Trente ans, des régions se trouvèrent ruinées pendant un demi-siècle, quelques-unes demeurèrent déserti-

ques, maints villages furent abandonnés... Il est vrai qu'à cette époque, les pouvoirs publics abandonnaient l'habitant à lui-même ou presque.

Dans le Nord, on s'attela promptement à refaire les demeures abattues ou endommagées. Elles étaient innombrables. Souvent, c'était l'effondrement total. On ne retrouvait que pans de murailles, fragments de chambres où nichaient des bêtes, charpentes calcinées, monuments effondrés. S'il reste quelques vagues traces du désastre, comparables aux dégâts d'incendies comme il s'en produit en tout temps, l'ensemble des villes annonce la plus brillante prospérité : maisons d'aspect confortable et souvent luxueux, monuments sinon très artistiques, du moins robustes et engageants, beaux magasins, bien garnis, où abonde tout ce qui est nécessaire à la vie comme tout ce qui est agréable.

J'ai eu, de-ci de-là, une impression gargantuesque, tellement les boutiques, les marchés débordaient de viandes fraîches, de viandes fumées ou salées, de saucissons, de poissons, de conserves, de légumes et de fruits. Il y en avait certes pour tous les acheteurs, pauvres et riches, gloutons, gourmands et gourmets.

Des cafés étincelants, des bars géants, pour les buveurs; de joyeux phonographes pour tous, même pour les passants.

Lille, qui souffrait relativement peu, a fait de ses rues abîmées des rues de luxe. Douai, aux yeux des visiteurs semble n'avoir pas souffert, ni Tourcoing ni Roubaix, mais nous vîmes ailleurs des maisons rasées, des murailles déchiquetées, des ruines pleines de plantes sauvages... Parmi les monuments,

beffrois, églises, hôtels de ville, beaucoup restent fort amochés !

D'autre part, aux champs, on voit les étapes de la reconstruction. Ici, un village tout neuf, en belle brique rouge, marque une prospérité nouvelle, souvent supérieure à ce qu'elle était en 1914. Là, des abris d'avions ont été convertis en demeures, ou bien ce sont des maisons de bois, parmi lesquelles les maisons construites par les Hollandais et d'aspect séduisant. Mais bien des ruines encore, des lieux funèbres où la ronce, l'ortie, les pariétaires, la broussaille, les herbes sauvages, les liserons poussent entre les poutres calcinées, parmi les débris cyclopéens, où foisonnent les insectes et les rongeurs.

LA RECONSTITUTION DES HOUILLÈRES

La reconstitution des mines charbonnières, telles les mines de Lens, est peut-être l'épisode dominant de la renaissance industrielle du Nord.

C'est en octobre 1914 que les Allemands, chassés par la victoire de la Marne, rentrèrent à Lens qu'ils ne quittèrent pas pendant toute la durée de la guerre.

La dévastation, méthodique et implacable, commença dès les premiers jours.

Les Allemands s'attaquèrent aux moyens d'extraction, firent sauter les machines, coupèrent les câbles, jetant dans le gouffre le matériel et les cages d'ascenseur.

Ici se place un épisode caractéristique : les vandales contraignirent M. Reumaux, vieillard presque octogénaire, directeur général des mines, à assister à ces scènes navrantes.

— Mais, leur faisait remarquer un ingénieur, M. Fougerolles, cette destruction est sans intérêt pour vos opérations militaires !

— Nous le savons bien ! riposta un officier, mais nous entendons ruiner votre industrie.

C'étaient des paroles conformes au code des conquérants et qui rappellent d'autres paroles, rapportées par un historiographe bismarckien :

— Il ne faut laisser aux vaincus que leurs yeux pour pleurer !

Cette morale de la force implacable, qui n'a certes pas été celle de tous les Allemands, mais qui était celle de presque tous les chefs, depuis les feldwebels jusqu'aux généraux, est au fond une des principales causes de la déconfiture teutonne.

Les fosses de Lens se trouvant toutes englobées dans les lignes allemandes, aucune n'échappa au désastre. Non seulement ces fosses furent exposées aux déprédations des envahisseurs, mais leur position, près des lignes belligérantes, les exposait encore au feu des Alliés.

Cependant, en 1915, les Anglais s'emparèrent du territoire où se trouvait la fosse n° 15. Cet événement, qui eût pu être favorable à la conservation de cette fosse, aboutit au contraire à une plus complète destruction.

En effet, les Allemands prétendirent que nos fosses communiquant entre elles, la fosse 15 pouvait permettre aux Anglais de menacer l'armée allemande. Absurdité manifeste et les ennemis le savaient aussi bien que nos ingénieurs, mais ils entendaient anéantir les mines ce qui, somme toute, était imbécile — car, définitivement vainqueurs, ils n'avaient aucun intérêt à supprimer une source de richesses, dont eux-mêmes pouvaient alors pro-

fiter, et s'ils étaient vaincus, il allait de soi que nous exigerions une indemnité proportionnelle aux dégâts. Rien ne permettait alors de supposer qu'il en pût être autrement : comment imaginer que nos alliés se ligueraient un jour avec l'ennemi pour ramener la contribution allemande à une somme dérisoire ?

Quoi qu'il en soit, des ingénieurs arrivèrent d'Allemagne qui enseignèrent (qui crurent enseigner) comment il fallait s'y prendre pour que nos mines devinssent complètement inutilisables : on résolut de les inonder.

* * *

La nature du pays favorisait cette opération. Le sol lensois comporte des terrains pleins d'eau, jusqu'à la profondeur de cent mètres. Pour retenir ces eaux, on « ceinture » les puits avec du bois et de la fonte : c'est ce qu'on appelle le cuvelage. Ce cuvelage détruit, l'eau s'écoule des régions supérieures dans les galeries d'extraction, situées plus bas : les mines sont alors peu à peu noyées et il devient impossible d'y descendre et, *a fortiori*, d'y travailler.

Les Allemands qui connaissaient parfaitement nos mines — d'après nos propres plans, hélas ! — n'eurent qu'à frapper les points essentiels des cuvelages. Ils y parvinrent à l'aide d'explosifs qui firent des brèches énormes dans les puits ; on recommençait l'opération si l'eau ne jaillissait pas en quantité suffisante.

Presque tous les puits de Lens furent dynamités au fur et à mesure, quelques-uns quatre et cinq fois. Ainsi dynamités et redynamités, ils semblaient définitivement perdus.

Tout au moins fallait-il entreprendre des travaux inouïs pour pouvoir exploiter à nouveau nos réserves de houille; ce que l'ennemi jugeait peut-être au-dessus de nos moyens.

Comme les Allemands ne font rien à demi, ni dans la construction, ni dans la destruction, ils complétèrent leur œuvre en faisant sauter l'outillage de surface : chevalements, chaudières, conduites de vapeur, ventilateurs, compresseurs, etc. Tout cela méthodiquement, patiemment, ingénieusement...

Quand on a une fois bien compris l'énorme travail destructif accompli là, on conçoit mieux combien fut injuste l'intervention des Alliés nous contraignant en quelque manière à renoncer aux trois quarts de nos revendications légitimes. D'autant plus qu'après nous avoir réduits à la portion congrue, ils nous réclamèrent des contributions à peu près égales à celles que les Allemands nous payèrent — s'ils payent !

C'est là, définitivement, une grande iniquité. Ou ils n'intervenaient pas et nous laissaient régler nos affaires, ou, s'ils intervenaient — et ils pouvaient avoir des raisons pour le faire — ils devaient, par compensation à la perte qu'ils nous imposaient, abandonner leurs créances.

S'il nous faut les payer finalement, nous n'aurons rien reçu du tout en compensation de nos pertes.

* * *

Le malheur voulut que la puissante artillerie britannique aggravât encore le désastre. Elle réduisit Lens en cendres, en poussière : ce qui restait encore de la ville, les Allemands l'incendièrent.

Remarquons ici que ce n'était pas seulement les mines et la ville de Lens qui furent dévastées. Tout le territoire environnant n'était pas que ruiné : en certaines régions, les trous d'obus formaient de véritables séries de « trous mitoyens », si l'on ose s'exprimer ainsi... Maisons, cultures, ateliers, tout était anéanti.

Après l'armistice, les dirigeants des houillères et les habitants se virent dans une situation bien pire que s'ils s'étaient trouvés dans une terre sauvage. C'est qu'il ne suffisait pas de réparer, et la réparation des mines dut paraître impossible; il fallait au préalable opérer un colossal déblayage.

Tâche formidable qui eut effrayé les peuples les plus énergiques et qui montre une fois de plus les qualités de la race.

— On commença, nous dit M. Cuvelette, par ramener un peu de vie dans ce désert, par mettre un peu d'ordre dans ce chaos; rapidement, on se rendit compte que la tâche était formidable; on pouvait cependant l'entreprendre en raison de l'attachement des Lensois à leurs mines et à leur sol natal. Après la libération de leur ville, un grand nombre revinrent tout de suite, habitant les caves à moitié disloquées ou faisant, avec des briques, des tuiles et des tôles ondulées, des abris misérables.

* * *

On battit, si j'ose dire, le rappel des hommes compétents et des travailleurs. Dans la région, le nombre de ces derniers avait considérablement diminué du fait de la guerre; des milliers avaient péri sur les champs de bataille, étaient mutilés ou bien disséminés dans les entreprises créées pour la Défense Nationale; un certain nombre n'avait pas été démobilisé.

La direction de Lens manquait de tout : techniciens, dépôts, approvisionnements... Les hommes comme les matériaux avaient été réquisitionnés pour les tranchées comme pour la fabrication des armes et des munitions. *Il fallut faire venir les premières tuiles et les premiers escaliers du Midi.*

Quand on est bien résolu au travail, on accomplit des prodiges : on rétablit la ligne de Lens à Violaines, avec des moyens de fortune, on procéda au nettoyage des fosses comme des cités : deux millions cinq cent mille mètres cubes de béton et de gravats à enlever, soixante mille tonnes (60 millions de kilogrammes) de métal à détacher.

La reconstitution des mines fut la besogne essentielle. Sans les mines, la région n'avait guère de raison d'être. Je suppose que les sauveteurs eurent des crises de découragement, car vraiment la tâche pouvait paraître au-dessus des forces humaines.

On songea peut-être à creuser de nouveaux puits. C'eût été en vain. Ils auraient été inondés par l'intermédiaire des anciens. Mieux valait rétablir *grosso*

modo les cuvelages. Ensuite, on enlèverait les débris, on assécherait les profondeurs.

On procéda à des travaux de cimentation successifs, depuis les couches les plus hautes jusqu'aux régions imperméables — c'est-à-dire en somme les régions où les mineurs travaillent.

— Le tonnage total de ciment injecté, nous dit le directeur, a été de huit mille tonnes environ.

Huit mille tonnes de ciment, ce n'est rien, inscrit sur du papier; en réalité, c'est énorme.

On pense bien que tout cela prit beaucoup de temps. Lors même qu'on aurait pu procéder d'emblée à l'assèchement, les moyens eussent été insuffisants. Pendant qu'on cimentait les brèches de cuvelages, on préparait l'outillage nécessaire à l'épuisement.

Le dénoyage même dura des années — j'entends le dénoyage complet. L'opération, à part quelques inévitables mécomptes, qui furent facilement réparés, réussit à merveille. Les mines, que les Allemands avaient cru ruiner à jamais, ou du moins pour une ou deux générations, se trouvèrent dans un état qui allait être suivi de leur reconstitution complète.

Elles permettent aujourd'hui, avec les progrès nouveaux de la machinerie, une extraction plus rapide et plus abondante qu'avant la guerre. Loin d'être une industrie morte, notre industrie charbonnière est l'égale de l'industrie correspondante en Allemagne et fort supérieure à l'anglaise...

XXIII

LE CHOMAGE ET LA MAIN-D'ŒUVRE ÉTRANGÈRE

Si le chômage s'étendait, nous aurions vraisemblablement une crise grave de la main-d'œuvre étrangère...

Je me souviens d'un soir, sur la route, entre Tourcoing et la frontière belge. Nous vîmes une incroyable procession de lanternes qui montaient vers le Nord.

C'était un soir très sombre, un soir d'automne, gros de nuages; ces légions de lumières mouvantes avaient quelque chose de fantastique, mais quand l'avant-garde approcha, nous constatâmes qu'elle correspondait à une multitude de bicyclettes.

Elles passèrent, inépuisables; sans cesse de nouvelles lueurs surgissaient des lointaines ténèbres.

— Ce sont les Belges ! nous dit un Tourquennois qui nous servait de guide. Leur tâche finie dans les usines de Roubaix et de Tourcoing, ils s'en retournent dans leur pays. Il en est ainsi chaque soir, sauf les dimanches et les jours de fête...

L'apport des étrangers dans le Nord est considérable. Quoique ce département soit prolifique, une industrie extrêmement active exige sans cesse de nouveaux travailleurs. Comme le recrutement indigène est totalement insuffisant, il a fallu recourir à la main-d'œuvre extérieure.

La Belgique est, de beaucoup, la plus importante source d'immigration. Un très grand nombre de Belges sont fixés à demeure dans le pays. A Lille, à Roubaix, à Tourcoing, etc., partout en somme, on les trouve établis à demeure : dans telle ville, comme Tourcoing, ils forment le tiers de la population : Tourquennois, 56.000 environ; Belges, 27.000.

D'autres Belges viennent travailler en France et retournent dans leur pays, les uns après un certain temps, les autres, chaque jour.

Ils arrivent le matin par grandes bandes dans les régions frontières et, comme nous l'avons vu plus haut, ils repartent le soir. Il paraît que, parmi les travailleurs qui font le trajet à bicyclette, on recrute beaucoup de champions cyclistes, fameux par leur endurance : depuis maintes années, les Belges sont les plus brillants coureurs du tour de France, du Paris-Bordeaux et du Paris-Bruxelles : avant tout, ils ont beaucoup de souffle.

* * *

Les Belges sont des artisans appréciés. Ils ont de la patience et peu de caprices. Les patrons savent qu'ils peuvent compter sur leur vigilance.

Les uns viennent des Flandres belges et parlent flamand entre eux, tout en se servant du français avec nos compatriotes; les autres viennent du Hainaut et ne parlent que le français ou un patois, le wallon, analogue au patois picard.

Ils fournissent des ouvriers aux tissages, à la métallurgie, aux briqueteries, aux usines sucrières et aux mines.

Déjà avant la guerre, — et combien plus depuis — on pouvait assister à une invasion polonaise. Elle n'est pas exclusivement spontanée. Nos houillères recrutent en Pologne des ouvriers pour leurs profondeurs ténébreuses. En fait, nous manquons là de bras français. La guerre nous a enlevé une quotité importante de mineurs, mais il y a aussi une incontestable crise, due au peu d'attrait qu'a la mine pour nos compatriotes.

Nous manquons de recrues nationales. Le recours à l'étranger devient dès lors fatal. Ici, la Belgique est d'une faible ressource. C'est à grand'peine que ses centres charbonniers s'alimentent de mineurs indigènes : là-bas aussi, le labeur souterrain apparaît peu séduisant.

Nos houillères ne peuvent donc recourir au voisin que pour de faibles contingents. Elles ont réussi, jusqu'à présent à attirer les Polonais qui forment à peu près la moitié des hommes du sous-sol...

C'est une situation dangereuse de toute façon. D'abord parce que ces étrangers peuvent dans certaines circonstances impossibles à déterminer, quitter les mines et la France.

Une de ces circonstances serait un chômage de

quelque envergure. Dans ce cas, on peut prévoir que les ouvriers autochtones exigeraient que les Polonais fussent les premiers privés de travail. En vain essayerait-on de leur faire comprendre que l'avenir est en jeu, que nous ne pouvons plus nous priver de l'appoint slave, que la France tout entière en souffrirait après peu de temps. Les arguments ne porteraient pas, ou guère. Le temps n'est pas encore venu où le travailleur manuel s'occupe du futur : il n'y songe presque point ; il doue le patronat d'une puissance exagérée ; il traitera de bourreur de crânes celui qui essayera de lui faire concevoir qu'en traitant les travailleurs polonais et les Belges autrement que les travailleurs français, ceux-ci seraient les premiers à en pâtir.

De son côté, le travailleur étranger ne verra pas plus loin que son nez et, menacé par le chômage, il sera tenté d'aller chercher fortune ailleurs.

Tel est le problème. Il ne peut être résolu que par la constitution d'un fort budget de chômage, par des répartitions ingénieuses des tâches, peut-être par l'organisation de travaux d'attente...

Quoi qu'il en soit, le Nord compte une multitude d'immigrants. Les Belges sont de beaucoup ceux que l'habitant préfère : il n'y a aucune différence de races. De l'autre côté de la frontière, la répartition entre Flamands et Wallons ressemble à ce qu'elle est dans notre Flandre. J'ai entendu maints industriels parler des habitants de Tournai, de Mons, de Courtrai, d'Ypres, à peu près comme ils auraient parlé des habitants de Lille, de Tourcoing, de Roubaix, de Douai, de Dunkerque, d'Hazebrouck, etc., etc.

C'est d'ailleurs la politique seule qui a tracé une démarcation tout abstraite entre les Flandres jadis réunies.

* * *

Les Polonais viennent ensuite : la plupart du temps, ils sont employés aux houillères; leurs enfants fréquentent des écoles françaises et l'on peut prévoir que beaucoup resteront définitivement en France et que leur descendance sera française.

La faculté d'assimilation du Polonais est prodigieuse.

A son arrivée à l'école française, l'enfant est « dégrossi » par un moniteur. Au bout de quelques semaines, il peut suivre la classe. Il n'est pas rare que dès l'année suivante il en ait conquis la première place.

Le problème assez délicat qui devra être résolu dans d'autres régions, surtout au Midi, ne se pose guère ici. Ni la Pologne, ni la Belgique, ne font un effort pour obtenir un statut qui isolerait les immigrants au pays. A la vérité, les Polonais surtout, quand ils ne parlent pas encore le français, font un peu bande à part; ils gardent leurs coutumes par routine, par le souvenir en somme touchant du pays natal, mais peu à peu, on les voit enclins à se fondre dans le milieu.

Pour les Belges, l'acclimatation est toute naturelle; ils ne se sentent jamais très étrangers; les Wallons sont tout de suite familiarisés avec le

terroir, les Flamands, dès qu'ils parlent notre langue — et beaucoup la parlent d'emblée — se plient facilement à des usages analogues aux leurs.

En somme, tant qu'il n'y a point de gros chômages, la question des étrangers ne trouble guère le Nord. Mais les crises industrielles et commerciales de quelque envergure pourraient faire naître des conflits.

XXIV

COUTUMES, JEUX, SPORTS, FÊTES

AMUSEMENTS DES HABITANTS DE LA FLANDRE

C'est ici une revue sommaire de quelques fêtes, jeux, coutumes ou divertissements propres à la Flandre, sans souci de classement. Rappelons que nous en avons déjà signalé quelques-uns en parlant de Lille, de Douai, etc.

1. — *Les Coulonneux ou Colombophiles.*

L'élevage et le dressage du pigeon voyageur se rattachent aux traditions les plus intimes de la Flandre. Nous avons, quant à nous, gardé un souvenir charmant de ces oiseaux, pour en avoir possédé quelques-uns pendant notre enfance : nous ne pouvons voir des pigeons sans éprouver une sensation agréable, avec une pointe de mélancolie : ils évoquent de trop beaux matins !

En Flandre française et dans une grande partie de la Belgique abondent des amateurs passionnés. En remontant le cours de mes années, j'assiste à

de nombreux concours de pigeons : concours locaux ou régionaux. Je crois avoir souvenance d'une course fameuse où les pigeons concurrents avaient été lâchés à Rome. Quelques-uns se perdirent ; le plus grand nombre revint, après des fortunes diverses et à des heures différentes (l'un d'eux ne revint au gîte qu'après trois jours pleins).

A cette époque, des coureurs étaient disposés, par chaque concurrent, sur le trajet qui séparait le colombier du local où siégeaient les arbitres. Je revois ces coureurs tenant aux dents le sac qui contenait l'oiseau, s'élancer à toute vitesse le long des trottoirs ou des chaussées, puis, essoufflés, céder le sac à des coureurs frais qui galopaient à leur tour.

Ces manœuvres primitives ont fait place à des manœuvres plus ingénieuses et plus précises.

Actuellement, des délégués se tiennent près du domicile des joueurs, armés chacun d'une montre réglée sur une montre étalon. Au fur et à mesure de l'arrivée des pigeons, ils inscrivent sur une feuille *ad hoc* l'heure où on leur remet les pigeons (dont ils possèdent le signalement, les numéros d'ordre et la contremarque). Après quoi, joueurs et délégués signent la feuille qui doit être remise au siège de la Société.

Il y a d'autres moyens de vérification : ainsi le joueur lui-même constate, ou plutôt fait constater par un appareil automatique, le retour des pigeons, après avoir indiqué les marques faites aux oiseaux avant leur départ.

Certaines sociétés exigent que l'enregistreur automatique soit placé dans un établissement public.

On a aussi organisé la constatation par télégramme qui exige nécessairement des garanties spéciales.

Les concours ont lieu à la fin du printemps et jusque vers la fin d'août, c'est-à-dire pendant les mois chauds; chaque pigeon, après avoir reçu sur l'aile le numéro d'ordre, un cachet et une contre-marque, est mis dans un panier dûment clos et expédié au lieu d'où les oiseaux doivent s'envoler. Un délégué spécial l'escorte, veille sur lui, préside à l'envolée et télégraphie l'heure du lâchage avec quelques renseignements météorologiques, car le temps a nécessairement une grande importance.

Au reste, si le temps est défavorable, le délégué peut retarder le départ.

Le dressage des pigeons est simple : il consiste essentiellement en lâchages, à des distances croissantes. J'ai plus d'une fois accompagné mon ami Jacques, quand il accoutumait ses jeunes pigeons à des courses de plus en plus longues. Les progrès sont rapides; le pigeon est doué d'un sens d'orientation extraordinaire, dont on ne connaît pas encore la nature : ce sens est plus ou moins développé, selon les individus et les races.

Les meilleurs voiliers, les plus aptes aussi à retrouver leur gîte, sont les pigeons de couleur gris bleuâtre qui, par la nuance du plumage, rappellent sensiblement les ramiers; il semble que les « as » appartiennent à la variété dite anversoise.

Toutefois, des pigeons roux, des pigeons fauves, des pigeons noirs ou presque noirs, révèlent souvent des aptitudes remarquables. Mon ami Jacques avait

un mâle roux, voilier de premier ordre et qui manifestait de grandes qualités orientantes.

Le dressage commence d'assez bonne heure : au bout de quelques semaines, les pigeons apprennent à voler; au bout de cinq mois, ils ont atteint le terme de leur croissance. Un pigeon qui franchit deux cents kilomètres ne sera guère plus embarrassé pour en franchir trois et quatre cents.

Dans le patois du Nord, le pigeon a nom coulou, dénomination conforme à la tradition — coulomb, puis colombe.

Les amateurs de pigeons se dénomment *coulonneux* : on trouvera ailleurs sur les *coulonneux*, un texte populaire de l'excellent poète et prosateur tourquennois Watteuw, dit le *Broutteux*.

2.— *Les Tireurs à l'Arc et à l'Arbalète.*

Les Flamands, les Hennuyers et les Brabançons avaient jadis bon renom parmi les Archers et les Arbalétriers et comme il est naturel, ils s'intéressaient passionnément à un sport où ils excellaient. Le tir à l'arc exige une grande adresse, un doigté délicat, un sens exact des distances : il faut tout ensemble tenir compte de la trajectoire, de la force de projection de l'arc à laquelle s'associe l'énergie déployée par le tireur lui-même; il faut en somme porter son évaluation à la fois sur l'arme, la flèche et son propre effort (ce que les savants nomment l'équation personnelle).

Avec l'arbalète, on peut plus facilement immobiliser l'arme, mais l'évaluation de la trajectoire reste une opération délicate...

Jadis, il y avait des Compagnies d'archers, nommés « *serments* », institués par les comtes de Flandre : en temps de guerre, ils devaient coopérer à la défense du pays. J'ai encore connu des sociétés de tireurs qui gardaient le surnom antique. Que de fois, enfant, n'ai-je pas assisté à des tirs à la perche ! Il s'agissait d'abattre, au haut d'une sorte de mât, des oiseaux de bois, peints de rouge, de vert, de jaune (je ne sais pourquoi j'ai gardé un plus vif souvenir des oiseaux rouges). Les archers arrivaient gravement, parfois accompagnés de musique — au pays flamand on aime les fanfares — et l'on ne tardait pas à voir tomber le papegay, papega, etc. J'ai vu moins souvent des tirs à l'arbalète.

Jadis, les archers et les arbalétriers des *serments* jouissaient de certains privilèges, telles des exemptions d'impôts et de corvées, parfois la commune leur accordait une rémunération, voire une retraite (je suppose qu'il fallait avoir dans ces derniers cas un certain renom).

Leurs chefs — les plus adroits — portaient des dénominations retentissantes : Roi, Connétable, etc. Les ducs, les comtes, les gouverneurs tenaient à honneur d'assister aux joutes.

Il est étonnant que les confréries d'archers et d'arbalétriers aient persisté jusqu'à nos jours : elles étaient nombreuses et prospères pendant mon enfance. Elles le sont redevenues depuis la guerre. Une fédération régionale groupe un nombre imposant de sociétés locales, pour la plupart très anciennes. L'élément de jeunesse indispensable à ces compagnies ne manque pas d'apporter une vitalité nouvelle à ce jeu séculaire.

J'ai connu des rois du Tir : royauté d'un an, attribuée au plus fin tireur; j'ai même connu un Empereur, — tireur qui avait été roi trois années de suite. Ces jeux ont la poésie de la tradition; ils évoquent les temps glorieux des Communes comme aussi les temps mélancoliques de la domination espagnole.

Pour nous, ils évoquent les prairies vertes où la perche était dressée, les grands peupliers, la mare ou le ruisseau, les fanfares et les harmonies qui passent sur la route, drapeaux déployés, les ciels du Nord aux beaux nuages, les péniches dormant sur les canaux assoupis ou sillant avec lenteur, traînées par les grands chevaux bruns, blancs, pommelés, du halage, toute cette terre plane, au climat sévère, où travaille rudement une race laborieuse — race qu'aucune infortune n'a pu abattre au cours des siècles.

3. — *Les Reuses ou Géants.*

Les Reuses ou Géants qui figurent dans maintes cérémonies nordiques, sont essentiellement d'origine flamande, si l'on veut bien rattacher les hommes d'Anvers et du Brabant, avec le Hainaut, à la double race qui peuple notre Nord et le Pas-de-Calais.

On trouve des Reuses à Douai, à Dunkerque, à Lille, à Cassel, à Anvers, Bruxelles, etc., etc.

A Douai, c'est le Gayant et sa famille dont nous avons parlé : ce sont les plus célèbres de tous ces

géants. A Lille, c'est Lyderic et Phynaert (voir Lille). A Dunkerque, le Reuse-Papa, qui sortait jadis régulièrement avec sa famille (Gentille, l'épouse, et les enfants), ne sort plus que par intermittences. Réglementairement, Reuse-Papa a dix mètres de haut; c'est un géant d'allure sérieuse. Gentille suivait, parée d'une robe à longue queue soutenue par des pages, et accompagnée de violons joyeux¹.

L'Enfant-Reuse jaillissait en partie d'une poche du Reuse et criait par intervalles : papa ! La foule lançait des couques (koeke) ou gâteaux dans sa bouche ouverte en four et que le bébé colosse avalait goulûment.

Maintenant Reuse-Papa est veuf; il n'a plus d'enfants; et lorsque d'aventure il sort, il est seul, mais il n'en est pas moins bien accueilli par la joyeuse population de Dunkerque.

Parfois, les géants d'une ville vont rendre visite aux géants d'une autre ville : c'est ainsi que Gayant et les siens se rendirent à Dunkerque vers 1848; cette visite fut rendue plus tard par Reuse-Papa.

Naguère, on chantait encore en flamand la chanson de Reuse-Papa :

En als de groote Klokke
Luidde, klokke, luidde,
Reuse kom mit.
Keerduw eens om de Reuse
Keerduw eens om gy schoen bloem !

1. Les « fils » des tramways les empêchent, désormais, de parcourir la plupart des rues. On est obligé de les « rabattre » ...

Et quand la grosse cloche sonne,
Sonne, cloche, sonne,
Le Reuse sort.
Tournez une fois le Reuse,
Tournez une fois, belle fleur !

Le Reuse de Cassel montre une bouche immense, une barbe énorme, une tête de lion sur chaque épaule. Il porte une cuirasse dorée avec un baudrier pourpre.

Sa femme le suit, casquée, puis paraissent deux gosses géants et rieurs. Comme à Dunkerque, le colosse est dénommé Reuse-Papa.

La foule chante d'anciennes chansons que rythme une fanfare retentissante.

On a fait maintes hypothèses sur l'origine de la légende des Reuses. Certains ont voulu y voir le souvenir de conquérants de grande taille. Il faut plutôt, je crois, recourir aux histoires de Titans, d'Ogres, qui ont cours depuis des siècles et s'il fallait rattacher ces histoires à quelque origine, je serais plutôt enclin à songer aux bêtes monstrueuses que l'imagination a vite fait de transformer en hommes. En tout cas, Nains et Géants font partie des fables depuis des temps immémoriaux : les Reuses en sont vraisemblablement une variante. Il n'en va pas moins que les Flamands se montrèrent particulièrement enclins à mêler la légende des Géants à leurs cérémonies et à leurs fêtes.

4. — *Concours de pinsons, de chants de coqs,
combats sur l'eau.*

Nous nous souvenons d'avoir, dans notre enfance, vu des mineurs et autres artisans emporter leurs pinsons dans de petites cages, les emmenant un peu partout, souvent à la campagne. On les suspendait parfois dans des jardins où les captifs devaient recevoir les leçons de pinsons en liberté.

Dans le Nord français, dans le Borinage et une partie des Flandres belges, on élève des pinsons de concours. Les oiseaux sont capturés très jeunes : pour les nourrir, les maintenir en vie, il faut être un connaisseur. Les connaisseurs abondent en Flandre où l'élevage et le dressage des pinsons se pratiquent depuis des temps immémoriaux.

On a écrit qu'on crevait les prunelles des pinsons : en réalité, on se borne à « flamber » leurs yeux avec un fil métallique incandescent. Le pinson aveugle est beaucoup moins joyeux que le pinson voyant : cela ne l'empêche pas de chanter — au contraire. Si les pinsons ancestraux s'étaient tus après avoir été privés de la douce lumière, la gent pinsonnière eût échappé à son malheureux sort...

Les pinsons sont des chanteurs ardents et jaloux. En liberté, ils ne se bornent pas à chanter avec émulation, ils se battent ; le vainqueur pourchasse le vaincu. Aussi bien l'amateur de pinsons, le « pinchonneur », a-t-il soin de placer ses pensionnaires

de façon à ce qu'ils n'entendent pas chanter leurs rivaux. Ceci en temps ordinaire. Au contraire, pour préparer les bestioles aux concours, on les fait voisiner, par deux, puis par trois, par quatre. La bataille de chants s'engage, avec une fureur épuisante.

Les concours de pinsons ne portent pas sur la qualité mais sur le nombre de chants exécutés en un temps déterminé — le plus souvent une heure. Comme presque tous les oiseaux chanteurs, le pinson est traditionnaliste : il répète la chanson qu'exécutaient les plus lointains ancêtres, il y a des centaines et des centaines de siècles. Il y a pourtant une variante : certains répètent deux fois les dernières notes, ce qui constitue le double chant et parfois est compté comme tel.

Un pinson de concours arrive fort bien à répéter son petit refrain cinq cents, six cents, sept cents fois en une heure ; des « as » ont atteint huit cents chants, voire neuf cents, même mille !

Le prix peut être individuel ou collectif. Dans le premier cas, le pinson qui a totalisé le plus de chants est vainqueur. Dans le second cas, le prix va à l'équipe (quatre chanteurs, par exemple) qui atteint la plus haute moyenne.

Les grands virtuoses se vendent à des prix assez élevés ; avant la guerre, on les payait 150 à 200 francs.

Il y en eut qui atteignirent 500, 700, 800 francs. De nos jours, il faut augmenter ces chiffres, selon le taux variable des changes. Il doit exister des « pinchons » qui valent 1.000 à 2.000 francs.

Les concours de chants de coqs ont, cela va sans dire, beaucoup moins d'importance que les concours de chants de pinsons. D'abord parce que le chant du coq n'est pas un chant; ce n'est qu'un cri, un « aboiement » d'oiseau; ensuite, parce que le véritable sport des coqs, c'est la bataille, autrement acharnée que les combats de taureaux!

Pour le chant, les coqs sont enfermés dans des sacs et des arbitres comptent les cocoricos : comme pour les pinsons, le coq qui chante le plus souvent pendant un certain laps de temps remporte la victoire...

Tous les peuples de l'Europe, et sans doute beaucoup de peuples asiatiques ont pratiqué sur l'eau ces joutes qui consistent à renverser les adversaires ou à être renversé par eux, à l'aide d'une espèce de lance ou de perche au bout tamponné.

Dans le Nord, les jouteurs s'embarquent sur des canots et se tiennent sur une planche *ad hoc*. A Lille, les dockers de la Basse-Deule, tous vêtus de blanc, coiffés de chapeaux de paille à rubans, ont gardé les vieilles traditions. Ils se rendent au lieu de combat avec une cantinière et organisent un banquet où peuvent venir les femmes et même les enfants. C'est patriarcal.

Les joutes sont suivies d'une chasse aux canards. Le prix est à qui attrapera le plus vite un ou plusieurs canards jetés à l'eau.

A Douai, nous raconte Desrousseaux, pour égayer la foule, on fit parfois précéder le jeu par une scène plaisante :

« On voyait arriver sur un batelet, un paysan portant une hotte. Presque aussitôt, il se querellait avec un individu qui, le prenant à bras-le-corps, le renversait. Alors les canards sortaient de la hotte, se jetaient à l'eau où se lançaient également les nageurs, prévenus de cette mise en scène. »

Un jeu féroce, c'est le tir au canard. Jadis ce jeu se pratiquait au sabre. Un bandeau sur les yeux, les concurrents cherchaient à tâtons et massacraient à coups de glaive des canards enchaînés.

Ces jeux primitifs ayant été interdits par les municipalités, on les remplace par le tir au canard qui n'est pas moins cruel. L'infortuné canard flotte dans une cuve dont il ne peut sortir, retenu qu'il est par un poids attaché à la patte. Le tireur qui tue la bête, est déclaré vainqueur. Mais, à la distance réglementaire, il faudrait que l'homme fût très adroit pour ne pas rater d'abord la cible.

Pour le tir au lapin, la victime est suspendue à une corde, qu'on agite vivement dans le but d'augmenter la difficulté pour le tireur. Quant à l'infortuné poulet, on l'enchaîne au sol tout simplement.

5. — *Les Ducasses. — La Saint-Martin. —
Les Allumoirs.*

Il peut y avoir deux ducasses dans un même endroit : la ducasse proprement dite et la petite ducasse, qui coïncide avec la fête du patron local. La ducasse c'est la kermesse : ce dernier mot continue à être préféré dans quelques communes. Ker-

messe ou ducasse débutent le dimanche. A Lille, les cloches de la paroisse l'annoncent dès la veille au soir, par une sonnerie qui se nomme *l'accord*.

Autrefois, les enfants chantaient :

Allez tritron !
 Du bon gambon
 Nous in maing'rons
 Si nous n'navons
 Allez cloques !
 Allez cloques !

D'une façon générale, les ducasses tendent à dégénérer en Flandre comme partout. Le cinéma, le café-concert, le théâtre, maintes réjouissances plus modernes enlèvent leur clientèle aux forains...

L'esprit général d'une ducasse flamande ne diffère pas sensiblement de celui des foires banales de notre pays : les mêmes forains roulent sur toutes les routes, mais peu de départements partagent la coutume de faire coïncider, avec la foire, des fêtes de famille auxquelles sont conviés parents et amis. Les Flamands font, à cette occasion, d'énormes achats de victuailles, où la charcuterie tient une place honorable, combinée avec des tartes, des gâteaux, des gaufres en abondance. On mange, on boit, on festoie pendant plusieurs jours.

Une de nos servantes, Jeanne C..., généralement peu encline à s'absenter, s'affolait à l'approche de la semaine où l'on célébrait la ducasse dans sa bourgade; elle nous eût donné ses huit jours plutôt que de ne pas être de la fête.

Les ducasses comportent des spécialités culinaires qui varient avec les endroits. A Tourcoing,

pendant longtemps, il y eut la ducasse à couquebaques : les couquebaques, du flamand koekebaeken, sont des crêpes particulières à la Flandre et à la Belgique. Telles ducasses comportent surtout les gaufres, d'autres les pierrots (saucisses du terroir) de toutes les sortes. La ducasse de Roubaix est agrémentée d'une foire aux cochons.

Les vieilles coutumes tendent au reste à disparaître, mais les *allumoirs* dans quelques années ? La tradition veut qu'à Tourcoing et à Roubaix, au dernier lundi de septembre, il y ait une veillée dans les fabriques... Des troupes d'enfants déambulent par la ville, avec des pots de terre, des casseroles usées, des betteraves où l'on avait creusé une cavité : pots, casseroles, betteraves, attachés à des ficelles ou des fils de fer, contenaient des résines ou des braises allumées ; on les agitait comme des encensoirs, cependant que la marmaille chante un vieux refrain local.

En outre, petits feux d'artifice : pétards, chandelles romaines, soleils...

Autrefois, la fête se prolongeait plusieurs jours, accompagnée de force réjouissances. Actuellement, les *Allumoirs* ne sont plus qu'une demi-fête. A partir de midi, les travailleurs chôment et vont manger au cabaret des saucisses aux pommes de terre ou aux haricots.

Même observation pour la Saint-Martin de Dunkerque. Cette fête tombe le 11 novembre, donc le même jour que l'anniversaire de l'Armistice. Elle donnait lieu à un déploiement extraordinaire de lanternes, tenues pour la plupart par des enfants.

A la nuit tombante, la foule emplissait les rues, les gosses soufflaient dans des cornes de bœuf ou des trompettes; des jeunes gens en groupes, déguisés, défilaient en soufflant, eux aussi, dans des instruments à vent et en agitant des sonnettes... Cela durait quelques heures, puis la fête s'interrompait assez brusquement, les rues reprenaient leur aspect normal...

Desrousseaux rappelle la tradition (ou une des traditions) à laquelle se rapporte cette fête singulière :

« Saint Martin parcourait les Flandres, monté sur un âne. Il vint à Dunkerque. Ayant passé devant la chapelle Saint-Éloi, il s'y agenouilla pour prier. Pendant ce temps, le quadrupède broutait les chardons. Entraîné par sa convoitise, il s'éloigna si bien que le saint ne le vit plus. Les pêcheurs, empressés de plaire au voyageur, allumèrent des torches et battirent la campagne. L'animal fut ramené par les enfants. Pour les remercier, saint Martin les gratifia de dragées qu'avait produites sa monture et qu'il changea en délicieuses pralines. C'est en mémoire de cette circonstance que les enfants chantent :

Saint Martin ! boule, boule,
Donn' des croquendoules ¹
Dans la ru' des Capucines
Donn' des boudins !
Donn' des boudins !

1. Les croquendoules étaient de petits macarons faits avec les résidus de pâtisseries laissées pour compte. Aujourd'hui, les croquandoules sont en pain d'épice.

Terminons ces notes en citant, au hasard, deux jeux flamands, car, dans la multitude, un choix est impossible.

Le jeu du sauret grillé comporte deux premiers rôles : *l'Homme de bois* et *la Mère*. *L'Homme de bois* n'a rien d'autre à faire qu'à tenir le bout d'une corde dont *la Mère* tient l'autre bout, et à recevoir des coups de mouchoir à nœuds.

Tous les joueurs libres de leurs mouvements détiennent un de ces mouchoirs, dont le nœud est plus ou moins gros. Il ne peut y avoir qu'un seul nœud.

Le jeu commence par une scène d'ensemble. Les joueurs abattent en cadence les nœuds sur le dos de l'homme de bois, en chantant :

« Sauret grillé, du poivre et du se, qui tape trois cops sur l'Homme de bois ! Eun ! deux ! trois ! »

Après quoi, le jeu commence. Il consiste à taper avec les mouchoirs sur *l'Homme de bois* qui ne bouge point. *La Mère*, chargée d'attraper les frappeurs, est aux aguets, mais la poursuite n'excède pas la longueur de la corde qu'elle partage avec *l'Homme de bois*.

Si elle attrape un joueur, *l'Homme de bois* devient *la Mère* et le joueur devient *l'Homme de bois*.

Parfois, le joueur attrapé fera un tour à la course harcelé par tous les assistants.

Le *Berdi-Berda* est une manière de sanction infligée aux perdants d'un jeu de *Valet de Pique* ou

1. Sauret grillé, du poivre et du sel, on tape trois fois sur l'Homme de bois ! Un ! deux ! trois !

Attrape-Valet; on perd lorsque, toutes les cartes étant jetées, on garde un valet.

Les gagnants, après avoir mélangé les cartes, les prennent successivement et s'en servent pour taper sur le nez du perdant.

Quand c'est un as, on frappe quatre coups en scandant :

Berdi berda, berdi berda !
 N'y a plus de guerre
 Tous les rois sont morts !
 En Angleterre
 Y en a encor !

Pour une dame :

Ah ! Madame, que vous avez tort
 D'aller à la messe.
 Ah ! Madame que vous avez tort
 D'aller à la messe
 Quand le prêtre y dort !

Enfin, pour un valet :

Porteur de soupe
 Aux soldats du train,
 Qui sont dans la plaine,
 Qui se meurent de faim.

L'ENTR'AIDE SOCIALE DANS LE NORD

Nous avons déjà vu, à propos des cités-jardins, une des principales transformations de l'Entr'aide sociale dans le Nord. Ces Cités, ou tout au moins leurs équivalents, comme confort, comme hygiène, comme divertissements, comme instruments d'éducation physique, scientifique, littéraire, artistique, ne cessent de se multiplier.

On construit tous les jours des demeures agréables qui remplacent les misérables corons et les sinistres « courets » d'autrefois.

De moins en moins, les œuvres d'entr'aide prennent la dénomination surannée d'œuvre de bienfaisance ou de charité. Leurs tendances sont : maintenir la santé, la vigueur, l'équilibre moral, assurer des suppléments de ressources aux familles, proportionnellement au nombre des enfants, multiplier l'aide aux mères et aux enfants, donner à tous, tantôt gratuitement, tantôt à peu de frais, les soins médicaux.

Examinons sommairement quelques-unes des

œuvres qui évoluent dans le Nord et dont les ressources, ainsi que l'expérience, s'accroissent chaque jour.

M. Dautry remarque, en tête de sa substantielle brochure sur les installations des cheminots du Nord, que le service doit être assuré par des hommes exacts, scrupuleux, bien équilibrés. Un mécanicien de rapide ne dispose pas de soixante secondes pour constater la position d'un signal, fermer le régulateur, bloquer les freins. La régularité et la sécurité exigent qu'il soit reposé et maître de lui quand il monte sur sa machine... Il n'est donc pas étonnant que le *Nord* ait pris la tête de ce mouvement général qui porte les industriels à placer leur personnel dans des conditions de vie agréables tant pendant les heures de travail que pendant les heures de repos. »

Cette dernière phrase résume le but fondamental poursuivi par les firmes industrielles conscientes de leurs devoirs qui se confondent avec l'intérêt général.

La conséquence des « facilités » de vie matérielle accordées par la Compagnie du Nord à son personnel est évidente. Partout, règne la bonne humeur, avec la politesse et l'obligeance.

Pour les chemins de fer, M. Dautry énumère d'abord un certain nombre d'améliorations dans le service même :

« Les nouvelles remises du Nord permettent l'entrée et la sortie simultanées de plusieurs locomotives sans perte de temps pour le mécanicien qui s'énerve dans l'attente. »

Naguère, le remplissage en combustibles des tenders se faisait à l'aide de grues ordinaires et même à bras : travail fatigant et malpropre, grosses dépenses. Les nouveaux distributeurs automatiques alimentent une locomotive en deux minutes : un seul homme suffit, là où il en fallait une quinzaine.

Le ramassage des scories exigeait beaucoup de manœuvres, pour une besogne plutôt répugnante ; un portique avec benne automatique, conduit par un seul homme, assure le ramassage et le chargement des scories en wagons.

Auparavant, les hommes couraient à travers le dépôt et parmi les locomotives pour la manœuvre des aiguilles. Travail pénible, dangereux, coûteux. Aujourd'hui, une seule cabine commande toutes les aiguilles d'un dépôt...

Joignez à cela l'amélioration des lignes, une organisation plus souple et plus rapide et vous concevrez que le travail proprement dit devient de plus en plus « humain ».

En dehors des heures de travail, l'artisan trouve sa maison claire, bien aérée, pourvue du confort moderne, flanquée d'un jardin où il peut cultiver des légumes et faire éclore des fleurs, avec, dans la Cité, des écoles, des dispensaires, les soins aux femmes enceintes, le cinéma, le théâtre¹, les conférences, les terrains de jeux, la bibliothèque, les repas à bon marché, etc.

L'œuvre des chemins de fer du Nord est parallèle à l'œuvre de la Grande Industrie du Nord.

1. Par intervalles, bien entendu.

Partout, on construit des cités-jardins ou, dans les villes mêmes, des demeures confortables et d'aspect attrayant, soit gratuites, soit louées pour un prix très modique, souvent tout juste « nominal ».

En même temps, on se préoccupe d'améliorer partout le sort de l'artisan, de lui assurer un esprit sain dans un corps sain.

L'Aide aux familles, aux mères, aux enfants, occupe dans les œuvres une place prépondérante.

Dans le consortium de l'industrie textile de Roubaix-Tourcoing, par exemple, et les autres industries, comme les autres villes, montrent des préoccupations analogues, nous voyons d'abord la PRIME DE NAISSANCE. Elle s'élève à 240 francs pour chaque naissance; elle est augmentée pour les mères ayant « subi quatre visites prénatales ».

Viennent ensuite *les allocations familiales*:

On paye aux familles de :

- 1 enfant : 2 fr. 40 par jour;
- 2 enfants : 6 francs par jour;
- 3 enfants : 9 fr. 60 par jour;
- 4 enfants : 14 fr. 40 par jour;
- 5 enfants : 18 francs par jour.

Suivent les *Allocations-Maladies*. Chaque ouvrier ou ouvrière des usines reçoit, en cas de maladie : 5 fr. 25 par jour à partir du neuvième jour quatre-vingt-dix jours; 5 francs d'indemnité par visite médicale.

50, 100 ou 300 francs pour les interventions chirurgicales.

Une colonie est installée à la campagne pour le séjour des petites filles de 6 à 13 ans qui ont besoin de grand air et de suralimentation.

A ces œuvres de solidarité particulière, il convient d'ajouter des œuvres générales, comme celles qui ont pour but d'améliorer la santé des enfants et de les soigner en cas de maladie. Les infirmières visiteuses de l'enfance donnent des consultations dans la maison de l'œuvre, aux jeunes mères qui apportent leur enfant. Un médecin examine l'enfant, l'ausculte, le fait peser, donne des conseils pour le nourrir. Lorsque la mère est saine, il lui recommande avec insistance de donner le sein au petit. La statistique montre que les enfants nourris artificiellement meurent dans la proportion de 70 0/0, pour ceux qui reçoivent le lait de la mère, la proportion n'est que de 30 0/0.

Les infirmières, au cours de leurs visites dans le foyer ouvrier s'aperçoivent vite que les enfants sont atteints de tuberculose. Elles font alors venir les petits aux dispensaires où ils sont soumis au traitement du docteur Calmette, qui donne des résultats surprenants.

Il est un autre mal dont les pauvres petits sont souvent atteints : l'avarie. Des visites prénatales dépistent l'infection chez la mère. En faisant suivre à celle-ci un régime approprié on arrive à atténuer très sensiblement les ravages du sinistre fléau chez les nouveau-nés.

Les infirmières visiteuses luttent avec les usiniers pour l'amélioration des logis : lorsqu'il est

possible de procurer une demeure plus spacieuse, mieux éclairée et mieux aérée aux familles nombreuses, elles interviennent efficacement.

Les Dispensaires sont admirablement outillés, pourvus des appareils les plus parfaits et des meilleurs médicaments; les infirmières, leurs aides et les médecins y sauvent un grand nombre d'enfants qui, abandonnés à l'ignorance des parents, eussent été irrémédiablement perdus.

Terre de familles nombreuses, le Nord s'occupe assidûment de leur sort : des Congrès sont organisés, où l'on discute sur leur présent et sur leur avenir; de grandes sessions s'étendent à des espèces d'États généraux des familles, où le Nord cherche à se fédérer avec d'autres régions.

Les droits, les revendications, les intérêts professionnels, économiques et politiques des familles, la défense de la race, l'avenir de la jeunesse et son rôle dans la reconstitution du pays sont examinés avec méthode et intelligence : nul doute qu'il ne ressorte de ces grandes assises un bien réel pour le pays tout entier.

Ainsi des Congrès épisodiques au Consortium permanent, la bonne œuvre s'ébauche puissamment.

On doit citer les noms des grands animateurs de ce mouvement, MM. Eugène Mathon, Achille Glorieux, Louis Watine...

Il n'est pas de grande firme, désormais, qui ne s'efforce dans ce sens d'humanité et de justice sociale. Mais nous sommes contraints de limiter nos exemples.

Pourtant, nous voudrions citer l'organisation d'ensemble d'œuvres sociales des Établissements Agache fils, 850 maisons ouvrières, 1.000 jardins; par ses importantes cotisations à la *Caisse familiale du Textile*, s'institue un *sursalaire* pour les familles nombreuses. A une *crèche-garderie*, les mères, pendant le travail, peuvent aller allaiter leurs nourrissons — visités par des médecins. Un cours d'*Institut ménager* enseigne les futures épouses et mères sur les besoins du ménage, l'hygiène, la puériculture. Une *Harmonie*, des premières de France, une *Chorale mixte*, la *Société des Trompettes*, une *Compagnie de Sapeurs-Pompiers*, de vastes terrains avec tribunes pour les sports, le *Club de football*, réputé, de Pérenchies; un *Club de chiens de défense* possède son terrain d'entraînement; un *Cercle d'études*, avec bibliothèque, animé de conférences; une grande salle de fêtes, pour réunions, théâtre avec décors et cinéma. Enfin, une *Maison de retraite*, aux pavillons et jardins avenants comme des villas particulières, pour les ouvriers atteints par l'âge.

Rien de tout cela ne sentant la morose charité : mais de l'entr'aide digne et cordiale.

Enfin, une organisation régulière s'est créée. Le *Consortium de l'Industrie textile de Roubaix-Tourcoing*, dont le splendide exemple ne peut manquer d'être suivi. Un précurseur, fils de tisserand, ouvrier d'usine depuis l'âge de dix ans,

Désiré Ley, a montré comment l'initiative privée dans l'ordre social peut se substituer à celle de l'État. Il avait rêvé qu'après la guerre étrangère ne recommençât pas la guerre sociale du capital et du travail. Il s'adressa à quelques patrons, et leur fit admettre que l'industriel, né riche, ne pouvait continuer à imposer ses seules vues à ceux qui sont pauvres. Il fut écouté, et l'entente devait prospérer rapidement. On ne saurait rapporter ici en détail l'extension des œuvres du Consortium. Nous nous bornerons à reproduire le résumé ci-dessous, de M. Augustin Dufresne, président de la Fédération républicaine de la Seine :

« Cet organisme, qui avait été fondé après la guerre par quelques industriels, en compte aujourd'hui plus de trois cents qui versent annuellement à leurs ouvriers plus d'un demi-milliard en salaires. Le Conseil d'administration est composé de vingt-deux patrons représentant onze syndicats. Par contre la Direction est essentiellement ouvrière; c'est le fait saillant de la combinaison. J'extrais de la conférence de M. Ley les quelques phrases qui, selon moi, concrétisent la base de toute l'organisation : « Les patrons jugent toujours » les ouvriers avec leur propre mentalité. L'industriel prête toujours aux ouvriers les sentiments, » les aspirations qui sont en lui-même, mais il » ignore que ce ne sont pas du tout ceux des » ouvriers à qui il s'adresse... Nous avons pensé » qu'il fallait aussi des spécialistes pour s'occuper » des âmes, puisqu'il y en a bien pour s'occuper » des outils et des machines. »

» Le Consortium occupe quarante employés en tout. Au début, M. Ley disposa de quelques milliers de francs qui lui furent remis pour tenter pendant un an l'expérience préconisée d'une « collaboration du capital et du travail dont on parle toujours, mais qu'on a jamais réalisée, ni même étudiée sérieusement ». Aujourd'hui, le budget annuel du Consortium atteint 25 millions de francs.

» Le fait de la collaboration intime du capital et du travail, qui nulle part ailleurs n'a été aussi bien comprise, a donné les résultats suivants : de 2.800 conflits survenus à Roubaix-Tourcoing en 1919 et 1920, le chiffre est tombé à 7 conflits pour les six années qui suivirent.

» Au moyen des sommes importantes recueillies, le Consortium, qui n'a que peu de frais généraux, est à même d'organiser les œuvres sociales puissantes des Industriels du Nord. Peu à peu furent réalisés les allocations familiales, les allocations-maladie, le secrétariat social, l'aide aux anciens combattants, aux médaillés du travail, les associations de directeurs et de contremaîtres, l'entente avec les Sociétés de Secours Mutuels, l'aide aux Sociétés diverses composant la vie sociale, la maison d'enfants, en attendant que soient mises sur pied des retraites ouvrières dignes de ce nom.

» Enfin, une lutte acharnée contre le communisme a anéanti son influence dans la région du Nord. M. Ley a fait l'expérimentation critique de la formule américaine, opposée à la désastreuse expérience moscoutaire. Alors que la première donne au pays la prospérité, l'autre sème partout la discorde et la ruine.

« Le Nord — et tout particulièrement l'arrondissement de Lille — est le pays béni des Sociétés. Gymnastique et sports, instruction militaire, musique, théâtre, boule, pigeons, mutualités, etc., tout est prétexte ou raison à la création de Sociétés, plus florissantes les unes que les autres. On trouve là l'utilisation pratique des loisirs laissés aux ouvriers par la loi de huit heures. Chacune des Sociétés vit d'abord avec les cotisations de ses membres, et ensuite avec les dons des favorisés de la fortune qui s'intéressent au but visé.

» Le Consortium subventionne lui aussi largement toutes les Sociétés de formation et d'esprit populaires. C'est ainsi que, tous les ans, le montant des subventions accordées dépasse 600.000 francs.

» Nous croyons bon de signaler ici que l'action du Consortium de Roubaix-Tourcoing n'est pas uniquement patronal et de bienfaisance. Il s'agit d'une véritable action sociale, faite d'accord et avec la collaboration des intéressés. Au mois de janvier 1927, le Consortium de l'Industrie Textile a signé solennellement un véritable trait d'alliance avec l'Union départementale des Sociétés de Secours Mutuels du Nord, qui réunit plus de 300.000 mutualistes. Cet accord précise qu'il a été fait spécialement « pour administrer et gérer en commun les œuvres sociales, dans des conditions meilleures et plus économiques que l'État ».

XXVI

QUELQUES PAGES D'HISTOIRE

Dans les Flandres, César ou ses lieutenants se heurtaient aux Nerviens et aux Ménapiens, peuples belliqueux qui donnèrent du fil à retordre à Rome. Ces Gaulois, les Nerviens surtout, n'étaient pas exactement ce que Michelet dit des Gaulois en général :

« Peuples de guerre et de bruit, ils courent le monde l'épée à la main, moins ce semble par avidité que par un vague et vain désir de voir, de savoir, d'agir. De grands corps mous, blancs et blonds, de l'élan, peu de force et d'haleine; jovialité féroce, espoir immense; vains, n'ayant rien encore rencontré qui tint devant eux, ce sont les enfants du monde naissant. »

Sans aucun doute on pouvait appliquer aux Nerviens les paroles de Strabon :

« Le caractère de toute la race gauloise, c'est qu'elle est irritable et folle de guerre, prompte au combat... Si on les irrite, les Gaulois marchent ensemble droit à l'ennemi, sans s'informer

d'autre chose... On les attire au combat quand on veut, où l'on veut, peu importent les motifs; ils sont toujours prêts, n'eussent-ils d'autre arme que leur force et leur audace... »

Mais ces Nerviens avaient aussi de l'énergie et de l'haleine, voire une certaine obstination dans la lutte; ceux du Nord-Est passaient souvent le Rhin pour assaillir les hordes germaniques...

Lorsque l'empire romain se disloqua, des colonies franques vinrent s'établir dans la Flandre, où s'opérèrent de nombreux mélanges avec les Nerviens et les Ménapiens. Ces peuples, ce semble, parlaient un flamand primitif, que d'aucuns, entre autres M. Blachon, nommaient le *Francique*, langue des Francs. Une bonne partie des Flandres fit alors partie des États de Clovis, soit de la France primitive.

Le temps passe, les races se tassent. Au Moyen Age, les pays de Flandre sont devenus un comté dont les comtes sont vassaux des rois de France. Ces comtes, le plus souvent, sont des vassaux soumis, encore que nous voyions le comte Ferrand former, avec Jean sans Terre et l'empereur Otton, une alliance contre Philippe-Auguste, alliance que le roi brisa par la victoire de Bouvines.

Au rebours, d'autres comtes, tels Louis de Nevers et Louis de Male, implorèrent le secours des rois de France... car ils avaient des sujets d'esprit libre, frondeur, et aisément rebelles, grands travailleurs en tous temps. Les villes, dont Bruges était la plus riche et la plus populeuse, la capitale des Flandres, formaient des Communes fortement organisées, où les métiers avaient des milices armées, fort combattives.

A la bataille des Eperons d'Or, la « canaille » rencontra l'armée française, menée par une étincelante chevalerie, impétueuse, téméraire, indisciplinée. La canaille fut victorieuse. Elle abattit les grands cavaliers, enlisés dans la boue, à coups de masses, les *Goedendag* (les « Bonjour »). Une multitude de chevaliers resta sur le champ, laissant quatre mille éperons d'or, d'où le nom de la bataille. Cette guerre fut menée par le syndic des tisserands, de Koninck, et le syndic des bouchers, Breydel.

D'autres révoltes furent malheureuses, mais Jacques d'Artevelde, allié du roi d'Angleterre, réussit à tenir tête au roi de France; son fils, par contre, se fit battre assez misérablement à Roose-beeke.

En ce temps, l'industrie flamande dominait l'Occident par sa richesse et son activité. Bruges, Gand, Ypres, Lille furent des villes opulentes. On y trouvait une bourgeoisie fastueuse, si fastueuse qu'à une fête, la compagne de Philippe le Bel s'écriait avec dépit, voyant un si grand nombre de femmes magnifiquement vêtues :

— Je croyais être seule reine ici, et j'en vois plus de trois cents. (cinq cents ?)

Déjà la filature et le tissage constituent la grande prospérité des Flandres et cette industrie remonte loin; on la voit assez importante lors de l'invasion romaine; sous les comtes de Flandre, elle prit une extension inouïe, tellement qu'il fallait importer, en fortes quantités, des toisons étrangères; cette importation eut une grande influence sur le début de la guerre des Anglais (guerre de Cent ans). Comme chacun sait, le roi Édouard se considérait

comme supérieur en droits à Philippe VI ; il descendait plus directement des rois français, mais par les femmes, ce qui, selon la loi salique, donnait la prééminence à son rival.

A cette époque, les Plantagenet, souverains de l'Angleterre, étaient réellement des princes français, de même que la plus importante fraction de leurs vassaux. A la cour anglaise, on parlait la même langue, on avait les mêmes coutumes qu'à la cour de France. Si la rivalité des deux prétendants n'avait pas encore donné lieu à une guerre, c'est que les barons anglais ne la désiraient aucunement.

Une folie du roi de France détermina les hostilités : il ordonna à son vassal, Louis de Nevers, comte de Flandre, de faire saisir les Anglais qui commerçaient en Flandre. Or, à cette époque, l'Angleterre était par excellence la productrice de la laine en Europe : « Tous les peuples, réchauffés par les toisons de ses brebis, la bénissaient », écrit un chroniqueur.

Édouard, en représailles de l'arrestation des marchands, défendit l'exportation de la laine en Flandre et, par la même occasion, ordonna à ses sujets de n'acheter que des draps fabriqués dans le pays. Les métiers flamands s'arrêtèrent, un nombre considérable d'artisans émigrèrent et le comté se révolta contre Louis, mené par Jacques d'Artevelde, brasseur de Gand, homme politique fin et hardi.

Les Flamands, ayant chassé leur comte, négocièrent avec Édouard ; Philippe fit ravager les côtes d'Angleterre par ses vaisseaux de guerre ; Édouard envoya une flotte en Flandre et somma Philippe,

comte de Valois, d'avoir à lui rendre les domaines de ses ancêtres et la couronne de France.

Cette fois la guerre fut acceptée par les vassaux d'Édouard; s'ils avaient refusé de se battre pour leur roi seulement, ils étaient prêts à le faire pour s'assurer l'alliance flamande et peut-être la possession d'une terre industrielle et redoutable par sa position, en face des côtes britanniques.

Il y eut une première campagne, molle, indécise, qui finit par la retraite d'Édouard, puis, l'alliance avec les Flamands ayant été solennellement ratifiée, le roi d'Angleterre adressa un message aux barons français où il déclarait qu'ayant ressaisi le gouvernement de la France, usurpé par le *comte de Valois*, il promettait de suivre les ordonnances de Saint-Louis et abolissait les impôts... Seul le comte du Hainaut se rallia à l'Anglais. A la bataille navale de l'Écluse, la flotte française, resserrée dans un espace trop étroit, se trouva incapable de manœuvrer : c'était à peu près la situation des Perses à Salamine. Les Anglais, libres de leurs mouvements, attaquèrent comme ils le voulurent et remportèrent une victoire facile qui leur donna pendant cette campagne la domination de la mer et resserra puissamment leur alliance avec la Flandre.

Édouard cependant ne profita guère de cette aubaine. Aucune action décisive ne la suivit sur terre, et même, les milices flamandes, découragées par des échecs partiels, abandonnèrent l'armée anglaise : la deuxième campagne finit sans aucun résultat comme la première. Mais la longue guerre, qui devait se nommer la guerre de Cent ans, n'en était pas moins entamée.

Nous n'avons pas à parler ici des désastres de Crécy et d'Azincourt, qui ne se rapportent pas à l'histoire de la Flandre, ni de la déconfiture des Anglais rongés par la tactique prudente de Charles V, mais la révolte des Flamands sous le comte Louis de Male nous ramène vers le Nord.

Il ne faudrait pas croire que les guerres des Anglais et des Français avaient ruiné la Flandre. Elle était aussi prospère que jamais, regorgeant de richesses et célèbre par les privilèges de son peuple, alors le plus libre d'Europe, peut-être aussi le plus ombrageux et le plus turbulent.

La moindre atteinte à ses privilèges, une simple menace même, le soulevait. Les métiers s'assemblaient en tumulte et tout de suite devenaient menaçants; chaque Commune exerçait des milices, composées d'hommes qui savaient manier les armes, et les grandes Communes, non seulement se révoltaient contre les comtes ou le roi, mais étaient dans un état de rivalité constante, se faisaient parfois la guerre.

C'est de cette rivalité que Louis de Male, prince prodigue et vaniteux, tenta de jouer. Il surexcitait l'esprit jaloux des Communes dominantes et, à la faveur des disputes, s'attaquait aux privilèges et levait des impôts...

A la fin, les Gantois, furieux de se voir entravés dans leur navigation, ce qui causait un grand dommage à la vente et à l'achat des produits, forcèrent les autres Communes à se soulever avec eux. Le comte, à qui le roi de France refusait des secours, essaya d'intimider les rebelles par la terreur. Ses cruautés n'effrayèrent guère les Flamands qui mi-

rent ses châteaux à sac, immolèrent ses nobles et ses soldats : on assista, en somme, à une lutte formidable entre la noblesse et la bourgeoisie, plus de quatre cents ans avant la Révolution française. Elle dura plusieurs années, pendant lesquelles la noblesse fut vaincue ou réduite à l'impuissance : l'exemple ne fut pas perdu pour les peuples ; en Angleterre éclata une vaste mutinerie qui prenait exemple sur la Flandre et dont les chefs correspondaient sans cesse avec les chefs flamands : Gand devenait le centre révolutionnaire de l'Europe.

On clabaudait de part et d'autre contre la noblesse et quand eut lieu la redoutable marche de cent mille hommes sur Londres, les révoltés chantaient :

« Qui donc était gentilhomme quand Adam labourait et qu'Ève filait ? Nous sommes tous des égaux ; à bas les prélats et les lords ! »

Le peuple de Paris, également encouragé par la longue sédition et la victoire flamandes, se révolta contre le duc d'Anjou qui représentait à Paris l'autorité royale (le roi, Charles VI, quoique déclaré majeur, était encore un enfant). Ce seigneur, maître des finances, après les avoir dilapidées et pillées, prétendait établir de nouvelles taxes : il se heurta à une opposition furieuse.

Loin d'accepter les nouveaux impôts, les Parisiens réclamèrent le retour aux anciennes franchises et contraignirent même le duc à supprimer toutes les taxes établies depuis Philippe. Le soulèvement fut brutal, voire féroce, accompagné de pillages : on massacra les gens de finance et particulièrement

les juifs qui passaient aux yeux de la multitude comme des artisans de ruine.

Anjou lutta, mais en vain... Les assemblées de notables lui refusèrent impitoyablement de l'argent et manifestèrent même de nouvelles exigences. Alors le duc essaya de mettre les mutins à la raison par les soldats, mais le peuple exalté par les nouvelles de Flandre se souleva avec une extrême impétuosité, envahit l'hôtel de ville, ouvrit les prisons aux captifs et se mit à massacrer les percepteurs de l'impôt.

L'exemple de Paris encouragea la province. Partout les populations se révoltèrent, en Champagne, en Picardie, en Normandie où l'on sacra roi un marchand drapier, lequel fit abolir les impôts et massacrer les receveurs.

La révolte normande ayant été réprimée par les troupes des ducs de Bourgogne et d'Anjou, ces seigneurs essayèrent de faire entendre raison aux révolutionnaires parisiens. Ceux-ci refusèrent de payer aucun impôt et tandis que les troupes pillaient autour de la ville, les Parisiens s'armèrent et bien équipés, bien pourvus, ils déclarèrent ne redouter aucunement les soldats royaux.

Une négociation s'ensuivit. La ville, toujours résolue à refuser les impôts, consentit pourtant à verser gracieusement cent mille livres, ce que les princes, connaissant leur impuissance, acceptèrent, résolus à prendre leur revanche plus tard.

La contagion se répandit à travers toute la France, partout on se révoltait, particulièrement dans le Languedoc où le duc de Berri fut vaincu

par les mutins, qui voulaient être gouvernés par Gaston Phœbus.

Telle était la situation générale vers 1381. Un vent de révolution soufflait sur la France et l'Angleterre; mais nulle part avec autant de force que dans son pays d'origine. Là, Louis de Male essayait vainement de réduire la révolte par le fer et par le feu. Continuellement, il prenait les villes d'assaut et ordonnait des massacres, non moins continuellement le peuple prenait et reprenait les armes.

Le comte fut vainqueur des Gantois à Nivelles, mais ceux-ci n'en tinrent pas moins la campagne; il leur arrivait des secours de partout. Il y eut enfin une bataille désespérée. Les émeutiers, sous le commandement de Philippe d'Artevelde, fils du grand tribun, attaquèrent le comte à Bruges. Ils étaient cinq mille; Louis de Male commandait à quarante mille hommes. Les cinq mille triomphèrent des quarante mille, tellement que Louis dut s'enfuir jusqu'à Lille, tandis que partout les villes se soumettaient à d'Artevelde, qui fut le dictateur du pays et qui montrait peut-être un goût trop vif pour la tyrannie.

La victoire des Flamands eut un tel retentissement à Paris que tout fut remis en question. Les Parisiens prétendirent contrôler l'emploi des cent mille livres promises : ils recevaient des messages d'Artevelde leur disant de ne point céder et qu'il leur enverrait des secours.

Les seigneurs de France comprirent enfin que, s'ils voulaient en finir avec toutes ces révoltes, il

fallait courir à l'aide de Louis de Male, et abattre en Flandre le foyer de la mutinerie : tant que les communiens flamands seraient vainqueurs, la royauté et la noblesse de tout le pays seraient en danger

Le jeune roi, avide de gloire, accueillit avec joie la proposition d'une grande guerre contre les mutins. On rassembla une magnifique armée, qui comptait plus de six mille gentilhommes et vraisemblablement dix ou douze fois autant de soldats ordinaires, et la grande guerre de Flandre commença.

Elle fut féroce. Ypres prise, les troupes du roi pillèrent, violèrent, massacrèrent à leur gré : le pays était si riche que les soldats ne prenaient que l'or et l'argent.

Artevelde, cependant, s'apprêtait. Il ne put obtenir aucune aide de l'Angleterre : les nobles de ce pays pensaient que la victoire des communes signifierait la défaite de toute la « gentillesse » de l'Europe occidentale. Le tribun rassembla néanmoins une armée de cinquante mille hommes qui marcha contre le roi de France. La bataille fut acharnée; elle se termina par la défaite des communiens...

Cette défaite, vite connue dans tout l'Occident, affligea et effraya Paris autant que les villes flamandes. Les Parisiens, qui s'attendaient à la victoire des Flamands, avaient tout préparé pour la destruction du Louvre et des châteaux qui les menaçaient; en province, à Châlons, à Reims, à Beauvais, à Blois, à Orléans, à Rouen, les vilains s'apprêtaient à faire un mauvais parti aux nobles...

On avait résolu d'attaquer les troupes du roi en retraite, de couper les ponts, de cacher les vivres. Tous ces projets s'écroulaient à la suite de la défaite d'Artevelde. Partout où la bourgeoisie avait conquis des privilèges, régnait une consternation profonde.

Cependant, le roi, pressé de retourner dans ses domaines, ne s'attarda pas en Flandre. Il était impatient aussi de soumettre enfin les Parisiens. Mais avant de s'en retourner, il voulut faire un exemple dont les vilains se souvinssent pendant longtemps. La ville de Courtrai fut choisie... parce qu'elle avait été témoin de la défaite des chevaliers à la bataille des Éperons d'Or. Elle s'était soumise pourtant; depuis quinze jours, elle logeait et nourrissait les vainqueurs.

Le roi, en la quittant, ordonna de la détruire complètement. Tout fut pillé, les maisons incendiées, les hommes occis sans miséricorde, les femmes et les enfants vendus...

Paris, cependant, attendait avec une angoisse profonde le retour du roi et de ses gentilshommes. Angoisse justifiée : les nobles et le roi revenaient avec un désir féroce de vengeance; le retour devait être marqué par une répression implacable.

Les notables auraient pu pousser le peuple à combattre : il le voulait, il n'attendait qu'un ordre, mais les conseils de soumission prévalurent. Cependant, trente mille hommes en armes se rendirent au devant du roi, soi-disant pour lui servir d'escorte, en réalité pour le faire réfléchir. Les chefs de l'armée royale déclarèrent que sous peine de sanctions sévères, les Parisiens devaient rentrer chez

eux. Ceux-ci ayant obéi, le roi renvoya une délégation de magistrats qui venaient traiter de la soumission des bourgeois, et entra dans la ville en vainqueur.

Les soldats se firent héberger et commirent des excès si habituels en ces temps que leurs victimes les enduraient sans étonnement. Puis, la répression proprement dite commença, une foule de notables furent mis à mort parmi lesquels Nicolas Flamand, ami de Marcel, prévôt des marchands, et Desmarts, avocat général, qui méritait d'autant plus d'être épargné qu'il avait tout tenté pour réconcilier les Parisiens et leurs seigneurs.

Quand on eut exécuté assez de gens pour jeter la terreur dans l'âme du peuple, le roi feignit de pardonner, mais en exigeant de lourdes contributions, accompagnées de confiscations fructueuses, et d'impôts.

La ville perdit tous ses privilèges, toutes ses franchises, on jugula les métiers, on supprima les confréries. Ce fut en somme une déchéance complète pour la pauvre ville qui retomba sous le pouvoir d'une noblesse brutale, ombrageuse et avide.

Les mêmes réactions se produisirent en province, en Champagne, dans l'Orléanais, en Normandie : partout les féodaux reprirent leurs libertés aux gens du travail.

Et l'aube de temps nouveaux, qu'avait fait espérer la révolution flamande, se perdit dans la nuit médiévale...

Il importait que la révolte fut complètement brisée aux lieux mêmes de son origine. Aussi les

nobles reprirent-ils bientôt les armes contre les Flamands. Déjà ceux-ci s'étaient ressaisis. L'armée du roi et des seigneurs trouva devant elle des forces anglaises commandées par l'évêque de Norwich et une armée flamande sous les ordres d'Ackerman. Ces milices avaient repris Dunkerque, Bergues, Cassel. Il fallait lever une armée formidable pour en finir... ou du moins essayer d'en finir : le roi Charles VI réussit à rassembler près de cent mille hommes qui délivrèrent Ypres et massacrèrent les habitants de Bergues.

La guerre traînait cependant, se perdait en actions de détails, en combats de partisans; l'armée coûtait cher et il n'était pas facile de la nourrir. Une trêve fut conclue, qui ne dura pas très longtemps, la guerre ayant été ranimée par la mort du comte de Flandre à qui succédait, par sa femme, Philippe de Bourgogne, un Valois, presque aussi puissant que le roi même.

Cette nouvelle guerre ne fut pas plus décisive que la précédente. Quoique Charles VI eût fait détruire Dam, livrée aux flammes, que les terres envahies par la soldatesque fussent affreusement saccagées, qu'on mît à mort jusqu'aux femmes et aux enfants, les Flamands ne cédaient point. Une énergie indomptable maintenait les milices en armes.

Alors, voyant que cinq ans de guerre n'avaient pu réduire ce peuple opiniâtre, le duc de Bourgogne se résigna à faire un traité par lequel les Flamands obtenaient une entière amnistie et le maintien de leurs franchises... Moyennant quoi, ils jurèrent fidélité à leur nouveau comte.

Ainsi ce pays originel de la révolte échappait au

sort lamentable des villes qui s'étaient soulevées après lui.

La Flandre passa donc sous la domination des ducs de Bourgogne, et, à peu près trois quarts de siècles après la révolte que nous venons de mentionner, il y eut un grand soulèvement contre Philippe dit le Bon et qui n'était pas bon du tout.

La guerre entre le duc et ses sujets fut opiniâtre et d'une férocité inouïe : nobles et hommes d'armes exterminaient les vilains comme ils eussent exterminés des loups ou des sangliers. Ils incendiaient les fermes et les villages, tuaient les paysans sans défense, violentaient affreusement les femmes, quitte à les égorger ensuite.

Les insurgés furent vaincus à Audenaerde, à Rupelmonde, finalement à Gavre où on leur massacra vingt mille hommes...

La fin de cette guerre eut des résultats plus désastreux pour la Flandre que la guerre sous le Artevelde : les Flamands y perdirent les plus enviés de leurs privilèges.

L'histoire relate encore une révolte sérieuse en Flandre sous Charles-Quint.

François I^{er}, dans l'espoir de s'attirer la reconnaissance de son rival, laissa passer l'empereur par la France, et même le reçut avec de grands honneurs et des fêtes somptueuses.

Charles, qui ne devait lui en savoir aucun gré, alla châtier les Flamands : il le fit avec la cruauté froide qui était selon son caractère et enleva les derniers privilèges à ces turbulents sujets.

Pourtant, il se vantait d'aimer ce terroir où il

était né, dont il parlait la langue, dont il était même fier, mais ce politique acide, sans éclat, puissant par un ensemble de circonstances et d'héritages qui n'avaient pas dépendu de lui, assez heureux dans des entreprises poursuivies avec ténacité et sang-froid, mais peu glorieuses, ce rival terne du brillant et léger François I^{er}, ne semble avoir eu aucune tendresse profonde au cœur. Son œuvre même ne l'a point échauffé; il la poursuivait avec une sorte de morosité qui finit par le conduire au couvent de Saint-Just où il se manifesta d'humeur sombre; il lui plut d'assister à un service funèbre anticipé en l'honneur de sa triste personne...

Charles laissa un héritier plus morose encore que lui-même, ce ténébreux et cruel Philippe II, bourreau et victime, acharné à une œuvre de fanatisme en même temps qu'à une longue lutte d'ambition contre la France, contre l'Angleterre, contre ces Pays-Bas dont la Flandre était le plus riche morceau.

Ses lieutenants là-bas, surtout l'âpre duc d'Albe, au visage étroit, muré, sinistre, accomplirent une œuvre de sang et de mort. Le Protestantisme était né, qui croissait avec une rapidité déconcertante sur l'Europe. La France faillit bien être huguenote. Aux Pays-Bas, une bonne moitié du pays devait le devenir.

Albe et ses satellites eurent à lutter contre Guillaume le Taciturne, dont la devise était : « Je maintiendrai », prince infatigable, dont tous les actes étaient concertés, dont la pertinacité était sans égale. Les Gueux de Mer transportaient la lutte religieuse et civile sur les eaux, les Gueux de Terre,

à peu près maîtres de la Hollande, s'acharnaient à conquérir la Belgique et la Flandre. Peu ne s'en fallut qu'ils ne réussissent, car ils avaient de très nombreux partisans.

La soldatesque espagnole répandit des flots de sang; les bûchers, le gibet fonctionnaient sans relâche; et quand on croyait avoir réduit un terroir, on voyait surgir de nouveaux révoltés, comme l'incendie surgit de cendres mal éteintes.

Malgré tant d'horreurs, la Flandre demeurait florissante : de Bruges à Lille, à Dunkerque, la prospérité fut universelle. En aucun pays, il n'existait autant d'industriels et de marchands richissimes, vivant largement, gros mangeurs, et raffinés en cuisine, grands buveurs...

Elle donnait aussi, cette Flandre, d'indomptables hommes de mer, tantôt alliés avec les Gueux, tantôt avec l'Espagnol : corsaires et pirates pullulaient dont beaucoup firent de grosses fortunes...

C'était la race dont devait naître Jean Bart, ce marin redoutable entre tous à l'Anglais et au Hollandais.

La France fut quelque temps étroitement liée à cette guerre, par une de ces intrigues où la royauté, catholique chez nous, se liguait au dehors avec les protestants (comme devait faire plus tard, et avec quel éclat, le grand Richelieu). Les Provinces-Unies, en effet, après de nombreuses victoires d'Alexandre Farnèse, le meilleur général espagnol de cette époque, appelèrent le duc d'Anjou, frère d'Henri III, à qui ils offrirent la souveraineté du pays.

Le duc, parti pour la guerre de Flandre avec dix mille fantassins et une nombreuse cavalerie, alla débloquer Cambrai qu'assiégeait le duc de Parme. Cette ville délivrée, il prit Cateau-Cambrésis, mais dès lors, au lieu de combattre avec le prince d'Orange qui l'attendait, il demeura à peu près inactif.

Il partit même pour l'Angleterre, dans le dessein d'épouser la vieille Elisabeth, très amoureuse de lui; mais ce mariage déplaisait si fort aux Anglais que la reine n'osa l'accomplir... Alors, Anjou alla se faire couronner duc de Brabant et comte de Flandre, si bien que Flamands et Brabançons, désireux pour la plupart d'être annexés à la France, attendaient un secours décisif du Roi.

Le duc d'Anjou voyait de toute part des partisans accourir sous ses drapeaux : protestants d'Allemagne et de France, bon nombre de catholiques.

Le prince d'Orange vint se joindre à lui, le duc de Montpensier arriva avec sept mille hommes soudoyés par Catherine de Médicis, les Provinces-Unies offrirent quatre millions de florins pour la solde des troupes. Mais le duc d'Anjou ne put vaincre; Parme triompha.

Les défaites, les vices aussi du duc d'Anjou ne tardèrent pas à lui aliéner le cœur des Flamands, des Brabançons, des Anversois. Le duc, qui craignait d'être chassé par ses sujets, voulut s'assurer des places de soutien : il s'empara de Dunkerque, d'Alost et d'Ostende, mais il échoua ailleurs. Voyant la rancune grossir contre lui et ayant perdu la plus grande partie de son armée, il évacua le pays, où

Il ne laissa qu'une insignifiante garnison de six mille hommes.

Néanmoins, il demeura en contact avec les insurgés qui finirent, devant les menaces croissantes des armées espagnoles, par lui rendre sa souveraineté, à la condition que la France déclarerait la guerre à l'Espagne. Il fallait décider Henri III à ratifier cet accord, mais Anjou mourut soudain, emporté par le même mal que son frère, le roi Charles IX.

Henri III n'en continuait pas moins ses négociations avec les Provinces-Unies, car il convoitait ardemment tout le Pays-Bas avec la Flandre qui en était, avec Anvers, le plus riche terroir. L'assassinat de Guillaume le Taciturne, en mettant les insurgés aux abois, les porta davantage à accepter la royauté française. Les envoyés des Provinces-Unies vinrent solennellement proposer à Henri III l'adjonction de leur pays aux domaines du Roi. La réception des ambassadeurs enragea le roi d'Espagne et indigna les catholiques français qui se liguèrent.

Tout cela n'eut aucune suite; les Espagnols restèrent en Flandre, et après la mort de Farnèse, son fils Ranuce, devenu gouverneur des Pays-Bas, dompta enfin ce malheureux peuple à force de supplices, sauf les provinces du Nord qui gardèrent leur liberté et commencèrent dès lors à devenir le puissant petit pays dont les flottes tinrent tête aux flottes anglaise, espagnole et française, dont les troupes, alliées aux Anglais, furent redoutables même pour le glorieux Roi Soleil.

La Flandre, morcelée, ne devait plus jamais être une terre autonome.

Philippe II donna la Flandre et tous les Pays-Bas à sa fille Isabelle mariée à Albert, archiduc d'Autriche. Sous ces souverains, la guerre continua avec le fils de Guillaume d'Orange, Maurice, qui se trouva être un homme de guerre de grande envergure.

Maurice battit les Espagnols à Nieuport, et leur fit perdre quatre-vingt mille hommes devant Ostende. Il réussit ainsi à faire reconnaître l'indépendance *implicite* des Provinces-Unies, mais sous la souveraineté d'Albert et d'Isabelle : d'ailleurs, après la mort d'Albert, les Pays-Bas (la partie méridionale, entre-autres la Flandre) retombèrent sous le joug espagnol. Isabelle y demeura comme gouvernante sa vie durant.

Dans tous ces événements, la Flandre proprement dite joua un rôle important, par ses partisans et ses hommes de mer, mais assez effacé au point de vue officiel. Elle cessa pour ainsi dire d'exister politiquement, elle devint un des champs de bataille de l'Europe.

Richelieu la fit envahir, sans grand succès, mais sous Louis XIV, des opérations fréquentes donnèrent alternativement des résultats heureux et des résultats malheureux.

La première fut marquée par la bataille des Dunes. Louis XIV avait conclu une alliance avec l'Angleterre, sous Cromwell, contre l'Espagne. Cette alliance devait sembler bien importante à l'impérieux Louis XIV puisqu'il poussa la condescendance jusqu'à donner le nom de frère à l'Anglais régicide et à prendre l'engagement de chasser de France les enfants de Charles I^{er}.

L'Angleterre envoya une flotte et six mille hommes de troupes terrestres pour l'attaque de Dunkerque. La France envoya Turenne. Après s'être emparé de plusieurs places secondaires, Turenne alla assiéger Dunkerque. Il eut comme adversaires le brillant vainqueur de Rocroy et don Juan d'Autriche, accouru avec une armée imposante pour délivrer la ville.

Turenne attaqua dans les Dunes, avant que les Espagnols eussent reçu leur artillerie et l'affaire fut menée si rapidement que les troupes ibériques n'eurent pas même le temps de se mettre en ordre de bataille : leur déroute fut complète. Dunkerque prise, les troupes anglo-françaises prirent Furnes, Gravelines, Audenaerde et Ypres.

Le traité des Pyrénées nous donna quelques lambeaux de la Flandre, mais Louis ne devait pas s'en tenir là.

La guerre pour le droit de Dévolution eut des suites plus importantes. Dans cette campagne, Turenne prit Armentières et Charleroi, d'Aumont saisit Furnes et Bergues. Ensuite, les deux généraux se rendirent maîtres de Tournai, Douai, Courtrai, Audenaerde et mirent le siège devant Lille qui capitula lorsque Créqui eut battu un corps de secours espagnol.

La paix d'Aix-la-Chapelle donne à la France, provisoirement, les places conquises en Flandre, puis la paix de Nimègue nous dispensa dans cette région quelques nouveaux avantages.

Tout faillit être perdu après la campagne de 1696 et 1697.

C'est alors que Jean Bart accomplit un de ses

plus beaux exploits. Sorti de Dunkerque avec sept frégates alors que quatorze vaisseaux anglais bloquaient le port, il enleva aux Hollandais quarante vaisseaux qu'escortaient des frégates.

Après quoi il rentra à Dunkerque avec ses prises, dont il avait cependant sacrifié au préalable les vaisseaux d'escorte.

Ce fils de la Flandre, un de nos plus glorieux marins et sans doute le premier de nos corsaires, avait de qui tenir : son père et son grand-père avaient énergiquement combattu l'Anglais. Dès 1679, il avait joué tant de tours à l'ennemi, déployé une telle audace, montré de si précieuses qualités tactiques que Louis XIV en fit un lieutenant de vaisseau... grand honneur en ce temps pour un marin de fortune.

En 1689, on le voit tromper la vigilance des flottes anglo-hollandaises et ravitailler Brest en poudre et en munitions. Trois ans plus tard, il réussit à passer au travers de la flotte de blocus à Dunkerque, brûla une multitude de navires, débarqua sur la côte anglaise qu'il ravagea, et revint avec une belle prise dans sa ville natale. Il sauva la France de la famine en amenant à Dunkerque une centaine de vaisseaux chargés de céréales. D'autre part, sous Tourville, à la bataille de Lagor, il coulait six vaisseaux ennemis avec un seul navire, *le Glorieux*.

Ce grand homme, plébéen flamand, aux façons frustes, fut non seulement un marin d'une audace incomparable, mais encore un fin manœuvrier, un marin plein de ressources et d'expérience. Il mourut encore jeune — à 52 ans — des suites d'une pleurésie.

De grands revers, au déclin du règne de Louis XIV, faillirent nous enlever la Flandre. Nous y perdîmes plusieurs batailles, entre autres à Audenaerde et à Malplaquet.

A Audenaerde, nous avions une belle armée, composée de troupes excellentes, supérieures à celles des ennemis, qui marchaient sous le commandement de Marlborough et du prince Eugène. Un Turenne, vraisemblablement, eût été vainqueur, mais sauf Villars et Vendôme en ses beaux jours (il péchait par une fâcheuse indolence) nous n'avions guère de bons généraux. Le favori de Louis XIV, Villeroy, se montra très inférieur aux généraux ennemis dont l'un, Marlborough, semble avoir été hors pair.

Les troupes françaises se laissèrent surprendre, à Audenaerde, au moment où elles traversaient l'Escaut.

La bataille fut mal engagée par les nôtres, qui n'eurent d'autre ressource que de combattre au fur et à mesure de leur arrivée : l'ennemi tronçonna nos divisions et le désastre eût été complet sans l'arrivée de la nuit qui permit de battre en retraite. Notre armée se retira vers le Nord, tandis que Marlborough et Eugène s'en allaient assiéger Lille, l'un avec vingt-cinq mille hommes, l'autre, qui servait surtout de couverture, avec cinquante mille.

Les stratèges sont d'avis que c'était là une opération téméraire et dont un bon général n'eut pas manqué de punir les auteurs. D'une part, Lille semblait à l'abri d'une surprise, ayant été puissamment fortifiée par Vauban, et d'autre part, l'armée du

duc de Bourgogne pouvait survenir avec cent mille hommes bientôt renforcés par les trente mille hommes de l'Electeur de Bavière.

Un général habile et vigilant aurait, sans trop d'efforts, culbuté Marlborough et Eugène : nous n'avions pas en Flandre ce chef-là et Lille dut se rendre, hors la citadelle que Boufflers défendit encore quelque temps...

Lille prise, la position des armées anglaise et autrichienne demeurait pourtant critique : l'Electeur de Bavière ayant attaqué Bruxelles, Marlborough osa envoyer quinze mille hommes qu'il eût été facile aux Français de capturer ou de détruire... On les laissa passer ! Restait une chance énorme du côté de Marlborough qui n'avait que trente-cinq mille hommes à opposer à près de cent mille... Une rapide attaque, bien menée, devait avoir aisément raison de l'Anglais... Mais *quos Jupiter vult perdere!* Les chefs français demeurèrent inertes; Boufflers fut contraint de se rendre; Eugène et Marlborough allèrent saisir Gand et Bruges... La France se trouva vaincue alors que ses généraux avaient eu les atouts en mains : troupes braves et expérimentées, bon armement, bon équipement, supériorité numérique, enfin, tous les moyens de vaincre.

Louis se résigna à demander au vainqueur les conditions de la paix. On humilia ses ambassadeurs, on annonça l'intention de morceler la France, en tout cas de la réduire à l'impuissance : il fallut céder Lille, Condé, Maubeuge, Ypres, Menin, Furnes, et par ailleurs Exilles et Fenestrelle, démanteler Dunkerque, sacrifier les alliés — les électeurs de Co-

logne et de Bavière, — renoncer à la possession effective de l'Alsace et donner Strasbourg, avec Landau et Neuf-Brisach à l'Empereur, enfin (c'était le pire), reconnaître Charles III comme roi d'Espagne et, s'il le fallait, combattre le petit-fils de Louis XIV, le contraindre à quitter la Péninsule.

L'orgueilleux souverain qui avait humilié tant d'hommes et jeté l'épouvante dans tout l'Occident, se montra fier et même noble dans sa misère. Il fit appel à son peuple dans une adresse digne et en somme fort habile qui, venant d'un tel homme, toucha profondément la France. Ce peuple, si sensible aux beaux gestes, s'exalta, se roidit contre l'infortune et se montra prêt à soutenir un roi qu'il n'aimait pas d'amour mais qui lui avait donné cette gloire dont il était naturellement si avide.

Le roi eut les hommes et l'argent pour faire une nouvelle campagne et ne pas aller « contre l'humanité » en combattant sa descendance.

Toutefois, l'argent fut bien difficile à amasser. La vaisselle du roi, des grands et des riches envoyée à la Monnaie, une avance de cinquante millions de livres sur les impôts futurs, les dons des villes et des corporations, tout demeurait insuffisant... On recourut alors à cette falsification de la monnaie si souvent pratiquée par les anciens rois. Profitant d'un envoi d'or en lingots de plus de trente millions de livres, le contrôleur général des finances fit refondre la monnaie et convertit en louis d'or de vingt livres les louis de seize livres dix sous. Le crédit fut relevé, deux cent vingt millions se trouvèrent pour faire une nouvelle campagne, une des plus terribles de notre histoire.

L'armée fut confiée à Villars, le meilleur de nos généraux : Boufflers, le défenseur de Lille et un des rares chefs qui eussent fait de bonne besogne en Flandre, plus âgé que Villars, accourut avec empressement pour servir sous ses ordres.

Le généralissime se mit en campagne, très gêné par le manque de vivres : souvent le soldat jeûnait. La campagne débuta par une manœuvre audacieuse. Villars se porta au-devant de l'ennemi avec une telle vitesse qu'il aurait sans doute été vainqueur, s'il avait résolument attaqué : les Anglais et les Impériaux étaient dispersés ; les chefs, surpris, ne pouvaient opposer directement que des forces insuffisantes aux Français. L'actif Villars ne le fut aucunement en cette occasion. Il resta trois jours sans rien faire malgré l'ardeur de ses troupes qui ne demandaient qu'à combattre. C'était le temps qu'il fallait aux ennemis pour se rassembler. Quand Villars engagea les hostilités, Marlborough et Eugène tenaient leurs forces en mains, et une artillerie nombreuse.

Villars s'était retranché derrière deux bois, dont il avait aussi fait occuper l'intervalle. Lorsque l'ennemi attaqua, les soldats jetèrent une partie du pain qu'on venait de leur distribuer, après deux journées de jeûne et se précipitèrent au combat avec une ardeur extraordinaire.

Ce fut la plus formidable bataille de ces guerres. Villars mena une attaque impétueuse qui anéantit presque la gauche de l'ennemi, mais il fut blessé ; ses divisions plièrent. Boufflers prit sa place et commit la faute de dégarnir son centre. C'était ouvrir la porte à l'ennemi, lui permettre de scinder

l'armée française, ce à quoi il ne manqua point. Son attaque divisa les troupes de Boufflers en deux parties, aux abords du petit village flamand qui devait donner son nom à la bataille, MALPLAQUET : une fois encore la fortune tourna contre la France.

L'ennemi avait perdu vingt mille hommes, et nous à peine huit mille. On voit facilement par là que, mieux conduite, la bataille devait être une victoire pour la France, non pour les Alliés... Elle fut une de nos plus lamentables défaites et faillit bien compromettre le sort de la monarchie.

La France, déçue, voulut la paix. On la réclamait de toute part et elle ne pouvait être qu'un désastre. Le roi céda et s'humilia. Il offrit aux Alliés des conditions qui ruinaient l'avenir du pays. Par bonheur, on exigea qu'il chassât lui-même son petit-fils d'Espagne et cela dans un espace de deux mois. L'ennemi se doutait bien qu'il refuserait... Mais, sûr de la victoire, il voulait écraser définitivement la France...

Louis, dans un sursaut de fierté, s'écria :

— J'aime mieux faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants !...

La guerre continue, acharnée. Il y eut une belle victoire de Vendôme en Espagne et enfin, à Denain, flamande comme Malplaquet, Villars répara le désastre. Mais auparavant, l'Angleterre s'était retirée de la coalition, tandis qu'Eugène manœuvrait en Flandre avec cent mille hommes. Déjà Le Quesnoy et Landrecies étaient pris, Reims menacée...

Les lignes ennemies étaient trop lâches, trop espacées. Villars en profita. Après un semblant d'offensive vers Landrecies, qui trompa Eugène, il se hâta de courir vers Denain où commandait d'Albemarle.

Comme on demandait au maréchal des fascines pour franchir les fossés :

— Les corps des soldats seront nos fascines ! dit-il.

La place fut prise ; en un instant, les troupes françaises franchissaient les retranchements, massacraient ou capturaient la garnison, à qui la rupture des ponts, sur l'Escaut, coupait la retraite.

Eugène cependant, revenu de sa surprise, accourait, mais trop tard. Retenu sur l'autre rive du fleuve, il ne put qu'assister à la défaite des Hollandais, et il fut lui-même battu. Après quoi, les Français reprirent en un tournemain Douai, Marchiennes, Bouchain, Le Quesnoy...

La monarchie était sauvée et la partie conquise de la Flandre désormais fut acquise à la France.

Cependant, la Flandre devait encore assister plus d'une fois à des batailles, en attendant la guerre de 1914-1918, pendant laquelle elle subit l'injure de la présence et de l'oppression ennemie. Pendant la Révolution, le général Houchard battit les Anglais à Hondschoote, puis il les contraignit à abandonner le siège de Dunkerque. De même, il fut vainqueur des Hollandais à Menin, mais une panique fit rétrograder ses troupes à Lille. Cette panique lui coûta cher. Traduit devant le tribunal révolutionnaire, il ne tarda pas à avoir la tête tranchée.

Jourdan, chef de bataillon, avait pris sa place et

vaincu Cobourg à Wattignies (aujourd'hui Wattignies-la-Victoire). Puis Jourdan contraignit le même Cobourg à lever le siège de Maubeuge. Plus heureux que Houchard, Jourdan devait devenir maréchal de France. N'oublions pas que Lille fut assiégée en 1792 par Albert de Saxe-Teschen et violemment bombardée. Mieux que la faible garnison, les habitants défendirent la ville et contraignirent les Autrichiens à se retirer.

Sous l'Empire, sous la monarchie des Bourbons et celle de Louis-Philippe, la Flandre ne revit plus la soldatesque étrangère. Elle la revit quelque peu en 1870-1871.

Faidherbe, après le désastre de Sedan, avait été nommé général de l'armée du Nord, qui comptait un peu moins de cinquante mille hommes de troupes quelconques, la plupart peu exercées. Il sut les discipliner, les préparer à la bataille et, au total, en faire le meilleur usage. Alors que nous ne comptions pour ainsi dire que des défaites, il réussit, avec ces soldats médiocres, à remporter deux victoires, sur le général allemand Manteuffel, à Pont-Noyelles et à Bapaume. Moins heureux à Saint-Quentin, il fit sa retraite avec ordre et méthode, et résista jusqu'à la fin de la guerre, avec l'appui des places fortes du Nord.

Enfin, de 1914 à 1918, Lille endura les plus pénibles épreuves. Les Allemands lui firent subir une tyrannie méticuleuse et cruelle et la razièrent, levèrent d'énormes contributions, ruinèrent et détruisirent des usines, incendièrent les mines, enfin envoyèrent des habitants en Allemagne pour

y travailler au service de l'Empire — et parmi ces exilés se trouvèrent un grand nombre de femmes et de jeunes filles. Le pays fut tellement maltraité qu'il semblait ne pas pouvoir se relever du désastre; il est aujourd'hui en passe de devenir plus prospère que jamais...

Nous reparlerons plus ou moins incidemment de l'occupation allemande en parcourant quelques sites et quelques villes...

XXVII

LA LITTÉRATURE FLAMANDE ET WALLONNE DU NORD

1. — *Jean Froissart.*

La Flandre peut s'enorgueillir d'avoir vu naître deux des plus illustres prosateurs français, deux étonnants précurseurs littéraires, Froissart et Comines.

Le premier en date, Jean Froissart, naquit dans cette Valenciennes qui devait plus tard donner le jour au grand peintre Watteau. Il écrivit de fort bonne heure, puisque nous le voyons partir pour l'Angleterre, à l'âge de vingt-trois ans, avec un livre sur les événements de son temps, livre qu'il offrit à la reine Philippine de Hainaut, femme d'Edouard III. (C'est la reine qui obtint, par son intervention auprès de son mari, la grâce des bourgeois de Calais.)

Philippine accueillit bien le jeune Froissart et le nomma clerc de sa chambre.

Jean Froissart entreprit bientôt de longs voyages en France, en Ecosse, en Italie et, lorsque sa royale protectrice décéda, il ne tarda pas à retrouver d'autres protecteurs, tels Robert de Namur, Jeanne de Brabant, Wenceslas du Luxembourg, finalement Guy de Blois qui lui assura le vivre et le couvert en lui faisant donner la cure de Lestines-au-Mont. Au reste, ce seigneur l'appela auprès de lui, dans ses domaines du Blésois.

Toujours voyageur, Froissart visita le Béarn, et passa par la cour de Gaston Phoebus. Il eut pour dernier patron Aubert de Bavière, auquel il survécut — pas longtemps, assurent les chroniques.

On voit par ce qui précède que Jean Froissart était un habile homme, qui savait se faire bien venir des grands. Fin manœuvrier pour ce qui regarde sa vie privée, il n'avait pas toutefois la haute intelligence politique de Comines, Machiavel avant la lettre, qui avait sur ce point des idées aussi réalistes que subtiles.

La Chronique de Froissart n'en est pas moins une histoire de grand mérite, étant donné surtout l'époque où il vivait.

Il a composé quatre livres sur les événements qui se passèrent durant son pèlerinage ou plutôt qui s'étendirent d'une date un peu antérieure à sa naissance jusqu'à une date guère éloignée de sa mort.

Cette histoire, souvent assez partielle, inspirée par ses protecteurs, renferme aussi des passages sincères, pris sur le vif, d'autres où l'auteur accepte

candidement les dires de ceux avec qui il s'est entretenu.

En somme, tour à tour sous l'influence anglaise, sous l'influence de Guy, sous l'influence d'Ostrevant, il voit les événements avec des nuances qui varient selon les personnages dont il dépend ou qui le dominant.

Il n'en tente pas moins de constituer une histoire conçue d'après des documents, des causes, en somme une histoire soumise à l'analyse et à la critique.

Ce qui le caractérise avant tout, c'est la vie, le relief, la couleur. Il se distingue des anciens par cette verdeur individuelle, par cette liberté d'allure qui est une caractéristique occidentale et nordique : c'est vraiment un beau précurseur de la littérature française en général et de la nouvelle littérature historique en particulier. On lui doit aussi des poésies et un roman de chevalerie, mais le poète et le romancier furent inférieurs à l'historien. (Né en 1338, mort en 1404 ou 1405 ?)

2. — *Philippe de Comines.*

De naissance aristocratique, Philippe de Comines naquit en 1445, au château de Comines. Encore fort jeune nous le voyons parmi les suivants de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, prince dont la puissance faisait alors échec à celle du roi de France, et dont l'orgueil était effréné et l'ambition sans limites.

Notre Comines ne devait pas rester assez long-

temps au service de ce prince, pour assister à ses déconfitures : les défaites de Grandson et de Morat, en Suisse, la mort devant Nancy qu'il assiégeait. En effet, lorsqu'il vit Louis XI à Péronne, notre Flamand sentit que c'était le maître qu'il lui fallait, l'intelligence adaptée à sa propre intelligence; il n'eut point de cesse que le roi ne l'eût pris à son service.

Il devait y rester jusqu'à la mort de Louis, et il ne semble pas que jamais la faveur royale lui fit défaut. Comines fut comblé d'honneurs, enrichi de terres et de situations profitables, telle la charge de Sénéchal du Poitou.

Le souverain et son serviteur étaient merveilleusement faits pour s'entendre. Comines, qui concevait les grands projets du roi et les jugeait admirables, aida le maître de ses conseils : on voit par les chroniques que ces conseils pouvaient être fort utiles à l'ambitieux, retors et habile souverain qui fit plus peut-être, pour la fondation définitive du royaume de France, qu'aucun de ses prédécesseurs ni de ses successeurs.

Esprit pondéré, conscience peu scrupuleuse, politique consommé, Comines est un Machiavel moins cohérent, moins généralisateur, mais peut-être mieux adapté aux réalités que le grand Italien.

Après la mort de Louis XI, il devint membre du conseil de régence, et commit une erreur grave en méconnaissant Anne de Beaujeu et en se rangeant du côté des princes ligués contre elle.

Cela faillit lui coûter cher : il fut chassé, puis emprisonné à Loches, à Paris. Louis XI n'eut

pas hésité en pareil cas à mettre en cage le serviteur révolté ou à le faire pendre. Anne fut plus indulgente et Charles VIII, conscient du rare mérite de Comines, non seulement le rappela à la cour mais encore le fit participer aux délibérations qui aboutirent à la conclusion du traité de Senlis.

Néanmoins, Comines ne devait pas garder la faveur royale. Après son intervention dans l'expédition d'Italie, il alla mourir disgracié, en son château d'Argenton. Les Mémoires de Comines s'étendent sur le règne de Louis XI, la régence d'Anne et le règne de Charles VIII. D'une manière générale on préfère la partie qui se réfère à Louis. La parfaite adaptation des caractères du conseiller et du maître, l'imprègne d'un réalisme supérieur et en rend la lecture très captivante.

Bien plus que Froissart, Comines est un historien. On est même porté à admettre qu'il dépasse la plupart des historiens français qui parurent aux siècles suivants, par l'étendue de la conception, la nette vision des circonstances et des caractères. Nul homme ne nous a donné, en toute connaissance de cause, un portrait aussi exact, aussi lucide de Louis XI.

Plus encore que Froissart, Comines est *direct* : il écrit sans s'asservir aux maîtres, il est plein de vie et de couleur. On peut croire qu'il n'a pas été sans influence sur Montaigne qui loue « son langage doux et agréable... la narration pure où éclate la bonne foi de l'auteur... et l'autorité et la gravité représentant son homme de bon lieu et *élevé aux grandes affaires* ».

3. — *Desbordes-Valmore.*

Les opinions littéraires sur Marceline Desbordes-Valmore, née Marceline-Félicité-Josèphe Desbordes, ont beaucoup varié. Certains ont vu en elle un charmant poète mineur, d'autres une élégiaque très inégale, d'autres un précurseur génial, quelques-uns l'ont déclarée un des grands poètes du XIX^e siècle. Nous donnerons notre modeste opinion un peu plus loin.

Elle naquit à Douai le 20 juin 1786; elle avait pour père Joseph-Antoine Desbordes, né à Douai, et pour mère Catherine-Josèphe Lucas. Desbordes était peintre, maître peintre, dit l'acte de naissance, il dorait et peignait des armoiries, des ornements d'église, des enseignes, des voitures et professait, plus ou moins secrètement, pendant la Révolution, des opinions royalistes. Il est vrai que les Droits de l'Homme lui conféraient surtout un droit à la misère, car les persécutions contre les gens d'église et contre les aristocrates lui enlevaient le pain de la bouche.

La petite Marceline vivait en compagnie de deux sœurs et d'un frère aîné. C'était une petite blonde rieuse qui ne laissait guère deviner la plaintive Marceline adulte. Sa chevelure était éclatante, les cheveux de la belle aux cheveux d'or, qui la firent, paraît-il, « baptiser en triomphe ».

Marceline fut une vraie petite fille du terroir, parlant la langue du peuple... Des vers, pleins de charme, se rattachent aux premières années de la « tiote brigande ».

O champs paternels hérissés de charmilles
Où glissent le soir des flots de jeunes filles.

O frais pâturages où de limpides eaux
Font bondir la chèvre et chanter les roseaux.

Voilà mon berceau, ma colline enchantée
Dont j'ai tant foulé la robe veloutée.

Pour quoi je m'envole à vos bleus horizons,
Rasant le flot d'or des pliantes moissons.

Ces premières années dont, jusqu'au dernier jour, elle chantera la féerie, ces jours si frais et si ardents, qui grisent encore la jeune femme par le seul souvenir, qui agitent encore l'aïeule en cheveux blancs, se passent pourtant au milieu d'une agitation redoutable et souvent sinistre. A peine Marceline a trois ans, et la Révolution éclate. La fièvre embrase la France, les passions déchaînées, les haines, les idées tumultueuses dressent les hommes contre les hommes. Dans cette tourmente, on tranche la tête du Roi et de la Reine, mais aussi des régicides mêmes qui s'entre-guillotineront, si l'on ose ainsi dire : les Girondins y passeront, et les Dantonistes, et les Hébertistes, tous ceux qui ont élevé des voix contre d'autres, les tribuns et leur suite, jusqu'à celui enfin qui préside souverainement aux hécatombes, l'aigre et méticuleux Maximilien de Robespierre, naguère étiqueté avocat au Parlement...

Qui l'eût dit, quand il récitait ses petits vers aux Rosati :

Garde toujours ta modestie,
Sur le pouvoir de tes appas.
Demeure toujours alarmée,
Tu n'en seras que mieux aimée,
Si tu crains de ne l'être pas !

Mais revenons à la petite Marceline.

Malgré l'orage, on vivait assez gaiement la simple existence quotidienne, chez les Desbordes, dans la petite maison, avec le père, la mère, la grand'mère Quiqueri (qui paraît avoir été d'origine espagnole).

Par les beaux soirs d'été, tandis qu'on tranchait les têtes à Paris et peut-être bien à Douai même, que Carrier noyait les suspects à Nantes, la famille réunie chantait les vieilles chansons du pays. Ou bien l'on célébrait une fête brillante comme celle des Innocents, en souvenir du massacre d'Hérode; cependant les sans-culottes dévastèrent la vieille église paroissiale que Marceline chanta ainsi :

Douce église sans pompe et sans culte et sans prêtre,
Où je faisais dans l'air jouer ma faible voix,
Où la ronce montait, fière, à chaque fenêtre,
Près du Christ mutilé qui m'écoutait peut-être,
N'irai-je plus rêver du ciel comme autrefois ?

Il semble que, même sous la Terreur, en prenant quelques précautions, et encore que le peintre ne trouvât pas toujours de l'ouvrage, on pouvait vivre assez agréablement. Ces énormes bouleversements n'atteignent pas autant la masse qu'on l'imagine. Les gens se calfeutrent. Moyennant quelques simulacres et du silence, ils se mettent à l'abri du cyclone.

Marceline porte un costume de circonstance, avec beaucoup de rubans tricolores, le père assiste à des banquets patriotiques, banquets de la peur, où l'on joue aux Spartiates mangeant en public le brouet noir. Même un jour, Marceline montée sur une

table et caparaçonnée de tricolore, récite des vers où l'on honnissait les tyrans en glorifiant le géant populaire.

La tornade passa, la famille put reprendre l'exercice du culte qu'elle n'avait cessé de pratiquer en secret. Adieu le bonnet phrygien, les cocardes tricolores, les vers lâches où l'on feint d'adorer ce qu'on abhorre, adieu l'épouvante, les coupe-tête... On continuera à tuer, mais au loin, sur les champs de bataille...

Un homme va venir, le dieu des batailles, qui mènera à la mort trois millions d'hommes et qu'on ne haïra point, que beaucoup aimeront avec frénésie parce qu'il donne au peuple français la grande ivresse des victoires.

Il y eut, si l'on en croit les souvenirs enchantés de Marceline, des années de bonheur, et pourtant les affaires ne marchaient pas dans la petite maison de la rue Notre-Dame. Même la dispute y entra qui augmentait avec les années. Le peintre, racontait Marceline, avait refusé un héritage, offert par un cousin de Hollande, à condition que les Desbordes retournassent au Calvinisme. Car le père Desbordes avait d'abord été protestant, étant issu de Genève. Mais Desbordes, converti franchement au catholicisme, jusqu'à être un peu fanatique, refusa l'héritage. Sa femme lui en fit reproche. Cette parfaite fileuse, qui gagnait plus d'argent que le peintre, s'aigrit et devint querelleuse. Et cela finit mal : Madame Desbordes passa les mers avec Marceline pour aller vivre chez une parente à la Guadeloupe.

Ce fut une sinistre aventure. Madame Desbordes partait sans biscuit, je veux dire sans l'argent nécessaire au voyage. Pendant un an, emmenant sa fillette dans maints coins de France, faisant même de celle-ci une petite actrice, ou sous-actrice, elle chercha des ressources. Une dame eut pitié d'elle et lui remit une somme, plutôt pour retourner à Valenciennes que pour gagner la Guadeloupe. Mais la filandière aventureuse et un peu « maboul », tenait à son idée première : elle s'embarqua sur un méchant bateau avec Marceline.

Toutes ces aventures, surtout la dernière, eurent de l'influence sur l'évolution poétique de la jeune Flamande, mais le voyage fut triste, même lugubre, la traversée affreuse.

La jeune Marceline ne connut aucune des impressions enchanteuses que d'autres voyageurs ont dépeintes. Elle n'avait d'autre désir, et sa mère plus encore, que de revoir la terre ferme... Elles n'y parvinrent pas très heureusement. La Guadeloupe était en pleine révolution; les Noirs massacraient les Blancs, pillaient et violaient avec frénésie.

Débarquées à Saint-Barthelemy, les voyageuses virent de délicieuses mulâtresses, aussi légères que cette duchesse de Bourgogne qui, selon Saint-Simon, avait l'allure d'une déesse marchant sur les nues...

Ce grand périple avait été un voyage vers la Chimère : la cousine qui devait tout sauver était ruinée, dépossédée par les nègres...

Madame Desbordes s'en tira en mourant, grâce à la fièvre jaune; notre pauvre petite Marceline demeure seule, sans ressources, à quinze ans !

Que se passa-t-il dans cette jeune âme, si gaie de nature, si loin de sa terre natale, de sa maison et des villes chéries ? La mélancolie de Marceline, née pendant le périple, dut s'accroître avec le sens de sa fragilité et de son isolement...

Elle trouva un mauvais bateau pour repartir. Une jeune veuve, qui s'était attachée à elle, essaya de la retenir. « Je me serais jetée à la mer, plutôt que de m'y résoudre », écrira plus tard la poétesse.

Funeste traversée et tempête formidable. Un grossier capitaine tenta de séduire la petite Flamande, non sans violence, si bien que, dégoûté, révolté, l'équipage intervint.

En France, le dénuement. Elle essaya de la couture et ne réussit pas à en tirer un profit suffisant. Alors, avec répugnance, elle se résigna à entrer au théâtre. Elle eût quelques succès à Douai, à Rouen, puis de la comédie passa à l'opéra-comique.

Sa voix un peu faible mais bien conduite, son jeu simple et délicat plaisent au public. Elle reçoit des leçons de Garat, elle devient l'amie de Grétry et de sa femme. Malgré tout, elle ne prend pas goût au théâtre, qui d'ailleurs la nourrit mal. Elle le quitta, ayant trouvé un oncle, Constant Desbordes, peintre médiocre, comme son père, qui pourtant gagne bien sa vie, cœur généreux, pieux, de mœurs pures.

Elle vécut avec lui plusieurs années, sans doute fort contente d'avoir abandonné le théâtre et peut-être y fut-elle demeurée bien plus longtemps, si elle n'avait été prise, hélas ! aux pièges de l'amour. Elle fut faible, et l'oncle, si indulgent pour le reste,

ne pardonna pas une infraction à la vertu. Marceline dut reprendre la vie aventureuse.

Pas tout de suite, pourtant. Elle vécut, pendant une période imprécise, on ne sait au juste de quels subsides — certainement légitimes, car elle fut en tout temps le désintéressement même.

Enfin, il fallut retourner au théâtre. Et l'on se demande pourquoi elle ne l'aimait pas. De ma vie, je n'ai rencontré un acteur, une actrice de talent qui ne fussent amoureux de leur art (et combien de mauvais artistes y demeurent passionnément attachés !)

Eh bien ! Marceline avait un talent délicieux : tous ses contemporains le constatent. Elle jouait avec un naturel parfait ; elle entraît si bien dans la peau des personnages que la fiction semblait disparaître ; elle avait de la grâce, de la candeur, une sincérité captivante, elle versait de vraies larmes. Et tout cela avec une voix séduisante et une parfaite élégance d'allures. « Elle n'était pas élève de l'art, mais celui de son instinct, écrit un critique de l'époque, et cet instinct, tout dramatique, la secondait à merveille... Nos yeux ont bien souvent surpris de véritables larmes dans les siens. »

Avec de pareils dons, elle n'arrivait pas à chérir son art ; elle le supportait avec impatience et mélancolie.

Il fallut pourtant reprendre le harnais, et qu'il eût paru exquis à d'autres femmes ! Car Marceline n'avait que des succès ; où qu'elle parût, on l'applaudissait, on l'aimait. La redoutable Mars, la brillante George ne l'éclipsaient point : il lui arriva d'être préférée à ces puissantes rivales, sans que,

pourtant, le public osât trop le montrer — et la critique encore moins — dominés par la gloire des illustres comédiennes...

Au théâtre, dans la vie, Marceline portait un souvenir poignant — le souvenir de l'irrésistible jeune homme à la séduction duquel elle avait succombé. Est-ce cet amour qui fit d'elle la grande poétesse, l'initiatrice d'un art direct, un précurseur de Verlaine, le pauvre Lelian ?

De même qu'elle avait joué au théâtre sans avoir passé par aucune école de déclamation, de même elle écrivit, et avec quelle sûreté, quelle élégance, sans avoir presque reçu d'instruction. Elle ne connaissait l'orthographe et la grammaire que pour avoir mécaniquement écrit les mots et les phrases comme elle les voyait écrits ou comme elle les entendait dire.

L'inspiration jaillissait d'elle comme une source vive; et contre toute logique, cette illettrée fut un grand écrivain, un de nos plus grands écrivains, une femme de génie...

Suivons encore un moment cette curieuse carrière. Après son amour malheureux, son mariage fut la grande aventure. Point jolie, le visage trop long, la tête un peu lourde, petite de taille, son charme était dans le jeu de sa physionomie. Elle pouvait plaire; elle plut fort au jeune et beau Valmore, vingt-quatre ans, comédien comme elle, alors qu'elle avait déjà dépassé sa trentième année. Néanmoins, elle ne fut pas vite conquise, elle essaya même de dissuader ce jeune homme.

Après des lettres, des scènes plus ou moins ardentes, elle céda, elle accepta de devenir la femme

de Valmore. On ne doit pas douter qu'elle l'aima. Pour l'affection proprement dite, c'est certain; elle fut une bonne et tendre épouse; pour l'amour même, ses lettres le démontrent. On y trouve des phrases comme celle-ci : « Si ton cœur est agité, vois comme ma main tremble... Je suis heureuse !... Mon âme s'ouvre à ce mot oublié, effacé... » Et ailleurs : « Ah ! mon cher Prosper, que je m'ennuie sans toi !... Je te vois, je te parle et je t'aime !... Je t'aime, mon cher mari, je t'aime ! »

Elle manifeste d'abord une admiration touchante, et que rien ne permet de croire affectée, pour l'acteur qu'est Valmore. Et pourtant, lorsque les jeunes époux paraissent sur la scène, tout le succès est pour Marceline; à Bruxelles, il ne recevait que cinq mille francs quand elle en avait six mille. Tandis que la femme se faisait applaudir à côté de tragédiens et de tragédiennes illustres, à peine si on imprimait le nom du beau Valmore.

Peu à peu, elle se rend compte que le « beau Romain » n'est pas le grand artiste qu'elle a cru, qu'elle a voulu croire tel. Mais toujours elle le soutient vaillamment, elle lui ouvre son cœur, elle le console dans ses éternels déboires...

Quoi qu'il en soit, c'est un ménage malchanceux que le ménage Desbordes-Valmore. Beaucoup de misères, infiniment de déceptions, toujours la course à l'argent qui permet de vivre. Encore cela marcha-t-il, tant que Marceline, glorieuse après tout, fêtée quoique mal payée, parut au théâtre. Lorsque la maternité et d'autres causes la firent se retirer, et sans regret, car cette singulière artiste continuait à détester la pratique de son art, les

difficultés s'accrurent... Valmore erra, alla de ville en ville, ne trouva plus à Paris que des rôles secondaires.

Et la vie continua, triste, encore qu'à la renommée de l'actrice eût succédé la renommée de la poétesse. Durant tout son âge mûr et sa vieillesse, Marceline écrivit, jusqu'aux heures sinistres où le cancer la dévora.

Misérable sort... et combien étonnant ! Car, douée autant pour le théâtre que pour la poésie, applaudie à la scène, aimée par des lecteurs illustres, elle semblait faite pour une carrière somptueuse.

Elle nous laisse une belle œuvre, une des plus belles de notre littérature poétique, et si merveilleusement spontanée. Là encore, pas de chance : on l'oublia vite, et ceux qui la goûtent aujourd'hui ont quelque peine à lui susciter autant d'admirateurs qu'elle le mérite. Citons quelques vers d'elle :

Nos longs chuchotements entendus sans nous voir,
Nos rires étouffés pleins d'audace et d'espoir,
Attirèrent un jour le père de famille,
Dont l'aspect, tout d'un coup, surmonta la charmille,
Tandis qu'un tronc noueux, me barrant le chemin,
M'arrêta par la manche et fit saigner ma main.
Votre père eut pitié... C'était bien votre père !
On l'eût pris pour un roi dans la saison prospère...
Et nous ne partions pas à sa voix sans courroux ;
Il nous chassait en vain, l'accent était si doux !
En écoutant souffler nos rapides haleines,
En voyant nos yeux clairs comme l'eau des fontaines,
Il nous jeta des fleurs pour hâter notre essor ;
Et nous d'oser crier : « Nous reviendrons encor ! »

Quand on lavait du seuil la pierre large et lisse
Où dans nos jeux flamands l'osselet roule et glisse,
En rond, silencieux, penchés sur les genoux,
D'autres enfants jouaient, enhardis comme nous ;

Puis, poussant à la fois leurs grands cris de cigales,
 Ils jetaient pour adieux des clameurs sans égales,
 Si bien qu'apparaissant tout rouges de courroux,
 Des vieux fâchés criaient : « Serpents ! vous tairez-vous ! »
 Quelle peur !... Jamais plus n'irai-je à cette porte ?
 Où je ne sais quel vent par force me remporte ?
 Quoi donc ! quoi ! jamais plus ne voudra-t-il de moi,
 Ce pays qui m'appelle et qui s'enfuit ?... Pourquoi ?

Alors les blonds essaims des jeunes Albertines,
 Qui hantent dans l'été nos fermes citadines
 Venaient tourner leur danse et cadenser leurs pas
 Devant le beau jardin qui ne se fermait pas,
 C'était la seule porte incessamment ouverte
 Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte,
 Selon que du soleil les rayons ruisselants
 Passaient ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants.
 On eût dit qu'invisible une indulgente fée
 Dilatait d'un soupir la ruelle étouffée,
 Quand les autres jardins enfermés de hauts murs
 Gardaient sous leurs verrous leur ombre et leurs fruits
 [mûrs.

Tant pis pour le passant ! A moins qu'en cette allée,
 Élevant vers le ciel sa tête échevelée,
 Quelque arbre de l'enclos habitant curieux,
 Ne franchit son rempart d'un front libre et joyeux.
 On ne saura jamais les milliers d'hirondelles
 Revenant sous nos toits chercher à tire-d'ailes
 Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été,
 Apportant en échange un goût de liberté.

(*Marceline Desbordes-Valmore.*)

4. — *Albert Samain.*

Moins spontané que Marceline Desbordes-Valmore, plus attentif à la forme, qu'il voulut très pure et très harmonieuse, Albert Samain est un enfant de Lille. Né, comme la poétesse, de parents peu for-

tunés, il dut gagner son pain quotidien, bien plus humblement, bien plus obscurément qu'elle.

Au sortir du lycée, il s'emploie dans une maison de banque, puis il tente, non pas la fortune, hélas ! mais les faibles chances qui permettent de se nourrir, de se vêtir, de se loger à peu près confortablement.

Parce que la vocation est puissante, l'humble lutteur devint un poète, un noble et grand poète... Je me le figure griffonnant des vers au bureau ou travaillant le soir, à la lueur d'une pauvre lampe.

Grâce à Octave Feuillet — où diable l'avait-il connu et comment ? — il entra à la Préfecture de la Seine, qui fut l'asile de plus d'un poète et de plus d'un prosateur.

Jadis, les places administratives étaient fort recherchées par les hommes de lettres — je songe à Verlaine, à Guy de Maupassant, à Coppée, à Huysmans, à Paul Margueritte. En ce temps (je ne sais si c'est encore ainsi), elles n'exigeaient pas de longues heures de présence ni beaucoup de travail. J'ai même connu de jeunes camarades qui ne piochaient leurs œuvres qu'à l'ombre des Cartons Verts. Sortis du bureau, ils vivaient leur vie, souvent dans les cafés plus ou moins littéraires. Expéditionnaires, par exemple, on leur demandait une demi-douzaine de lettres à écrire : pourvu que ce travail fut propre et bien lisible, ils étaient bien notés. Le meilleur livre sur les employés d'administration est peut-être bien l'admirable roman de Courteline, les *Ronds de Cuir*, où l'on voit avec quelle aisance les « fricoteurs » arrivent à passer leur besogne, pourtant peu fatigante, à des bureaucrates plus zélés...

C'est dans quelque bureau de la Préfecture que Samain conçut, s'il n'écrivit pas, ses délicieux poèmes. Il collabora au *Scapin*, au *Chat Noir*, au *Mercure de France*, où il publia son livre de début : *Au Jardin de l'Infante*.

Il a peu publié. *Aux flancs du vase* parut en 1897, des poèmes jetés un peu partout servirent après sa disparition à composer *Le Chariot d'Or*. On a aussi de lui trois contes et un acte en vers : *Polyphème*.

Albert Samain vécut peu. La tuberculose l'abattit à l'âge de quarante-deux ans. On m'a dit qu'il se savait condamné. Ce parfait artiste, désintéressé, fier, timide aussi, avait un cœur tendre, et tout le monde l'aimait. C'est, avec Marceline, le plus grand poète de la Flandre : Lille ne le sait pas assez !

Le *Mercure de Flandre*, excellente publication mensuelle, fondée et dirigée par M. Valentin Bresles, que nous recommandons à tous les amateurs de littérature régionale et particulièrement aux Flamands qui ont gardé l'amour de leur pays, a consacré un numéro de luxe, en hommage à Albert Samain. Nous y relèverons quelques souvenirs ou appréciations sur le poète.

Rachilde dit :

« Je pense au poète Albert Samain, avec un tendre respect et je le vois si beau. Par la correction naturelle de son attitude, par la grâce reposante de ses traits physiques et la merveilleuse aménité de ses propos, il fut le modèle du poète sincère en même temps que celui de l'homme *comme il faut*.

» A de rares exceptions près, il n'a jamais été

convenu d'avance qu'un poète se doive à lui-même et aux voisins de nous représenter un énergumène, un fou, tout au moins un très malpropre individu. Ce n'est ni du linge douteux, ni les agissements malhonnêtes qui consacrent le talent, et les beuveries de bas cabaret, les mauvaises mœurs ne prouvent pas le génie, si elles l'accompagnent quelquefois. Qui nous dit, du reste, qu'un homme de génie méritant le cabanon ou le bagne n'aurait pas été bien plus grand sans ces accessoires... de l'*Ambigu* ?

» Albert Samain ignorait l'art de gagner de l'argent. A l'époque où il vivait, les gens de lettres ne vivaient pas, heureusement du seul produit de leur littérature, devenue de nos jours un *métier*. Dans une situation très modeste, Albert Samain gagnait honorablement sa vie et se délassait du labeur quotidien dans ses récréations avec la muse...

» Et quelle pudeur pour en parler, quel délicat amour il avait pour sa beauté dont il était jaloux au point de ne la point vouloir trop montrer, même au meilleur de ses amis !

» Je me souviens d'un soir où je le vis souffrir d'une vulgarité comme de la brûlure d'un fer rouge. Un poète non sans mérite débitait, dans un caveau des Halles, un morceau de sa composition d'allures un peu équivoques et s'émaillant, çà et là, de trop étincelantes obscénités.

» Albert Samain ne riait pas. Un moment, il détourna la tête. Je surpris une crispation douloureuse de toute sa face, si régulière qu'il semblait porter la belle mesure de sa métrique en la correction de ses traits, et je lui dis :

» — Cela vous fait de la peine ?

» — Oui, répondit-il à voix très basse, cela me fait une peine infinie *parce que c'est en vers.* »

RACHILDE.

« Il était la modestie même, ne se rendait pas compte de tout le trésor de vraie poésie, d'irrésistible émotion que contenait ses vers; et il me racontait, comme il aurait raconté une anecdote sur un maniaque, le souci que prenait son ami Bonheur de réunir toutes ses productions, de fouiller dans ses papiers et ses manuscrits pour n'en laisser perdre aucune. L'opinion publique ne lui a pas, hélas ! donné tort, dans ce sens que ses admirateurs ont toujours été de son vivant, réduits à un nombre très restreint, et que ce n'est qu'après qu'il eut disparu que la grande renommée est venue sur son nom. »

HENRI BARBUSSE.

« Je n'ai vu Samain qu'une fois. C'était, il y a trente ans, je crois, à la répétition générale d'*Intérieur* à *L'Œuvre*¹. Un ami commun nous présenta l'un à l'autre. En nous serrant la main, nous balbutiâmes quelques paroles amorphes. Sur quoi Samain déclara : « Bon, je vois ce que c'est, nous sommes deux timides, nous n'allons dire que des bêtises. Il faudra se revoir plus tranquillement. »

Alors retentit la sonnette de la fin de l'entr'acte. Nous nous dîmes : « A bientôt ». Et nous ne nous revîmes jamais.

1. Nice, 21 mars 1925.

Je l'ai toujours regretté, car je crois que nous serions, sans peine, devenus de sincères et fidèles amis; mais ainsi va la vie... »

MAURICE MÆTERLINCK.

DAVID

La lampe d'or massif oscille sous la voûte,
Le vieux roi sur son trône, immobile et fiévreux
Songe, le cœur rongé de péchés ténébreux,
Avec des yeux lointains où la nuit descend toute.

Lys suave à ses pieds sur la pourpre splendide,
David, l'éphèbe au col de vierge, vient s'asseoir
Il prélude; et la voix dans l'or sombre du soir
Monte, étrangement triste, angélique et limpide.
« O nuit sur la montagne, ô tentes des pasteurs...
Solitude... Silence étoilé des hauteurs...
Paix des rameaux ombreux où chante la colombe...

Ainsi, la harpe aux doigts, rêve l'enfant sacré.
Et le roi sépulcral sous son manteau doré
Tressaille, et dans son cœur profond comme la tombe
Sent le divin pardon d'une larme qui tombe.

Albert Samain.

5. — *Brûle-Maison.*

Il semble que François Cotignies soit encore aujourd'hui le plus célèbre des chansonniers lillois. C'est un patoisant, l'Ancêtre des chansonniers locaux. Ce qu'on sait de sa vie, qui s'écoula entre 1678 et 1740, ce qu'on apprend par ses chansons,

nous montre une fois de plus que la prétendue servitude du peuple à cette époque est en grande partie une fable inventée pour des fins politiques. Sans doute, nous avons droit à plus de liberté dans nos écrits comme dans nos propos, mais il est absurde de croire que l'homme de 1600, de 1700, de 1800, vivait dans un état de misère et de crainte perpétuelles, hors les privilégiés de la Noblesse, de l'Eglise ou de la Fortune.

En Flandre, particulièrement, la vie familière était relativement fort libre. On entrevoit dans les écrits d'un Brûle-Maison, des hommes gais, d'allure indépendante, pratiquant leurs coutumes, sans beaucoup plus d'inquiétude qu'aujourd'hui...

Des restrictions, certes, il y en avait. Certaines croyances devaient être respectées et l'on risquait gros en l'oubliant — encore que la plupart des infractions demeuraient impunies parce qu'elles n'étaient pas dénoncées ou par la bénévolence des magistrats.

En somme, beaucoup de petites gens, surtout dans les villes, vivaient sans trop de peine et s'amusaient à peu près autant qu'aujourd'hui. D'ailleurs, il semble bien que nous rentrions dans une période de servitude. Le XIX^e siècle et le commencement du XX^e siècle connurent le service militaire obligatoire, nécessité chez nous par d'impérieux devoirs patriotiques, mais qui empiétaient terriblement sur la liberté humaine.

Aujourd'hui, les lois fiscales tendent à nous courber sous un joug nouveau et fort dur... La déclaration, admissible pour des hommes que leur profession force à tenir une comptabilité, est, avec son

arsenal de pénalités et ses formalités humiliantes, une sujétion plutôt répugnante pour le citoyen ordinaire.

Nous voyons des pays naguère très libres, comme les Etats-Unis, assujettir peu à peu les Yankees à des lois féroces et dégoûtantes : assurément l'Américain de 1926 est bien moins libre que l'Américain de 1700, de 1800, de 1850, de 1900 même. Si cela continue, il sera réduit à un état d'abjection servile que rien n'aurait pu faire prévoir.

En Russie, où l'on attendait depuis longtemps une révolution libératrice, l'esclavage est plus ignoble et plus dégradant que sous les tzars.

Quoi qu'il en soit, Cotignies, dit Brûle-Maison, nous fait pressentir que le peuple de son temps savait se divertir. Le chanteur exerçait la profession de mercier, un mercier vagabond puisqu'il alla en pèlerinage jusqu'à Saint-Jacques de Galice, Lorette et Rome. Son surnom se rattache à une habitude qu'il avait : afin d'assembler les clients, il brûlait une maison faite avec des cartes. Il était aussi escamoteur. Ses chansons, point raffinées, ni par le fond, ni par la forme, sont assez brutalement plaisantes. Flattant le penchant de ses compatriotes (il y a toujours eu en Flandre de vives rivalités de commune à commune), il s'acharnait particulièrement à tourner en ridicule les habitants de Tourcoing (les Tourquennois).

Brûle-Maison vendait communément ses chansons en placards. L'éditeur Van Ackere les publia sous forme d'almanachs. Je possède un petit volume, souvenir d'une bisaïeule. Il est intitulé :

ETRENNES TOURQUENNOISES. *Un recueil de chansons facétieuses et plaisantes, sur les TOURQUENNOIS, par feu F. de Cotignies, dit Brûle-Maison (Seconde édition revue et corrigée. A Tourcoing).*

Et se trouve à Lille. Chez l'éditeur, rue Notre-Dame, n° 1768. — Avec Permission.

Voici l'intéressant avant-propos de cet ouvrage :

« Le Recueil que nous offrons au Public est composé de morceaux autrefois chantés par le célèbre *Brûle-Maison*. Cet archi-chansonnier a diverti le Peuple de Lille et des environs, pendant quarante ans. Le plaisir que l'on éprouve encore aujourd'hui dans toutes les sociétés (dans celles même où le patois de Tourcoing n'est pas familier), lorsque l'on y chante quelque tour plaisant que ce singulier poète avait la fureur de toujours appliquer aux Tourquennois, nous a fait naître l'idée d'en rassembler assez pour faire un choix de ce qui nous a paru le plus capable de récréer; heureux! si notre but en est rempli; et si le public daigne l'accueillir favorablement comme nous osons l'espérer; cela nous encouragera à ne rien négliger pour nous procurer de quoi lui donner un nouveau Recueil du même auteur lorsque cette édition sera épuisée. »

PRÉDICTIONS

Pour tous les mos de l'année,
J'vois vous fair' des prédictions.
Acoutez vos destainées,
Et fait'z'y ben attention.

I n'y a point
D'armena pu véritable :
I n'ment point.

En Janvier, le vent de bise
F'ra v'nir le roupi au nez ;
Et cheus' qui cangeront d'quemige
Sentiront leu dos r'froidié,
I n'y a point, etc.

En Février, pour nouveille,
J'vous annonce que vin vieux
Bu en compagni fémelle,
N'porra point faire ma aux yeux.
I n'y a point, etc.

Au mois de Mars les court'haleines
Sentiront de l'embarras,
Et au fond de leu poitraines
Un p'tit chiffié sortira.
I n'y a point, etc.

En Avril, les sourd-oreilles
Entendront mal aisément ;
Et cheu's qui couront sans
A queva s'ront durement.
I n'y a point, etc.

Au mos de Mai, dessus l'herbett
Les bergères et les bergers,
En roucoulant leu musette,
Pens'ront à aut'cose après.
I n'y a point, etc.

Pendant l'mos de Juin, deux cornes
A la lune paraîtront,
Qui rendra les gens bien mornes,
Les sentant dessus leu fronts.
I n'y a point, etc.

(*Brûle-Maison.*)

6. — *Alexandre Desrousseaux.*

C'est l'auteur de la chanson fameuse, peut-être la plus chantée de toutes les chansons flamandes : L'canchon-Dormoire.

Comme Brûle-Maison, Alexandre Desrousseaux est Lillois et d'origine commerçante (petit négoce). Il vint au monde dans le quartier Saint-Sauveur où l'on parlait alors patois avec une virtuosité particulière et il travailla de très bonne heure (avant sa septième année) chez un tisserand. Il y entendit tant de chansons qu'il en devait garder le souvenir très vivace et devenir chansonnier lui-même.

Du tissage il passe à l'art du tailleur, chez un patron musicien et même poète : on voit que le pauvre apprenti fut à bonne école dès ses débuts.

Le nombre des hommes qui n'ont pu développer des facultés exceptionnelles faute d'une éducation convenable ou de circonstances favorables, est beaucoup plus considérable qu'on ne le croit. Voyez ce que la Révolution fit éclore de génies militaires et oratoires !

Un Mirabeau, un Vergniaud fussent demeurés sans doute d'assez obscurs citoyens sans le déchaînement de 1789. Un Hoche n'eût pu éclore, n'eût pu développer ses qualités, ni un Moreau. Bonaparte serait resté un génie inconnu.

Pendant la guerre anglo-boer, le fermier Declarey se montra tout ensemble stratégiste et tac-

ticien remarquables; un Dewet, marchand de bétail, montra les plus étonnantes qualités militaires...

Qu'eût été un Victor Hugo illettré, berger ou bouvier ? Eût-on entendu parler du grand Ampère s'il avait été un ignorant ?

Desrousseaux, en passant par l'atelier du chanteur Vilmot et du tailleur poète musicien, en somme alla aux écoles mêmes qui devaient faire de lui ce qu'il devint.

Il composa vers sa quinzième année une chanson de carnaval, vécut sept ans à l'armée : le pauvre garçon y jouait de la clarinette. Ensuite, des jours d'épreuves. Et ce furent les chansons qui le sauvèrent. Il trouva un éditeur, eut du succès dès le premier volume et fut casé à l'hôtel de ville — ce qui lui donna le vivre et le couvert.

Dès lors, le brave homme ne cessa d'écrire, dans le plus savoureux patois, et sa menue gloire s'étendit au loin. Ce chansonnier ne laisse pas d'être un observateur malicieux, très averti des mœurs de son terroir : il sut les montrer en traits rapides et sûrs.

Desrousseaux ne se localisa pas dans la chanson, il publia un ouvrage estimé sur les mœurs populaires de la Flandre, qu'il connaissait mieux que personne, et des articles sur *Les Guerrières de Flandre*.

Il vécut assez longtemps — soixante-douze ans — et mourut regretté de ses contemporains.

Son renom, comme son talent, avait été léger mais continu. Si ce n'était pas un homme de génie, il avait de l'originalité, de la fraîcheur, une malice

pleine de bonhomie, de la tendresse aussi, l'amour du pays natal.

Ses compatriotes lui élevèrent un monument et gardent pieusement son souvenir; ses œuvres n'ont pas péri; mainte de ses chansons reste populaire et en particulier l'Canchon-Dormoire, que nous citons au commencement de cette biographie et que nous reproduisons *in extenso* :

L'CANCHON-DORMOIRE,

autrement dit : LE PÉTIT QUINQUIN.

Dors, min p'tit quinquin,
 Min p'tit pouchin,
 Min gros rojin;
 Te m' f'ras du chagrin,
 Si te n' dors point qu'à d'main. »

Ainsi l'aut' jour eun' pauv' dintellière,
 In amiclôtant sin p'tit garchon
 Qui, d'puis trois quarts d'heure n'faisait qu' braire,
 Tachot d' l'endormir par eun' canchon.

Ell' li dijot : « Min Narcisse,
 D'main t'aras du pain d'épice,
 Du chuc à gogo
 Si t'es sache, et qu' te fais dodo.

Dors, min, etc.

Et si te m' laich' faire eun' bonn' semaine,
 J'irai dégager tin biau sarrau,
 Tin patalan d' drap, tin giliet d' laine...
 Comme un p'tit milord te s'ras farau !

J' t'acat'rai, l' jour de l'ducasse,
 Un porichinell' cocasse,
 Un turlututu
 Pour jouer l'air du *Capiau pointu*
 Dors, min, etc.

Nous irons dins l' cour Jeannette-à-Vaques ¹,
 Vir les marionnett's. Comm' te riras,
 Quand t'intindras dire : *Un doup pou Jacques !*
 Pa l'porichinell' qui parl' magas !...

Te li mettras dins s'menottes
 Au lieu d' doupe, un rond d' carotte !
 I t' dira : Merci !...

Pins' comm' nous arons du plaisi !

« Dors, min, etc.

Et si par hasard sin maîte s' fâche,
 Ch'est alors, Narciss', que nous rirons !
 Sans n'n'avoir invi, j' prindrai m'n air mache ²,
 J'li dirai sin nom et ses sournoms,

J'li dirai des fariboles,
 I m'in répondra des drôles,
 Infin, un chacun
 Verra deux pestac' au lieu d'un...

Dors, min, etc.

Allons, serr' tes yeux, dors, min bonhomme,
 J'vas dire eun' prière à p'tit Jésus,
 Pour qu'i vienne ichi pindant tin somme,
 T' fair' rêver qu'jai les mains plein's d'écus,

Pour qu'i t'apporte eun coquille,
 Avec du chirop qui guile
 Tout l'long d'tin minton...
 Te pouléqu'ras trois heur's de long !

Dors, min, etc.

L' mos qui vient, d' *Saint-Nicolas* ch'est l' fiète,
 Pour sûr, au soir, i viendra t'trouver.
 I t'f'ra un sermon, et t'l'aich'ra mette
 In d'zous du balot ³, un grand painnier.

1. Vaches.

2. Fâché.

3. Cheminée.

I l'emplira, si t'es sache,
 D'séquois qui t'rindront bénache,
 Sans cha, sin baudet
 T'invoira un grand martinet.

Dors, min, etc.

Ni les marionnettes, ni l' pain d'épice
 N'ont produit d'effet. Mais l'martinet
 A vit' rappajé l'petit Narcisse,
 Qui craignot d'vir arriver l' baudet.

Il a dit s'canchon-dormoire...

S' mèr' l'a mis dins s'nochennoire ¹,

A r'pris son coussin,

Et répété vingt fois che r'frain :

Dors, min p'tit quinquin,

Min p'tit pouchin,

Min gros rojin;

Te m' f'ras du chagrin

Si tu n' dors point qu'à d'main.

A. DESROUSSEAUX

(*Chansons et Pasquilles lilloises*, 1869)

7. — *Gustave Nadaud.*

Les gens de ma génération ont tous connu, et
 beaucoup ont chanté, *Les deux Gendarmes* :

Deux gendarmes, un beau dimanche,
 Cheminaient le long d'un sentier...
 L'un portait la sardine blanche,
 L'autre le jaune baudrier...

¹. Berceau à bascule, en osier.

Le refrain : *Brigadier, vous avez raison*, est aussi célèbre que le plus célèbre dicton.

Nadaud est Roubaisien, mais il ne s'incrute pas dans son pays natal comme Brûle Maison et Desrousseaux. Après avoir tenté le commerce, il sentit vite que sa vocation était ailleurs et fut tenté par le démon poétique. Déjà, il avait composé des chansons, en amateur, qui lui valurent des succès intimes et flatteurs. Il chercha à atteindre le public et y réussit. Poète bourgeois, son succès fut un succès de gaieté; ses chansons passèrent de Paris à la province, elles étaient connues et appréciées, lorsqu'il publia son premier recueil.

Désormais lancé, fêté, il vécut confortablement, de son art et il dura soixante-treize ans. On lui doit, outre le texte de nombreuses chansons, la musique de quelques-unes et des opérettes, — *Porte et Fenêtre, le Docteur Vieuxtemps, la Voilière*, une comédie en deux actes, *Dubois d'Australie*.

Cet écrivain spirituel, frondeur, gai, entraînant même, écrivit parfois des morceaux pathétiques, d'autres pleins d'énergie.

Essentiellement improvisateur, il se corrige mal, mais sa verve lui fait pardonner des négligences.

Citons parmi ses chansons : *Les deux Gendarmes*, déjà nommés, *Les deux Notaires, le docteur Grégoire, l'Invalide, La jeune fille en deuil, Le vieux mendiant, Lazare*, etc.

Il a peu écrit sur son pays. Citons, avec les *Poètes du Terroir* :

MA MAISON

On dit que ce pays est triste,
Que son climat est sombre et froid,
Que le voyageur et l'artiste
S'éloignent de ce ciel étroit.

Et pourtant, lorsque j'examine
Ce site à l'horizon prochain,
Qui commence et qui se termine
Dans un pli léger du terrain,

Il me paraît que la nature
N'est pas la même ici qu'ailleurs,
Et qu'en aucun lieu la verdure
N'a de ces profondes couleurs.

Parmi la broussaille touffue
Brille la tuile au ton joyeux ;
Du vert qui repose la vue
Et du rouge qui rit aux yeux.

C'est moins un bois qu'une charmille,
Plus un vallon qu'une hauteur ;
C'est chaste comme la famille
Et calme comme le bonheur.

On sent qu'une douce existence
Doit s'abriter en ce réduit ;
Elle s'ouvre sur le silence
Et se referme au premier bruit.

Oui, tout me charme et me pénètre
Dans ce coin de terre et de ciel.
Si j'étais fleur, j'y voudrais naître ;
Abeille, j'y ferais mon miel.

Rossignol, je serais fidèle
Aux échos de ce site ombreux
Et je nicherais, hirondelle,
A l'angle de ce toit heureux.

G. NADAUD.

8. — *André de Guerne.*

Né à Paris, en 1853, M. de Guerne est d'extrac-tion flamande.

C'est un poète, un savant aussi dont l'érudition est puisée aux meilleures sources. Il a étudié l'Orient sémitique, assyrien, grec, etc. Ses premiers poèmes sont nourris de sa science : *L'Orient antique, l'Orient grec, l'Orient chrétien*, ouvrages qui parurent sous le titre général : *Les Siècles morts*.

On ne s'attendrait point par suite à le voir parmi les poètes de Flandre. Mais il chanta sa patrie dans le *Bois sacré* et les *Flûtes alternées*.

D'abord impassible, selon la formule de Leconte de Lisle, il s'émeut dans ses derniers ouvrages et son émotion est communicative.

Voici comment il dépeint les mineurs de son pays :

Tel un muet troupeau qu'on embarque et dénombre,
L'équipe lamentable emplit l'étroit réduit;
Et la cage commence, obscur vaisseau qui sombre,
Le voyage effaré dans l'abîme et la nuit.

Profondeur insondable où l'homme esclave rampe
Plus bas que le plongeur dans les gouffres marins,
Et taille, armé du pic, aux lueurs de sa lampe,
D'un nocturne univers les sentiers souterrains.

A genoux, éventrant la basse catacombe,
Sans relâche il poursuit son noir labeur, sachant
Qu'il est un fossoyeur creusant sa propre tombe
Et que la brusque mort le guette au bout du champ.

Le père est tombé là ; le fils a pris sa place,
Fouille, peine, halète et souffre afin qu'un jour,
Défiguré, raidi, souillé de houille grasse,
Sous le hangar banal on l'étende à son tour.

Lutte, agonise et meurs, captif des puits funèbres !
Qu'importe si, toujours privé du chaste azur,
Tu ne fais en mourant que changer de ténèbres,
Qu'habiter un tombeau moins profond et moins dur ?

Est-il vrai qu'il soit juste et qu'il soit nécessaire
A la vie, au progrès sinistre et radieux,
Que des êtres sans nombre ignorent, ô misère !
La marche du soleil dans l'infini des cieus ?

O destin ! faut-il donc qu'un éternel mystère
Réserve aux uns l'abîme, à d'autres les sommets,
Et que sur ton écorce infâme, ô vieille terre !
L'aube, égale pour tous, n'étincelle jamais ?

Aux uns le jour serein comme aux autres la mine ;
Aux uns le blond froment ; le pain noir de charbon
A ceux que l'ombre couvre et que le sort domine,
O Nature ; et cela te paraît sage et bon !

Tu n'as jamais senti que l'œuvre coutumière
Est douce au laboureur dans l'aube et la clarté
Mais que l'irrémissible exil de la lumière
Fait le travail coupable et le cœur révolté.

A. DE GUERNE.

9. — *Jules Mousseron.*

Un mineur, un ouvrier des profondeurs noires où
l'homme contemporain va saisir l'œuvre des soleils
millénaires, l'œuvre des vibrations éteintes depuis
des myriades de siècles.

Dans ces cavernes d'où jaillissent la chaleur et la lumière pour les hommes de la surface, Jules Mousseron emporte une âme de poète, de poète très doux, très humain très fraternel.

Il est né dans cette petite cité providentielle de Denain, où, un jour, la France fut délivrée d'un terrible cauchemar. Mais si son ascendance maternelle semble avoir été purement flamande, — sa mère est née, comme lui, à Denain — du côté paternel, on ne sait pas, car le père, venu de Paris, était pupille de l'Assistance publique.

Jules Mousseron entra de bonne heure dans la mine — à douze ans, fort exactement, le 2 janvier 1880, alors qu'il est né le 1^{er} janvier 1868, au quartier des Corons Plats. Il fut le petit *galibot*, un des farfadets de la houillère. Il a vécu sans relâche la vie du mineur : pas de « chic » dans ses vers ; ce qu'il a chanté, il l'a strictement vécu lui-même.

Tous ceux qui l'ont connu ou le connaissent, le tiennent pour un homme excellent, plein du désir, de se rendre utile et de récréer les humbles.

J'emprunte à mon savant confrère Van Bever, l'homme qui connut le mieux tous les districts de notre littérature contemporaine et maints districts de notre littérature d'antan, le passage suivant de Léon Bocquet, lui-même Flamand, poète délicat et prosateur savoureux :

« Mousseron est un ouvrier tout simplement, mais combien délicat et doux apparaît cet homme à la belle figure de Christ compatissant, dont la seule envie est de faire, dans la mesure du possible, du bien autour de lui et de mettre un peu de joie dans l'âme de ses frères ! Ses vers furent composés

aux heures restées libres par la rude tâche quotidienne. Tout au long du livre, qui dit les « choses du fond » et les « choses d'en haut », se révèle un vrai poète, infiniment sincère et bon. »

L'SOURIS DU FOND

Approch', souris, m' bonn' petiot' biète.
N'euch point craint' : je n' té férai rien.
Té vos : j' vas esqueuter¹ m' malette
Pour mi t'donner des miettes d' pain.

Au jour, si t'es l'terreur del femme,
Au fond, à l'homm' té n'fais point peur.
Bin au contrair' mi l'premier, j't'aime.
Grêl' souris, té m'mets l'joie au cœur.

Du mineur t'es l'compagn' fidèle ;
Il a quer² vire t' fin musiau,
Au fond de l' fosse, t'cri li rappelle
El' jour et l' gazoul'mint d' l'osiau.

J' sais qu' timps in timps, petit' coquine,
Té nous fais un peu marronner³
In f'sant des tros dins not' tartine.
Bah ! i t'faut bin aussi minger...

Hein ! comm' té rong' là-d'dins, heureusse,
Quand, par tierre, in obli' s' briquet.
Mais comm' té t'sauve' aussi, peureusse,
Au moinder bruit qué l'vint i fait !

Va, ch'n'est rien d'cha. Pu qu't'es du monne,
I faut t'norrir... Pis, t'ming' si peu
Qué té n' fais point d'tort à personne,
Souvint même in n'y vot qu'du feu...

1. Petit sac.

2. Il aime.

3. Maugréer.

Qu' j'aime à t'vir, continte et légère,
Courir, banqu' ter, l'long des cailloux.
Oh ! comm' dins t'sort, t'zas l'air dé t' plaire,
Malgré l'peu d'saquois ¹ qué té vos.

Va, gambad', trott', gambade incore.
Pu qu'té t'plais dins t'n'obscurité,
N'cach' point à vir chuss qué t'ignores.
T'n'connos rien, rien n'est r'gretté.

Té n'es point non pus, bin sûr, sans peine.
Parfois un méchant galibot
Pou t'avoir, queurt à perdre haleine
Et veut t'écraser sous s'chabot.

J'sais bin qu'du côté d'l'écurie,
Si, d'hazard, té dirig' tes pas,
Té risqu' beaucoup d'la laisser t'vie,
Egorgée sous les griff's des cats.

J'sais aussi qu'dins les momints d'grève,
Quand t'n'vos pu les carbonniers,
El pain i t'manqu', même qué t'in crèves,
Ti qu'té veux vivr' si volontiers !

Ah ! j'ai remarqué. Ces lend'mains d'lutte,
In veyot comm' t'avos souffert,
Tout' dehanqué, t'tiot' panche à vute,
Parfos mêm' les quat' patt' in l'air.

Mais n' parlons pus d' ces triss's affaires :
Nous avons du pain à plaisi.
Nous brairons quand i s'ra temps d'braire.
Viens faire l'festin aujourd'hui.

Approch', souris, m'bonn' petiot' biète,
N'euch' point craint' ; jé n'té férai rien.
Té vos : j' vas esqueuter m' malette
Pour mi t' donner des miettes d' pain.

JULES MOUSSERON.

(*Croquis au charbon.*)

1. Quelque chose (je ne sais pas quoi).

10. — *Amédée Prouvost.*

Amédée Prouvost appartient à la pléiade, hélas ! nombreuse, des poètes morts jeunes. Il ne vécut en effet que trente-deux ans — de 1877 à 1909. — Voici comment nous le dépeint Jules Lemaitre :

« J'ai gardé le souvenir d'un grand jeune homme blond, élégant, très doux, et qui me plut tout de suite par un charme d'intelligence, de franchise, de cordialité.

» Je ne le revis point. L'année dernière, Amédée Prouvost mourait à trente et un ans...

» Amédée Prouvost eut une âme charmante et une vie harmonieuse. Son enfance fut nourrie de tendresse. Il avait sept sœurs qui l'appelaient « le petit roi ». Il fut élevé par des prêtres (et cela se devine dans ses vers, à certaines inflexions). Il voyagea. Il vit l'Orient. Cet homme du Nord était amoureux de la lumière et du soleil. Il fit un mariage d'amour, à la fois romanesque et raisonnable. Il eut deux enfants. Il travailla gaiement dans l'usine familiale ; et, comme c'était une âme ouverte à tout, il sut comprendre la poésie de la Cité noire et la sombre beauté des machines... Il aimait la musique et les arts, et toutes les formes de la beauté. Tout cela, semble-t-il, avec un peu de fièvre, une hâte de vivre.

» Il exprima sa vie elle-même dans des poésies presque involontaires, écrites au jour le jour, qui valent dès le commencement, par la sincérité de l'émotion, et à mesure qu'il vit, par une forme plus savante et plus pure. Son cœur et son esprit ne cessèrent point de s'enrichir.

» Vers la fin, la piété de son adolescence lui revint tout entière : et quoi de mieux à la veille de mourir ?

» Celle qui le pleure et qui ne se consolera jamais peut se dire pourtant que la vie d'Amédée Prouvost fut belle et heureuse, toute pleine de pensée et d'amour, et qu'elle n'eut de triste, en somme, que sa brièveté... Et, parce qu'elle fut courte, les reliques en seront plus chères et plus précieusement gardées, et moi-même, qui connus à peine cette âme si aimante, je ne l'oublierai plus. »

Amédée Prouvost, né d'une vieille famille flamande, amie, à toutes les générations, des lettres et des arts, avec toutefois un mélange de sang breton, passa, après de bonnes études en France, une année à l'Université de Bonn. Il étudia la littérature allemande et lut les poètes germaniques dans leur langue. Plus tard, il voyagea en Orient.

LES NAVETTES

Ainsi que des esquifs aux subtiles carènes,
Que rythmerait un bruit strident de balancier,
Trouant les fils de leur pointe d'acier,
Rapides, elles vont dans la nappe des chaînes.

Leur course échevelée assourdit l'atelier,
Et, sillage sans fin, à leur suite elles traînent
L'imperceptible fil d'une soyeuse laine,
Que le fuseau dévide en anneaux réguliers.

L'incessant va-et-vient des fébriles navettes
Trame l'art délicat des naïves fleurettes,
Guirlandes et damiers et ramages discrets.

Et l'étoffe légère, où peu à peu émerge
Le dessin, est parfois si mince, qu'on dirait
Une écharpe tissée avec des fils de vierge !

LE TISSERAND A LA MAIN

Comme une vieille femme au sourire tremblant,
Sa petite maison, qu'enguirlande une treille,
Sous son bonnet de chaume et dans son torchis blanc,
Devant la plaine verte et le ciel bleu sommeille.

Mais, dès le seuil où dort le chat gris indolent,
Monte un murmure aigu de vigilante abeille,
Car la navette court sur le métier branlant
Avec une cadence à l'horloge pareille.

Et le vieux tisserand, au rythme du bras nu,
Chasse la trame fine entre les fils ténus ;
Près de lui, son enfant hâtive à la couture,

Egayant le labeur d'un refrain familier,
Ourle un mouchoir de pauvre ou quelque tablier
Devant le châssis clos parfumé de boutures.

A. PROUYOST.

11. — *Auguste Dorchain.*

Flamand sans mélange, disent ses biographes,
Flamand par son père, par sa mère, par ses aïeux.
Flamand français, bien entendu, de la race à peu
près des Hennuyers, mais dans ces terroirs du Nord,
il y a toujours du sang flamand de la Flandre au
Lion. Le nom même de Dorchain est bien des ré-
gions de Cambrai, de Douai, Tournai, Mons... Il a
un joli son poétique.

Né à Cambrai, en 1857, dans la maison ances-
trale, Dorchain fut bercé avec les chansons du
pays.

« Comme tout *Kimberlot* qui se respecte, écrit de lui-même notre poète, j'ai été dûment timbré le jour de ma naissance, par Martin et Martine, à la minute précise où ces deux excellents nègres frappent les douze coups de midi à l'horloge de l'hôtel de ville... Mes premiers sommeils d'enfant furent bercés par la chanson de Desrousseaux :

Dors min p'tit quinquin,
Min p'tiot pouchin,
Min gos rojin.

que me chantait ma mère.

» Voici la banlieue de la ville avec ses moulins aux grandes ailes, ses colzas dorés, ses œillettes aux corolles de lilas pâle, ses lins aux tiges si frêles et aux fleurs d'un bleu si tendre qu'elles font penser à des myosotis sur des cheveux blonds de jeune fille... Déjà, on aperçoit le clocher Saint-Martin, notre beffroi, d'où Galut, le veilleur, annonce les heures et les demies, le jour à son de cloche, la nuit à son de trompe. Puis, l'entrée de la ville, ces fossés, ces ponts-levis, ces remparts qui m'en imposaient tant et qu'on a détruits depuis peu d'années... »

Et Dorchain nous montre les bonnes gens qui se livrent au sport antique du tir à l'arc, en buvant la bière âpre du pays, les vieux jardins où poussaient les groseilles et les framboises, vieux jardins dont on retrouvait un peu les pareils dans tout le Nord, même en Artois, en Picardie, et jusqu'en Angleterre; la demeure où il est venu au monde et aussi la maison des bisaïeux où il goûta tant d'heures délicieuses.

Dorchain quitta Cambrai de bonne heure. A huit ans, il était au lycée Corneille, à Rouen, où il fit d'excellentes études, qui auraient été meilleures encore, disaient ses maîtres, s'il n'avait pas fait de vers en classe.

Il resta naturellement poète à Paris, où il fit son droit, et à Vincennes, où il accomplit son volontariat militaire.

Il débute par un volume de vers très bien accueilli par François Coppée, par Sully Prud'homme, puis il compose une pièce de vers pour le centenaire de l'Odéon, et qui fut applaudie. Ensuite, il fit jouer une comédie en vers, *le Conte d'Avril*.

Dorchain, en somme, connut très jeune la trompette de la renommée. Mais en littérature, on n'est jamais sûr d'être « arrivé ». Il faut lutter sans cesse. Que de durs lendemains après de grandes victoires : je pense à la mélancolie de Rostand qui n'obtint plus jamais rien de comparable au triomphe éclatant de *Cyrano*, et qui, à la fin de sa carrière, connut l'amertume d'un demi-insuccès avec *Chantecler*.

Auguste Dorchain sut se maintenir. *Vers la lumière* qui suivit *La Jeunesse pensive* le fit monter plus haut. Un critique a écrit de ce livre : « Entre les notes si diverses que fait entendre la poésie du siècle, celle qui résonne dans ces vers est d'un charme pénétrant. Une âme de qualité s'y révèle et les joies qu'elle chante avec un exquis mélange d'abandon et de réserve, elle les fait aimer. »

Par la suite, Dorchain donna *Rose d'automne*, un acte en prose; plus tard, il écrivit un poème dramatique en quatre actes : *Pour l'amour*, etc.

Auguste Dorchain tient du Nord un penchant à la rêverie tendre, à une mélancolie qui n'exclut pas la sérénité. Il mêle à cela, et c'est aussi du Nord, les luttes intérieures de l'homme aux prises avec sa propre âme, des scrupules, des doutes mêlés d'actes de foi, et ces contradictions psychiques que nous retrouvons chez tant d'écrivains septentrionaux.

Les vers de Dorchain (qui a publié un beau livre sur l'art des vers) sont purs, harmonieux, flexibles et nuancés.

Le lecteur goûtera les vers suivants qui donnent une idée forcément restreinte mais juste de ce poète :

CERTITUDE

Va ! si des insensés disent que l'amour passe,
Que tout n'est qu'éphémère et fragile ici-bas,
Que le cœur le plus fort avec le temps se lasse,
O mon unique amour, ne les écoute pas !
Au fond de leurs pensers si tu pouvais descendre
Tu comprendrais pourquoi la fumée et la cendre
Ont remplacé la flamme en ces cœurs sitôt las.

Aimaient-ils donc, hier ? — Le désir, le caprice,
Moins encore... aujourd'hui lassitude et rancœur,
Voilà ce qu'en levant la lampe accusatrice
Tu verrais s'écrouler dans l'ombre de leur cœur,
Oh ! bien fous si, rêvant l'asile impérissable,
De ces vains éléments, sur ces dunes de sable,
Ils avaient cru bâtir la maison du bonheur !

Mais nous !... Te souvient-il comment nous établîmes,
En un rapide instant, notre accord éternel ?
Devant quels nobles dieux, sur quels autels sublimes,
En quels flots de lumière, à quels accents de miel ?

Et comment la Pudeur, et gardienne et compliee,
Purifiant l'attente et sacrant le délice,
Dans un terrestre amour fit entrer tout un ciel ?

Souviens-toi ! Souviens-toi !... Les jours et les années
N'altèrent point l'or pur ni les clairs diamants ;
Les radieuses fleurs ne seront point fanées,
Qu'un cœur gonfle de sève à tous ses battements ;
Et c'est pourquoi, devant les couples éphémères,
Dans la lutte, ou la joie, ou les heures amères,
Nous parlons d'avenir et d'immortels serments.

Viens, ma foi, mon orgueil, ma force, mon courage !
Penche-toi sur mon sein par ton souffle animé,
Regarde dans ces yeux où rit ta seule image,
Vois dans ce cœur tranquille et sur toi refermé,
Que nous importe, à nous, qu'on doute et qu'on blasphème
Pour t'aimer à jamais il suffit que je t'aime,
Et qui croit n'aimer plus n'a pas encore aimé !

RÉCONCILIATION

J'ai voulu de l'amour séparer le désir,
Quand ce maître fatal, d'un regard ou d'un signe
Liant ma chair fragile à quelque chair indigne,
M'imposait en dégoût la rançon du plaisir.

Depuis ce temps, — ô joie ! orgueil ! — j'ai pu choisir
La beauté dont l'amour a des pudeurs de cygne,
Et j'ai compris alors quelle faveur insigne
Fit, quand s'aiment les cœurs, les bras pour se saisir.

O mon amour unique ! à présent que je t'aime,
Je vois dans le désir la chasteté suprême,
L'ineffable lien de la terre à l'azur ;

Et sur ton sein pâmé lorsque mon sein se pâme,
Je me sens noble et fier, je me sens jeune et pur,
Comme si j'étreignais la forme de ton âme !

AUGUSTE DORCHAIN.

12. — *Jules Watteeuw, dit le Broutteux.*

Jules Watteeuw qui, selon M. Bocquet, aurait pu se nommer Watteau, puisque son oncle, frère de son père, se nommait ainsi, est né en 1849, à Tourcoing. Il composa de bonne heure des chansons comiques et il connut des succès locaux. C'était un excellent acteur, original par les mouvements de la physionomie comme par son intonation. Ce furent surtout ses récits en patois qui commencèrent sa réputation. Il excelle à peindre avec des traits comiques, les mœurs, les coutumes, la mentalité des gens de son terroir.

C'est par *Inn' Héritance* (un héritage) qu'il commença une série qui devait avoir une suite indéfinie, suite dans laquelle *Le Coulonneux* (que nous citons plus loin) occupe une place privilégiée, non que d'autres récits n'aient une valeur égale, mais il est vain de rechercher les causes de la vogue.

« M. Watteeuw, dit Léon Bocquet, promène sa verve dans toutes les manifestations populaires. Ainsi furent créés des types criants de vie et de vérité, et des scènes humoristiques bientôt popularisées au pays natal où leur créateur acquit promptement une renommée sans précédent. »

Watteeuw a fondé un journal patoisant, où il raconta pendant vingt-cinq ans avec humour, esprit ironie et vérité, la petite histoire de Tourcoing et des environs. Ce journal eut un succès considérable, jusqu'à être demandé à Paris même.

Voici l'original et la traduction de la pièce la plus

populaire de ce poète, le *Coulonneux*, où il nous conte les manies des amateurs de pigeons (coulon, dérivé coulomb). On sait que les colombophiles abondent dans le Nord, tout comme les éleveurs de coqs ou de pinsons de concours.

La traduction du *Coulonneux* est due à M. Henry Dubly, président des Jeunesses régionalistes et de la Société des Conférences littéraires. Son premier livre : *Sous le signe du Lion*, est, a-t-on écrit, tout un programme. M. Dubly, avec éloquence et courage, tient à se proclamer un vrai Flamand, de cette race dont on a écrit :

Sous le signe du lion
La crainte n'est pas de saison.

Ce livre, vibrant et fier, a été chaleureusement accueilli par ses compatriotes.

LE COULONNEUX

CHANSON EN PATOIS DE TOURCOING ¹

(Traduction d'Henry-Louis Dubly.)

I

Ah ! tiens, c'est vous, qu'est-ce que vous avez Adèle ?
Qu'on ne vous voit plus jamais à notre maison,
Ce matin, encore, je le disais à Fidèle,
Qu'est-qui aurait bien, voyons, pour quelle raison)

1.

I

Ah ! tin ch'est vos quoq' vous avez Adèle,
Qu'in n'vous vot pus jamais à nou majon.
C'matin acor je l'dijos à Fidèle,
Quoq' iaro ben veyon pou tcheu rajon.

— Ah ! oui, taisez-vous, Élise
 C'est que je n'ai pas le cœur content
 Tenez, prenez une petite prise (de tabac)
 Je vais vous raconter mon chagrin.

Refrain

Mon Dieu, mon Dieu, Élise
 Voyez que c'est malheureux
 De voir que mon Baptiste
 A tourné coulonneux.

II

Faut voir mon homme, c'est pis qu'une hirondelle
 Dans notre maison il vole du haut en bas
 A tous moments il faut le voir battre de l'aile
 Ce qu'il y a de plus drôle, il ne peut plus voir un chat.
 Le voilà revenu de son ouvrage
 Il n'a plus le temps de me regarder ;
 Il court manger son potage
 Au milieu de son colombier. (*Refrain.*)

Ah ouias taiji vus Elise
 Ch'est que j'n'ai po l'tchœur contint,
 T'nez perdez inn'petit' prise,
 J'vas vous conter min chagrin.

Mon Di ! mon Di ! Elise,
 Wetti qu'ch'est malheureux
 Eu d'vire qu'min Batiss'
 Ya tourné coulonneux.

II

Faut vire m' n'homme ch'est piss' qu'inn' harondelle
 D'vin nou majon, y vol' dy haut au bas ;
 A tous momints, y faut l' vir batte d'l'aile,
 Chin qui-a d' pus drôl' y n'peut pus vir in cat.
 Le v'là r'péri de s' n'ouvrache,
 Y n'a po l' temps de m' wetti,
 Y tcheur mingi sin potache
 Au mitan d' sin colombi.

(Au refrain.)

III

Dans son grenier je ne sais rien de ce qui fait
 Mais je vous assure que si ça continue
 Il ne me laissera bientôt plus que ma paille.
 Tout mon ménage est bientôt disparu.
 Il a pris pour faire des nichettes
 La roue de mon char à bobines¹
 Il a bien pris pour ces sales bêtes,
 La porte des commodités² (Refrain.)

IV

Avant de dormir, au commencement de notre ménage
 Il allait regarder ses enfants dans leur lit
 Mais maintenant le soir, ah ! c'est pitié, dommage,
 Il prend la chandelle et il grimpe à son grenier.
 Combien de fois que je dis : Baptiste,
 Tu mettras le feu à ma maison ;
 Vous savez alors ce qu'il me dit, Élise ?
 Ce serait dommage pour mes pigeons. (Refrain.)

III

D'vin sin guerni, je n'sais nin chu qui brasse,
 Mais j' vous assure que si cha continu,
 Y n' me laich'ra mé pu foque m' payasse,
 Tout min ménache est beteu disparu.
 Y-a pris pour fair' des nichettes
 L'reue d'min car à babeigné,
 Y a ben pris pou chès sal' bêtes
 L' porte de l' comodité. (Au refrain.)

IV

Et d'vant dormir, au qu'minch'mint d'nou ménache,
 Y-allot wetti ses afants vin leu lit,
 Mais ch'teur, du soir, ah ! ch'est piti, damache,
 Y prind l' tchandell' et grippe à sin guerni.
 Comben d' fos que j' dis : Batisse,
 Te boutras l' fu à m' majon ;
 Savez chin qui m' dit, Elisse ?
 Euch'tro damach' pour mes coulons. (Au refrain.)

1. Terme technique de l'industrie textile.
2. C'est-à-dire des W. C.

V

Le jour d'un concours, il nous fait faire la chaîne,
 Comme des pompiers, tout le long de l'escalier.
 Et, tenez, il y aura juste aujourd'hui trois semaines,
 Que moi et mes enfants on est tous tombé.
 En tombant, mon petit Félix
 S'est cassé une grosse dent;
 Je suis content, disait Baptiste,
 Que mon beau pigeon il n'a rien. *(Refrain.)*

VI

Allons voyons, il ne faut pas pleurer, Adèle
 Tu vois bien moi que mon homme c'est un buveu,
 A tous moments je suis frappé par Fidèle,
 Tiens, regarde; j'ai encore mon œil tout bleu.
 Allons, viens boire une goutte
 A la maison de Sophie Cabres
 Et ne te mets pas en déroute
 Des hommes, il n'y en a pas pour quatre sous.

Refrain final

Allons, voyons, Adèle
 Garde ton coulonneux;
 Moi, je garderai mon Fidèle,
 Le plus sale des buveux.

V

L' jour d'in concours, y nous fait faire l' chaîne
 Comm' des pompis, tout l' long de l' z'émontés,
 Et t'nez, y-ara juste aujourd'hu tros s'maines,
 Qu'mi et m'zafanti in a tertus bourlés.
 In tcheyant min p'tit Fliisse
 S'avot cassé in gros dint;
 J' sus contint, dijot Batisse,
 Qu' min beau coulon y n'a rin. *(Au refrain.)*

VI

Allons veyons, n'te faut pus braire, Adèle
 Te vos ben mi, que m'n'homm' ch'est in buveu;
 A tous momints, j'sus matchi pa Fidèle
 Tin, wett' je n'd'ai acor m' n'œul tout bleu.

13. — *Pierre Mille.*

Pierre Mille est né à Choisy-le-Roi, mais ses ascendants du côté maternel comme du côté paternel, aussi loin qu'on puisse remonter, étaient du Nord — de Lille et de la plaine d'Hazebrouck.

Il pressentit de bonne heure le vaste avenir de notre œuvre coloniale et passa douze années de sa vie à visiter notre domaine d'outre-mer. Son ambition était de devenir un économiste politico-colonial. Une fiction qu'il publia, pour mieux se faire entendre, en décida autrement : le succès de Mille fut immédiat; on le qualifia de Kipling français. C'est une manière de nos critiques de comparer nos écrivains à des auteurs étrangers dès qu'il s'agit de questions peu ou mal connues. Il n'y a aucune ressemblance entre Mille et Kipling : Mille boit dans son verre.

Citons quelques œuvres : *Sur la vaste Terre; Barnavaux et quelques femmes; Louise et Barnavaux; Caillou et Tili; le Monarque; Nasr'Eddin et son épouse; Trois femmes; la Détresse des Harpavons; Myrrhine; l'Illustre Partouneau; Christine et lui;* etc. Des essais de critiques d'art, de critique littéraire ou sociale; d'innombrables chroniques.

Allons, vins chi boire inn' goutte
A l' majon Sophie Cabus;
Et n' te met po in dérouté,
D' z'homme's y n'd'a po pou quat' sus.

Refrain final.

Allons, veyons, Adèle,
Warde tin coulonneux,
Mi, j' ward'rai min Fidèle,
L' pus sal' des buveux.

Pierre Mille est un écrivain de race, plein de talent, de finesse, de couleur, de vie, d'esprit et d'humour. Il faut le mettre parmi les plus considérables écrivains de lignée flamande et wallonne.

Il est parmi les très rares qui ont créé des types : son *Barnavaux* incarne le troupier de l'infanterie coloniale; *Partouneau*, l'administrateur des colonies; le *Monarque* nous montre le méridional à la fois don Quichotte et Tartarin; *Christine* est une originale femme vertueuse...

Voici un passage du *Diable au Sahara* :

« Il n'y a jamais rien eu dans ma vie de plus frais, de plus ingénu, de plus voluptueux aussi, de plus près d'Ève, la première des femmes, quand nous essayons de l'imaginer, si nous aimons à imaginer, qu'il y eut une première des femmes, qui ne savait rien et qui savait tout.

» Il n'y a jamais rien eu de plus frais, de plus voluptueux qu'Anna Mac Fergus...

» C'est elle qui m'a fait comprendre la beauté miraculeuse, inégale, de ce pâle croissant que mes yeux contemplent cette nuit : mes yeux, la seule chose, avec mon cœur et mes sens qui soit restée ce qu'elle était dans ce temps-là.

» Anna me disait :

» — Vois comme il est jeune ! Tous les mois, la lune est vierge ! Tous les mois elle est comme le premier jour qu'elle a brillé sur la terre, il y a des milliers et des milliers d'années ! Ah ! comme elle est heureuse ! Elle est bénie : c'est un miracle réservé pour elle !

» Alors je songeais que la nature avait fait ce

même miracle pour Anna Mac Fergus; mais je ne lui disais pas : ce sont communément les plus beaux et les plus fiers éloges qu'on ne saurait adresser à ceux qui les méritent, surtout aux femmes; ils paraissent une amère critique, même la plus sombre insulte; et pourtant je la désirais davantage, songeant qu'elle était aussi vierge que l'astre ressuscité! Mais, un de ces soirs immaculés que je la voulus saisir, elle répondit :

» — Non!... Elle nous a vus; cela nous porterait malheur!

» Elle était des Mac Fergus d'Inverardoch, près du lac Katherine, et se vantait de connaître, depuis sa jeunesse, des choses profondes que l'ordinaire des hommes ne connaît pas. Elle m'expliqua que la lune est un dieu, le plus bienfaisant ou le plus malfaisant des dieux, selon qu'on accomplit les rites qu'il exige à son culte, ou qu'on le méprise. Je me souviens que, ce soir-là, elle portait un « déshabillé » de Maypoote, alors le couturier à la mode de Londres, et le plus cher; des perles à son cou luisaient d'un éclat laiteux, comme au fond de la mer. Pourtant elle était une petite sauvage, rien qu'une petite sauvage, n'ignorant rien de ce que savent les sauvages, et qu'ignorent les civilisés. Elle me dit sérieusement :

» — N'oublie jamais!... Il ne faut sous aucun prétexte, regarder le nouveau croissant à travers une fenêtre; ou bien on est en proie à sa malédiction. Car les maisons des hommes sont toujours vieilles, le croissant est toujours jeune, il n'aime que ce qui lui ressemble. Si, par accident, cela t'arrivait, il faut saluer la lune neuf fois, très bas, comme cela,

et lui dire : « Pardon, Beauté ! Je ne l'ai pas fait exprès ; et maintenant je me détourne... » Malgré tout, méfie-toi, elle peut demeurer irritée. Si tu es prudent, ne serre de huit jours la main d'un ennemi ni même d'un ami, n'entreprends rien, et ne fais pas l'amour : ta femme accoucherait d'un enfant mort, et ta maîtresse te trahirait.

» Mais s'il t'arrive, au contraire, de distinguer le croissant dès la première minute qu'il apparaît, quand tu n'es pas sous un toit, quand tu es en pleine nature, en une place digne de lui, alors salue encore neuf fois, aussi respectueusement, mais sans peur, et touche l'argent que tu as dans ta poche ; tu seras riche tout le mois. Cela est sûr. ».

14.— *Léon Bocquet.*

Faut-il ranger Léon Bocquet parmi les poètes ou les prosateurs ? Il déploie, ce semble, des dons égaux dans une double carrière.

Il naquit en 1876, dans une petite commune, voisine de Lille, Marquillier, dont la consonnance est bien de ce pays. Sa mère toutefois serait de la Picardie, et se nommait Héringuez, nom espagnol ce semble. En somme, Léon Bocquet, comme beaucoup de Flamands, a une ascendance complexe. Avec ses yeux sombres, ses cheveux crespelés, son teint mat, il fait songer aux hommes du Midi, mais la rêverie du Nord est en lui, cette nostalgie particulière à une race à la fois errante et amie du foyer.

Son premier recueil de poèmes, d'inspiration classique *La lumière d'Hellas*, parut après d'autres qui marquait mieux son origine, encore que son

second essai, *Les sensations*, est encore tout imprégné des souvenirs grecs et latins.

Avec *Flandre*, l'âme flamande se fait jour. Là, Bocquet nous ramène vers son pays de beaux nuages, de brumes automnales, de canaux, de carillons, de traditions touchantes, de douceurs familiales et de longues mélancolies.

Enfin, paraissent *Les Cygnes noirs*. Bocquet nous y dépeint les tristesses, les regrets, les désirs, les rêves d'une âme repliée sur soi-même. C'est l'œuvre de l'homme isolé dans la grande ville, dans l'immense désert des multitudes, un peu notre œuvre à tous, séparés des êtres, même les plus chers, par l'infranchissable barrière du *moi*... Ne sommes-nous pas tous des îlots perdus dans l'archipel infini de la vie !

En prose, Bocquet a publié une étude sur Albert Samain, son brillant compatriote, sur quelques écrivains maltraités par le sort (*Les Destinées mauvaises*) : Hégésippe Moreau, Léon Deubel, Tristan Corbière. On a de lui un intéressant travail sur l'imagier André des Gachons. C'est en historien qu'il narre avec de beaux traits, douloureux et héroïques, la *Mort de Dixmude*.

Enfin, il a écrit ce fort roman : *Le Fardeau des Jours* qui, à mon sens, est son chef-d'œuvre. Il y a montré, après la guerre, un coin de la Flandre ravagée. C'est à l'heure formidable suivant l'armistice. Beffrois et clochers, usines et villages sont ou détruits ou affreusement mutilés.

A la place des champs cultivés avec amour, des serres désertiques, des plantes sauvages. Succédant aux Teutons, les profiteurs, les mercantis, les cor-

beaux et les vautours humains, dévorateurs des infortunés.

« Une partie des revenants, dit Léon Bocquet, s'acharnait courageusement à la glèbe qui, mal débarrassée d'explosifs, leur devenait homicide. Les autres, hélas !... La jeunesse désertait la terre, et, mise en appétit de jouissance et de plaisirs, émigrerait vers des destins moins injustes...

» Tout était à refaire : reformer les foyers dispersés, reconstituer les domaines, renouer les traditions, empêcher l'exode rural vers les villes tentatrices, restaurer les consciences corrompues... »

Tel est réellement le sujet du *Fardeau des jours*, et ce n'est pas un mince éloge que de dire que Bocquet a su lui donner la vie...

En somme, poète, critique, essayiste, romancier, Bocquet a partout déployé un talent sûr, réalisé des œuvres qui portent sa marque de fabrique. C'est un des enfants bien venus de la vieille Flandre et de la France.

COMBATS DE COQS

Au jour indiqué, la salle d'estaminet du Tourne-Bride se trouva comble. La bière moussait à flots dans les chopes ; la cabaretière et ses filles qu'on pinçait quand elles approchaient des tables, ne suffisaient pas à remplir les *canettes*. Dehors on urinait contre tous les murs et tous les poteaux. L'ivresse montante et l'animation rendaient le verbe haut à chaque buveur. Et seul, de temps à autre, un chant de coq, lancé à plein gosier, parvenait à dominer le tumulte.

Dans des pièces voisines que des tabliers accro-

chés aux carreaux assombrissaient, des experts minutieux et sûrs armaient les combattants. Dès que furent assujettis à l'aide de bandes de linge et de fil de poix, les éperons d'acier, une double alignée de curieux s'écrasa autour du terre-plein bordé de planches qui servait de champ clos. A chaque extrémité, sur la tannée fraîche, on déposa les adversaires. Les Cœurs-Joyeux présentaient un débutant : un poulet sans race, bariolé comme un faisan. Les autres engageaient un vétérán. Le premier regarda les hommes pressés et attentifs qui oscillaient autour du parc. Une rangée pressant l'autre. Puis, comme le vétérán, plumes hérissées, œil en feu, fonçait de son côté, le « faisan » épouvanté avec un couac ! couac ! lamentable et d'un effort désespéré de ses ailes, se souleva de terre et, rasant chapeaux et casquettes, vola s'échouer à l'abri sur un *carin*. Un hurra formidable ouvrit toutes les bouches ; les sociétaires de chez Mandine applaudirent : ils tenaient le succès, D'Artagnan, pensez donc !

Gros Jules ne voulut confier à personne les préliminaires de la lutte. Il caressait d'une main entendue le jabot de d'Artagnan ; et, avec des gestes soigneux, ayant dirigé l'attention de sa bête du côté de l'adversaire, il la déposa bien excitée, dans le parc.

On pariait. Les pièces d'argent tombaient nombreuses autour du favori. Puis l'assistance se tut subitement. Un souffle contenu unifiait la respiration de ces hommes en attente. Qu'allait-il se passer ? Ce ne fut pas long. Les crêtes pourprées et droites, les yeux injectés de rage, dans un éclair et un choc des éperons, les deux coqs se précipitèrent.

— Fameuse joute ! observa une voix.

— Chut ! chut ! répondirent d'autres voix.

Les deux coqs, un moment reculés, s'affrontèrent. Un égal élan les fit se heurter dans un tournoiement de plumes attachées et de tannée soulevée. D'Artagnan gisait à terre. Une des pointes d'acier de l'adversaire lui avait pénétré la tête.

— Il en tient ! cria un chronométrateur.

— Attendez, riposta l'autre ; il peut se dégager ! Gros Jules avait pâli.

D'Artagnan, malgré des soubresauts répétés pour se délivrer, ne se releva pas. Bientôt, il hoqueta : des caillots de sang affluèrent au bec ouvert. Le coq vainqueur s'acharnait.

D'un bond, Gros Jules fut dans le parc. Il souleva d'Artagnan et, comme il aurait fait d'un enfant malade, le serra contre son sarreau. On fut obligé de lui crier :

— Attention ! Jules, vous allez vous blesser aux éperons !

— Défaites-les, Tetisse, réplique-t-il, je ne saurais point ; je vois tout trouble.

Alors Gros Jules ouvrit un sac de toile, y glissa d'Artagnan et s'en alla.

Il n'aurait pas su rester là, parmi les autres en joie. Il avait le cœur « poché ». Nul, devant son chagrin, n'essaya de le retenir.

Il prit les chemins de traverse et les voyettes, désireux d'aller au plus vite à sa demeure. Il marchait à grands pas, le sac où d'Artagnan emprisonné ne bougeait plus, lui ballant sur les reins. Il avançait comme un coupable. Il ressemblait à Cadie Mouchot quand l'été, elle ramassait une rafle d'épis sous couleur d'une charge d'herbe coupée aux

drèves. Et il avait peur d'être rencontré, honteux et triste en même temps, sans savoir si c'était d'amour-propre déçu ou d'autre chose qu'il souffrait. Et cheminant, il monologuait.

— Si c'est pas dommage ! un si beau coq !... si c'est pas une vraie pitié !

Enfin Gros Jules atteignit sa porte et il chercha jusqu'au fond du sac. Il en retira une chose lamentable, inerte. Une petite peau grisâtre était descendue comme un voile sur les yeux ronds et sans vie de la bête. Gros Jules, par habitude, lustra les plumes froissées. Ainsi faisait-il quand, par une stratégie savante, ayant pour la capter poussé la bête dans un coin de l'enclos, il levait, devant des amis, d'Artagnan triomphal. Il l'éleva une dernière fois et répéta :

— Si c'est pas dommage ! Un si beau poulet !

Lorsque Phanie rentra, le sac baillait près de l'armoire. Tout entier à son chagrin, Gros Jules n'avait pas remarqué que la porte s'ouvrait et, les jambes tournées au feu, d'Artagnan sur ses genoux, le brave homme se lamentait :

— Un si beau coq ! un si beau coq !

Et il sanglotait sans retenue, comme un enfant.

Phanie n'eut pas besoin d'explication : devant cette douleur, Phanie, remuée, s'attendrit ; elle fut héroïque.

— Ah ! mon pauvre vieux ! On n'a pas de chance nous autres ! Ça ne fait rien, va ! pleure plus. On ne le mangera pas, notre d'Artagnan. Tu veux, dis ? On le mettra en terre sous le poirier du jardin ?

LE CHARME DES MAISONS...

Le charme des maisons flamandes me retient :
Un rouge auvent de tuile abrite seuils et portes,
Le chaume roux des toits ressemble aux feuilles mortes.
Et l'eau glousse à votre ombre, ormes virgiliens.

La plaine immense et grise et le doux paysage
Jusqu'au courbe horizon, délicieux et vert,
Le ciel tendre incliné sur les courtils de roses
Et la simple beauté de la vie et des choses
Portant le rythme égal du monde dans mes vers
Me font une âme heureuse, un cœur tranquille et sage.

Les coteaux sont lointains et lointaines les mers...
O soir, paisible soir de septembre, balance
Sur les buis villageois tes longs parfums amers
Et fais monter vers moi le songe du silence.

LÉON BOCQUET.

(*Les Cygnes noirs*, Mercure de France, édit.)

15. — *Théodore Varlet.*

Né à Lille, le 12 mars 1878, et doté de quatre prénoms : Léon, Louis, Étienne, Théodore. Le père est d'origine picarde, la mère, ce semble, une pure Flamande.

Il fit ses études, d'abord chez les Jésuites, à Lille, puis aux facultés de Lettres et de Droit à la même ville, et débuta de bonne heure dans les lettres. Il avait vingt ans quand il collabora à l'*Essor* et fit paraître son premier recueil : *Heures de rêve*. Un recueil publié ensuite, *Lunaires*, a été fondu dans

d'autres volumes. Depuis, Varlet écrivit un nombre considérable de poésies, de romans, de contes, de traductions, etc. Citons au hasard : *Notes et poèmes*, *Notations*, *Poèmes choisis*, *L'Ether consolateur*, *La Bella Venere*, *les Titans du Ciel*, *l'Agonie de la Terre*, *Aux Libres Jardins*, *le Dernier Satyre*, *la Belle Valence*, *Paralipomana*, *Cléopâtre*, *Calepin du Chemineau*, *aux Iles Bienheureuses*, et beaucoup de traductions, surtout de Stephenson. Il a collaboré à de très nombreuses revues, surtout de jeunes.

C'est de toute manière un écrivain nombreux, complexe, érudit, et qui mêle de la philosophie et même un peu de science à la vie, qu'il sait rendre avec lyrisme et subtilité. Il a pratiqué Goethe, Kant, Darwin, Nietzsche et tiré d'eux ce qui convenait à son tempérament.

VEILLÉE DE GUERRE

Sur le piano, ce soir spirituel, aux lampes,
Ressuscite nos paradis, Unique-Amante.

C'est la Guerre, dehors, et l'Europe en folie ;
Paris stupéfié qui attend sous la pluie
Sinistre une rumeur de bataille prochaine,
Et rabâche : devoir et deuil, misère et haine.

- Là-bas, au nord, à quelques lieues, les Hordes
— Hier nos frères — civilisées ! — frénétiques,
Dans la nuit bombardée massacrent au mot-d'ordre.
Pluie et fange, enfer des tranchées, shrapnells et balles
Et mort au champ d'honneur, et vertus cannibales...

Et peut-être, flambant plein le ciel de désastre,
Avec la ville où se joignirent nos amours,
Notre avenir heureux sous les obus s'écroule.

O délices spirituelles aux terrasses;
Nuit nuptiale et bleue sur les palmiers du Nil;
Soleils de gloire aux Italies; et mille
Neuves carystis, Aimée, encore à naître
Pour nous, aux ignorés pays de la planète;
Tant de jours merveilleux, tant de soirs sereins
En l'Olympe secret où nous régnons, seuls dieux!

— Atroce ou radieux, oublions l'avenir,
Notre future joie ou le noir suicide!
Tout à l'instant! rien n'existe que Nous
Seuls, hors du monde, en notre paradis!

Ignorant cet univers fou,
Et la pluie, et le soir de guerre, et Paris,
Sur le piano, ce soir spirituel, aux lampes,
Ressuscitez nos souvenirs, Unique-Amante.

Dancez, ô jeunes mains, sur l'orchestre d'ivoire;
Dorées de nos soleils, ô sauvagesses mains,
Incantez notre gloire et nos étés divins!

Souviens-toi des beaux jours! Les cigales en joie,
Compagne de mon cœur, plein notre île d'amour
Célébraient ton Aurore étendue...

Souviens-toi, ma bacchante,
Des paresse voluptueuses sous les pins,
Et leur ombre frôlant tes bras et tes seins nus...

Redis, sur les rocs blancs de nos libres calanques,
Ton rire clair, bel éphèbe ingénu
Ivre de solitude et d'horizon marin!...

Nausicaa de mes escales exilées,
Reine de mes désirs exotiques, pour moi
Le vagabond, l'universel athée,
Tu es la seule joie
Pour laquelle je lèverais encore le doigt;
Ta chair est l'oasis — eaux et palmes ombreuses —
De l'antique Atlantide ensablée de ma vie,

Et nos âmes harmonieuses
Contemplant la Patrie
Dans leur éblouissante et mystique Unité,

— Guerre et pluie sur Paris —
Ce soir suprême, aux lampes,
Épuise au piano nos souvenirs, Amante !...

Car verrons-nous encore le soleil et l'été ?...

THÉODORE VARLET.

Paris, janvier 1915

6. — J. H. Louwyck.

J. H. Louwyck est né à Haubourdin, près de Lille. Ce jeune écrivain excelle dans les scènes de mœurs, dans les reconstitutions des temps abolis; il a de la couleur et de la vie, il sait silhouetter les êtres, analyser les sentiments et décrire les sites mélancoliques de sa terre natale. On a de lui, entre autres œuvres : *La Dame au Beffroi* et la *Nouvelle Épopée*.

Voici deux intéressantes scènes locales :

La Sortie des Géants à Cassel.

Quand ils pénétrèrent en ville, la place ovale s'encombrait de têtes innombrables. S'aplatissant contre les façades, M. et Mme Ruysen se glissèrent au bord d'une terrasse pavée qui dominait le sol oblique. En face, la foule se massait devant la conciergerie.

Un toit d'ardoise invraisemblablement large que perçaient trois rangées de fenêtres en quinconce et qui devait enclorre un grenier aussi vaste qu'un vaisseau de cathédrale, écrasait la bâtisse; sous ce poids, les murs avaient dû peu à peu s'enfoncer dans le sol; un seul étage en restait qui ne dépassait plus les maisons voisines et paraissait même descendre encore : les fenêtres s'ouvraient si proches du trottoir que les gamins s'asseyaient sans peine sur l'entablement.

La vieille façade, dérangée de sa quiétude semblait, devant cette foule, froncer les sourcils arqués de ses fenêtres. Soudain, pulvérisant les autres rumeurs, une fanfare éclata. Des sociétés s'allongèrent sur deux rangs. Un flot de musiciens en costume Louis XIV que coiffaient des tricornes bordés de col de cygne roula sous le cintre bas de la grand' porte.

— L'Reuze, criait-on. V'là l'Reuze !

Un géant apparut, formidable. Son casque à cimier se dressait à trois hauteurs d'homme au-dessus des Flamands. Relevée, la visière laissait voir des yeux terribles et une bouche énorme dans des broussailles de barbe et de sourcils. Sur chaque épaule grimaçait une tête de lion, tandis que les bras tombaient roides contre les flancs et s'enfonçaient dans des gants blancs à crispin. Une cuirasse de carton doré luisait sur la poitrine, que barrait en sautoir un baudrier de pourpre. Dessous, dévalait une cotte de velours qui se prolongeait en jupe, jusqu'aux pavés... Le Reuze jetait au loin une sensation de force et de majesté bizarre.

Sous une poussée des remords obscurs qui la

tourmentaient, Marie s'en troubla : ce géant qui résumait des siècles de vie flamande lui reprochait d'abandonner les vertus loyales de la race. Elle essaya de s'en ébrouer en l'amointrissant.

— Le Reuze, c'est bien Robert le Frison, n'est-ce pas ?

— Peut-être, dit M. Ruysen, mais on ne sait au juste. D'ailleurs, il a perdu son nom : pour ces gens-là, c'est tout le passé puissant et empli de mystère qui se dresse et se promène par les rues. Ecoute donc...

Il se mit à chanter avec la foule de vieux couplets dont la fanfare endiablée répétait la musique.

Le cortège approchait. Une lucarne ouverte entre les genoux du Reuze laissait entrevoir un visage d'homme; il surveillait la route et, se retournant, criait des ordres aux porteurs, cachés dans le mannequin d'osier.

Derrière le Reuze avançait sa femme, hiératique et casquée, puis, se dodelinant burlesquement, deux gros bambins hilares.

Fous de joie, des gosses bousculaient les musiciens, se glissaient près du géant et, vers sa barbe impassible, hurlaient :

— Vive Reuze papa !

D'autres, se baissant, essayaient d'attraper sous la draperie les pieds des porteurs : ceux-ci qui marchaient à l'aveuglette trébuchaient en jurant; leur mannequin oscillait et quelques voix, dans la foule, l'apostrophaient :

— Qué qu't'as, hé, vieux soulaud !

— Vête ichi, l'Reuze qu'est roste !

Un Concours de tir à l'arc.

Bergues s'emplissait d'archers. Sous un vent aigu de novembre qui retroussait leurs longues moustaches rousses et faisait frémir les barbes de leurs flèches, les confrères d'innombrables sociétés, « Saint-Sébastien » ou « Guillaume Tell », débarquaient d'autos ou de carrioles, descendaient du train, s'amenaient à pied et se pressaient sur la grand'place. L'arc à l'épaule et le carquois de cuir ou de tôle en bandoulière, ils tournaient un nez anxieux vers les nuages puis, levant leur index mouillé, tâtaient le vent. Plusieurs grommelaient. Jamais un défi ne les avait réunis dans l'arrière-saison. D'ordinaire, les premières pluies d'automne faisaient rentrer leurs arcs dans leur gaine de lustrine. Cette coquine de brise fausserait les calculs.

Les Berguois expliquaient, embarrassés, qu'ils avaient déjà jeté à la poste les convocations quand le roi de la perche, M. Ruysen, perdit brusquement son beau-père. Les confrères ne voulurent pas se priver de leur meilleure flèche. Deux années de suite, aux épreuves du printemps, elle avait abattu l'oiseau d'honneur. Alors ils avaient reculé de quelques dimanches. Bah ! le vent laissait des accalmies. On s'arrangerait.

Quand le beffroi tinta dix heures et que chaque société allongée sur deux files monta fièrement vers le Groenberg, M. Ruysen n'était pas arrivé. Un gamin dut courir aux Annonciades l'avertir que son premier tour approchait. Dès qu'il eut décoché sa flèche — vainement, d'ailleurs — il retourna

près de sa femme. La santé de Marie l'inquiétait : les habits de deuil semblaient l'avoir enveloppée d'une tristesse farouche ; dans ses joues décolorées, ses yeux tantôt brillaient d'une fièvre étrange, tantôt se noyaient de larmes. Un mot brusque, un claquement de porte la faisaient tressaillir d'un sursaut d'enfant pris en faute.

Il voulut qu'elle sortît cet après-dîner et l'accompagnât sur le tertre.

— J'y tiens. Cela te distraira. D'ailleurs, j'ai averti maman et la cousine Hortense, qui viendront te chercher.

Un pressentiment bizarre la retint sur le seuil ; deux fois elle remonta les marches du perron avec de menus prétextes, mais elle finit par suivre l'impérieuse cousine. Celle-ci l'entraîna au premier rang de la foule qui, pour éviter la chute des flèches perdues, se massait dans l'allée sous les ormes. Trois ou quatre cents archers se pressaient autour de la perche.

Appuyée contre un vieux tronc, Marie les regardait s'avancer tour à tour. On entendait l'homme qui, debout au pied du mât, appelait leurs noms sur un rythme de litanie.

Sa voix rude faisait vibrer les syllabes flamandes appesanties de consonnes. Chacun, pour tirer, durcissait son visage et ses membres osseux. Les siècles n'affinaient point leurs lignes et laissaient dans leur sang toute la fougue violente des anciens. S'ils avaient coiffé leur crâne de casques au lieu de casquettes et déguisé leurs habits modernes sous quelques buffleteries rien ne les eût distingués des archers du moyen âge.

— Georges Ruyssen ! appela le crieur.

Ruyssen s'avança, se planta ferme sur le sol, encocha la flèche et renversa le buste. A mesure que le bec descendait, se boursouflaient ses muscles, et tandis qu'il s'infléchissait sur la hanche droite, tout son sang lui remontant aux joues lui gonflait les veines du front. Malgré la jaquette noire dont les basques flottaient, son attitude évoquait un des premiers gestes de l'humanité, celui dont le guerrier primitif, Assyrien ou Morin des marécages, tendait ses forces pour jeter la mort autour de lui. Soudain, tout se détendit : la flèche filait là-haut à trente mètres et fit sauter d'un coup sec, parmi les merlettes de buis empalées sur les tiges, l'extrême.

Tandis que les valets de la perche dont le visage restait invisible sous leurs vastes chapeaux d'osier, se précipitaient à qui ramasserait l'oiseau d'honneur et la flèche du roi, quelques mains claquèrent. Pas de cris, mais des regards suivirent le vainqueur : à les voir chargés d'une émotion intense, il était aisé de comprendre pourquoi les Flamands ne recherchent l'admiration que de leurs pairs et briguent la présidence d'une société locale avec plus d'âpreté qu'un fauteuil plus illustre dans des assemblées lointaines.

J.-H. LOUWYCK.

16. — *André Couvreur.*

Né à Seclin, près de Lille, André Couvreur a saturé ses yeux d'enfant des paysages nordiques, la plaine avec de rares bouquets d'arbres, les clochers,

les villages et les villes qui se succèdent rapidement sur les routes. Le père était médecin, et Couvreur, devenu médecin à son tour, avait de qui tenir. Ce père aurait pu professer à Paris, car il fut interne dans les hôpitaux de la grand'ville; il préféra se retirer en province où il soigna ses malades avec un beau désintéressement. Il ne fut pas de ceux qui cherchent pour leur descendance une autre profession que celle du père : outre André, un autre des fils devait exercer la médecine.

En somme, les études médicales de Couvreur datent de la maison paternelle. Elles se poursuivirent à Lille, puis à Paris où André étudia sous les maîtres Périer, Potain, Brouardel.

Il connut la vie des étudiants de cette époque, où libre, un peu vagabonde, plus joyeuse que celle des étudiants contemporains, et qui mettait en contact les diverses facultés : lettres, mathématiques, sciences physico-chimiques, sciences biologiques, droit, philosophie.

Ce furent les Lettres qui attirèrent le jeune Lillois : il en avait eu le goût de bonne heure. Là-bas, à Seclin, il s'y était essayé; bientôt, à Paris, il publia des vers, des proses dans quelques revues, il eut même un acte joué à la Bodinière.

Mais le roman ne tarda pas à le prendre au piège. Il publia *Le Mal Nécessaire*, roman de mœurs médicales, et plus particulièrement chirurgicales, où il passait aux verges un de ces Pères-Coupe-Toujours, qui taillent à tort et à travers, à tort surtout, dans le client pourvu de pécunes. Couvreur entendait venger les chirurgiens probes, pour qui la profession est un sacerdoce.

Au *Mal nécessaire* succédèrent *Les Mancenilles* le triste roman des femmes « avariées » (le mot n'existait pas encore au sens que lui donna Brieux). Le jeune écrivain dénonçait le grand danger social de ces dames contaminées qui propagent sans relâche un des maux les plus redoutables dont souffre notre humanité.

Après *les Mancenilles*, Couvreur écrivit *la Source Fatale* ; c'est la pitoyable épopée de l'alcoolisme, aussi redoutable que la syphilis : avec la tuberculose, il forme la sinistre trinité qui ravage la France contemporaine.

Ainsi, le jeune médecin puisait la substance même de ses œuvres dans sa science essentiellement vivante, mêlée à tous les conflits sociaux, qui donne aux observateurs une vision profonde, non seulement sur la vie animale mais sur la vie psychique des humains.

Les livres qui suivirent dérivent de la même source, des mêmes inspirations et aspirations. Ils forment une série, intitulée *la Famille* et qui comprend : *la Graine*, *la Force du Sang*, *le Fruit* ; dans le premier de ces livres, il s'agit des semailles humaines, le second s'occupe de l'hérédité, le troisième de l'évolution des enfants.

Jusqu'à présent, nous sommes dans le roman réaliste, mais Couvreur a publié des récits fabuleux, où toutefois intervient l'inspiration scientifique : *Voyage en Eucrasie*, *Une Invasion de Macrobes*, *le Lynx* (celui-ci en collaboration avec Michel Corday) L'imagination de Couvreur joute ici avec celle des Edgar Poe, des Nodier, des Wells ; les *Macrobes*

laissent une belle impression de terreur, *le Lynx* est très captivant. Du reste, toutes les œuvres de Couvreur sont vivantes, colorées, vigoureuses, et révèlent un écrivain de race, chez qui le sens du réel n'arrête pas l'essor de l'imagination.

Dans ces dernières années, André Couvreur a publié *l'Androgyne*, fantaisie médicale; *le Valseur phosphorescent*, création d'un homme par le professeur Tornada; *Les Mémoires d'un Immortel*, expérience de catalepsie artificielle par le même professeur, etc. On retrouve dans ces œuvres tout le talent robuste et ingénieux, l'humour aussi, de notre écrivain.

Extrait des dernières pages du « Fruit ».

Le docteur Bouret est un vieux médecin de campagne qui fut, toute sa vie, l'apôtre des bonnes semences humaines. Pour que l'homme soit heureux, il faut qu'il soit engendré dans la santé; il faut qu'il ne porte la charge d'aucune tare héréditaire.

Il a tout particulièrement élevé dans ces principes l'un de ses petits fils, Daniel.

Celui-ci rentre de voyage alors que Bouret est mort depuis plusieurs jours déjà et que, tout à côté, sa femme vient de lui donner un fils.

On a attendu son retour pour la mise en bière. Daniel court d'abord au cadavre de son grand-père. Il le contemple. Il en attend quelque ultime enseignement sur la persistance de l'âme.

« Et Daniel s'emplissait de vénération éperdue. Pauvre papa Bou! O gardien du feu sacré de la race! O veilleur d'éternité, il reposait, il s'était arrêté, à peine las de sa besogne de vie, confiant en

ceux à qui il l'avait légué le trésor héréditaire, dans toute son intégrité, dans toute sa richesse originelle. Il reposait, il n'était plus, il ne souffrait plus. Sous l'enveloppe froide du front, le mécanisme des pensées généreuses s'était bloqué, après tant d'action magnifique, de libéralité, de soucieuse prévoyance. Sous le voile des paupières closes, les yeux rarement insensibles à la douleur de l'homme, les yeux que la beauté émerveillait plus que tous autres, les yeux de douceur et de miséricorde s'étaient ternis aussi; et la bouche, prédicatrice des saintes semailles, était scellée à jamais. Se pouvait-il que ce créateur fut ramené au néant, et que, par la force du destin, par la volonté de la nature, qui fait vivre les bourgeons des feuilles mortes, et les jeunes de la dépouille des vieux, ce moissonneur, parti après avoir épuisé toute la lie de la souffrance, pût ne pas continuer autre part, loin du monde, pour contempler encore ses enfants cultivant la vie!... Alors, Daniel éperdu lui demanda :

» — Réponds, papa Bou!... subsiste-t-il quelque chose de toi?...

» Ah! la consolation suprême, pour ceux qui restent, de penser que le spirituel ne s'éteint pas; qu'après que les membres se sont figés, après que les yeux se sont vidés, lorsque l'implacable nature éparpille le corps en parcelles de chimie — quelle consolation de penser que l'autre substance, l'impondérable, l'immatérielle, la lumière intérieure veille encore, et, dans un domaine de l'Au-Delà, attend ceux à qui ont été léguées les richesses héréditaires!

.....

» Et comme si cette prière eût été écoutée du disparu ; comme si le hasard, guidé par lui, eût combiné les événements afin de proclamer ce que les lèvres fermées ne pouvaient dire, deux phénomènes se passèrent presque simultanément qui parlèrent pour le mort. Ce fut d'abord un flot de sang, une lave pourpre, qui, venue du fond de l'être, surgit à la bouche, bouillonna, et s'écoula le long de la joue livide jusqu'à l'oreiller. Ah ! que ce spectacle eût été terrifiant, si Daniel ne l'eût accepté ainsi qu'une protestation contre son doute, ainsi qu'une redite des paroles de Bouret, lorsque le vieillard proclamait l'énergie sans fin de la nature, lorsqu'il la montrait créant, créant toujours, inlassablement, dans une âpre volonté de persistance ; greffant la vie ardente sur l'inactivité des trépas ; utilisant la mort à l'épanouissement d'évolutions nouvelles... Non, le néant n'existait pas dans la matière : la vie féconde, reproductrice, pullulante, infinie, trouvait ses éléments partout, remuait chaque atome de l'univers, empiétait sur chaque parcelle du vaste monde, pour engendrer toujours, toujours... et c'est ainsi que la vie continuait !

» — Oui, ton corps, papa Bou, je le sais... ton corps se désagrège ; ta matière disséminable retourne en pâture à la matière... mais le reste, ce qui a fait ta personnalité, ton entité, ton essence ; le reste, l'autre force indéfinie, ton âme, papa Bou ! ...Ton âme, où est-elle ?

» Cette fois ce fut un cri qui répondit. Daniel entendit vibrer à travers l'espace, venant de la maison voisine où Germaine était accouchée depuis la veille, un vagissement exquis, pénétrant jusqu'aux

plus profondes racines du cœur; une plainte, un ordre de petit animal affamé, réclamant sa nourriture Son fils!... Son fils, c'était lui qui se faisait dans le silence lugubre, des harmonies de vie ardente; dans cette ombre funèbre, des éclaboussements de clarté joyeuse!... Ah! cette délicieuse clameur d'instinct, avec quelle éloquence elle dictait la réplique du grand taciturne!... Avec quelle vérité persuasive elle annonçait que l'âme de papa Bou n'était pas plus abolie que son corps : et que cette âme, lumière prolongée dans la descendance héréditaire, revivait, après que deux générations se la fussent transmise, dans cet arrière-petit-fils, dans cet enfant, qui, tout près, attendait de n'être plus une pâleur d'aurore, pour rayonner à son tour, aussi chaleureusement, aussi splendidement sur le monde créateur!...

» Alors Daniel, obéissant à la volonté des races, embrassa doucement le cadavre au front, puis l'abandonna, pour courir vers ce fils qu'il n'avait pas encore vu, en qui il allait retrouver la flamme ancestrale éteinte chez papa Bou. »

A. COUVREUR.

17. — *Florian-Parmentier.*

Florian-Parmentier naquit dans la ville du Nord qui a donné le jour au plus grand nombre de Flamands illustres : j'ai nommé Valenciennes. Là naquirent Froissart, Watteau, Carpeaux.

Dès l'enfance, Florian-Parmentier se montrait un digne fils de cette ville charmante et glorieuse,

par des dons intellectuels variés, qui devaient faire de lui plus tard un poète, un conteur, un philosophe, un romancier, un critique, un historien, un dramaturge et, enfin, un musicien, un peintre, un sculpteur : tous les dons du terroir et qui semblaient lui promettre une heureuse carrière... Sensible et enthousiaste, avec une ardeur, une sincérité sans cesse blessées par la réalité cruelle, Florian se révéla d'abord comme poète. Il publia un livre d'extrême jeunesse : *Entre la vie et le rêve*, qui révélait sa lutte généreuse contre les « puissances fatales ». Son roman *Le Déserteur* nous montre un intense désir de libre arbitre en lutte contre ces mêmes puissances.

Par les routes humaines, grand poème très supérieur à *Entre la vie et le rêve*, est d'une forme superbe en même temps qu'originale : Florian-Parmentier y révèle les qualités d'un poète hors pair.

« Mais, nous dit un contemporain, c'est principalement dans *l'Ouragan* qu'il s'est surpassé. En épisodes d'un tragique intense, où passe vraiment *la folie planétaire*, il a tracé de l'épopée sanglante un inoubliable tableau... Nos instincts originels défilent dans ce livre comme des spectres... »

Il avait le droit d'écrire ce livre, ayant été lui-même très éprouvé par la guerre.

Il serait fastidieux d'énumérer toutes les œuvres de Florian-Parmentier. Citons toutefois *la Lumière de l'Aveugle* dont nous avons ardemment défendu la cause à la Commission du prix de littérature dénommé *La Bourse de Voyage* : nos efforts furent récompensés. Florian-Parmentier obtint ce beau prix.

Notre Valenciennois a écrit d'innombrables arti-

cles, des livres de critique et de philosophie, des études biographiques, etc. N'oublions pas qu'il fut le créateur d'une doctrine poétique, *l'Impulsionnisme* dont l'influence se retrouve dans maints écrivains qui ont plus ou moins démarqué Florian-Parmentier — sans le dire !

Nous attendons de lui d'autres belles œuvres — romans, pièces de théâtre, essais, poèmes, etc., etc. Il a beaucoup travaillé, avec une conscience admirable; on lui rendra justice.

L'HIVER EN FLANDRE

...Après trois ans de crasse et de misère, on retrouvait des villages coquets, des maisons blanchies à la chaux, des intérieurs d'une propreté méticuleuse, où cuivres, parquets, dallages, vitres, émail, tout reluit, tout brille, tout s'éclaire. Les moissons aussi étaient admirables. On voyait les épis dorés, à triples grains, onduler dans une houle immense de richesses poudrées de soleil. On entrait dans le paradis des plaines majestueusement unies, agrémentées de bosquets, coupées de ruisseaux que les saules accompagnent, piquées d'arbres sombres aux feuillages découpés en consoles retombantes. On vivait sous un ciel mobile et nuancé, parmi les champs de haricots, de chicorée, de lin, de colza, parmi les gras pâturages peuplés de bœufs et les houblonnières aux grandes perches enguirlandées. Sur tous les horizons se crucifiaient gaîment des moulins. La terre capiteuse sentait, comme une chevelure de femme, un mélange de musc, de figue et de résine. Et les églises où se concentrait le génie

de l'endroit, apparaissaient diverses et toujours jolies, avec leurs ogives, leurs beffrois, leurs campaniles, toute une architecture fastueuse et volontaire.

Peissenier et ses compagnons restèrent quelque temps au repos dans cette Flandre française, au pays des rêves, au pays rêvé. Et ce fut le repos des repos, le repos délicieux.

* * *

Lorsque les troupes pénétrèrent en Belgique le spectre de la guerre reparut. Il reparut tout d'abord sur la figure des gens. Bouches closes et visages fermés. Jusqu'aux bandes de papier collé en croix sur les vitres qui semblaient barricader les maisons. Mais certaines caves « refuges en cas d'alerte », rappelaient que la canonnade était proche. Aux carrefours, les petites chapelles de briques, portant au frontispice une invocation, paraissaient plus délaissées au milieu des gendarmes belges, de noir vêtus, des fusiliers marins, des Annamites à tête de mort, des soldats en kaki, belges ou anglais.

Déjà la saison s'avancait. On voyait rouir, par bottes, le lin dans les ruisseaux, et, dans les champs s'élevaient des pylônes de haricots, les tiges roulées en couronnes et enfilées en chapelet autour d'un piquet.

De plus en plus, d'ailleurs, le travail militaire se substituait aux travaux champêtres. De toutes parts se dressaient d'immenses hangars de toile, de vastes tentes-hôpitaux, marquées d'une gigantesque croix rouge, des tentes-chapelles, tentes-

bureaux, tentes-ateliers. Des équipes rempierraient les pistes, traçaient des caniveaux, posaient des rails, chargeaient des wagonnets. Des Belges agitant le grelot muet de leur bonnet de police, des noirs aux yeux étonnés, des Tonkinois au regard aigu, au masque de cire en double accent circonflexe, dépaysés dans leur uniforme kaki garni de ganses jaunes, remuaient la terre et refaisaient infatigablement la même besogne, sans cesse détruite par les allées et venues du matériel.

Traînés par des tracteurs montés sur chenilles à galets comme les tanks, les mortiers anglais ébranlaient le sol sous la danse de Saint-Guy de leurs énormes masses. Les puissantes locomotives aux grandes initiales R. O. D., amenaient des munitions, des tôles ondulées, des rondins, des grillages aux tresses de verdure. Une pittoresque variété de huttes de toutes formes et de toutes matières surgissaient du sol. Les avions géants, les grands triplans anglais, partaient en reconnaissance, glissant sur les nuées, tels des oiseaux de large envergure. La nuit, dans le ciel plissé d'éclairs, les projecteurs guettaient les aviateurs ennemis. Et c'était comme d'immenses bras, comme des tentacules lumineux terminés par des mains en palette qui, à tâtons, palpaient l'obscurité et poursuivaient en s'entre-croisant le ronflement dispersé des moteurs. On eût dit qu'un être fantastique, comme ceux qui vécurent dans l'imagination d'Edgar Poe, de Hugo ou de Wells, monstre céphalopode dont seuls les membres phosphorescents eussent été visibles, voulait, renversé sur le dos, badigeonner de feu la voûte céleste...

*
*
*

D'heure en heure, le séjour des Flandres perdait davantage de son attrait. Ceux qui étaient originaires de la partie Nord restée libre avaient pu, à plusieurs reprises, se retremper au sein de leur famille. Mais cette joie de quelques-uns ajoutait au crève-cœur de ceux qu'une barrière plus terrible que l'étendue d'un continent séparait de leur mère, de leur femme, de leurs enfants et des usages qui font la vie...

Morts ? Affamés ? Malades ? Rien... On ne pouvait rien savoir. Rien... cela avait des prolongements dans l'âme. Rien... émoi qu'on ne saurait traduire. Rien... frisson qui propage au profond de la chair les plus lugubres pressentiments... Et à présent que, morts ou misérables, on les sentait plus proches et plus inaccessibles, leur appel enlevait ce féroce courage d'oublier qu'il fallait avoir pour continuer à vivre la vie misérable de l'homme de guerre...

N'ayant plus d'abris, plus de tranchées, mais établis sur un terrain marécageux qui se transformait en lac sous la pioche, les fantassins se tinrent, tout l'hiver, accroupis dans des trous d'obus, visés par l'ennemi dès qu'ils passaient la tête, baignés dans une eau corrompue, enlisés dans la vase, puant la mort, mangeant à peine, buvant du vin pour faire circuler le sang, leurs fusils rongés d'humidité, leurs cartouches inutilisables, impuissants contre les avions qui venaient les mitrailler à bout portant, torturés par l'incommodité de leurs postures, ayant hâte que vînt le soir pour sortir de l'eau et

s'allonger au bord de leur trou dans la boue visqueuse, transis de froid, grelottants de fièvre, empaquetés dans une accablante enveloppe de terre glacée, ne pouvant plus remuer ni bras ni jambes, agonisant dans les trépidations de l'artillerie, sous une grêle de mitraille, et dans la débâcle des nuées...

Petit à petit, on essaya de faire parvenir des sacs à terre aux réprouvés de ce Tartare que Dante n'avait pas prévu. En utilisant les entonnoirs, les rares accidents du terrain, les talus, les fossés, on esquissa une ligne de tranchée en surface, de postes et d'abris. Mais on ne put rien contre l'inondation, à laquelle l'hiver donna tour à tour les formes hideuses et la méchanceté des lagunes stagnantes, d'une mer de boue, d'une tempête de brouillards, d'avalanches, de giboulées, de banquises aiguës, et d'un ruissellement sans fin qui pénétrait dans la pensée, — comme les premières manifestations d'une épouvantable déchéance physique.

Pour alimenter la misère sans nom de ces épaves humaines, il fallut aller à découvert avec des fourgons, sous les shrapnells, à travers une plaine nue, plate, retournée, bouleversée, sinistre, sur des rondins désunis, broyés et submergés, des derniers squelettes de maisons aux premières organisations de tranchées, de la souffrance éternelle à la mort lente, sans guide, avec des chevaux qui prenaient peur, et dans une sensation de vertige qui venait moins de la présence du danger que de la vague conscience d'être tombé hors du monde connu, dans la folie du temps et de l'espace.

FLORIAN-PARMENTIER.

18. — *Henri Malo.*

Henri Malo est du Pas-de-Calais, mais son activité littéraire s'étend à tout le Nord : nul n'a consacré plus de belles pages à la Flandre, tant comme historien que comme romancier. Ce grand fouilleur d'archives a travaillé avec acharnement à Dunkerque, dans la Flandre belge à dépouiller les vieux documents où l'on retrouve les vestiges de la vie du terroir.

Ses livres d'histoire sont parmi les plus captivants que je connaisse : *Les Corsaires dunkerquois et Jean Bart, les Corsaires, Dunkerque, ville héroïque, Nos trois Portes du Nord, Dunkerque, Calais, Boulogne* (nous n'avons à parler ici que de ses livres flamands).

Le tendre amour de don Luis est un délicieux roman qui se passe dans la Flandre, sous la domination espagnole, et où l'exactitude extrême de la documentation s'allie à l'intérêt d'un récit bien mené, pittoresque, poétique et vivant.

LE DÉPART DES CORSAIRES

Extrait de : *Le Tendre Amour de don Luis*,
roman, par HENRI MALO.

Une rumeur énorme emplissait la ville, courait par les rues et les ruelles, tourbillonnait sur la place, grimpait à l'assaut des clochers et des tours, se mêlait au vent qui faisait virer les girouettes,

glissait à la surface des canaux, dévalait vers le port, et s'en allait mourir au loin sur les flots de la mer du Nord, au loin sur la plaine flamande du côté de terre. Les trois mille matelots de l'escadre course « faisaient foyus » avant le départ.

« Faire foyus » est une vieille expression usitée le long de nos côtes septentrionales : elle désigne la ripaille des corsaires au moment de prendre la mer, ripaille payée par les armateurs. Les hommes corsent la dépense en gaspillant royalement les avances qu'ils viennent de toucher. Ils parcourent les rues par bandes, bras-dessus, bras-dessous, équipés à neuf, enrubannés, riant et braillant, sonnant de la trompe, battant du tambour, brandissant des drapeaux et des banderoles, matelots de mer aux grosses bottes et aux bonnets de laine, à la culotte courte, large et goudronnée, matelassée de pourpoints de gros draps; matelots d'occasion, volontaires et soudards des troupes de terre qui forment la garnison des navires et sont destinés uniquement à combattre, leurs jambes empêtrées dans les lourdes chaussures de mer dont ils n'ont pas l'habitude, butant contre les pavés à chacun de leurs pas incertains. Les tavernes et les mauvais lieux regorgeaient de clients, retentissaient de chants, de cris et de jurons; la bière coulait à flots; on mettait des tonneaux en perce jusqu'à la devanture des estaminets et la liqueur chère à Gambrinus se perdait en minces rigoles sinuant entre les pavés jusqu'au ruisseau. Au tournant des ruelles étroites, aux encoignures des maisons mal alignées et des monuments publics, une âcre odeur ammoniacale prenait les passants à la gorge.

Don Luis déambulait de par les rues, l'œil en éveil, l'esprit amusé par ce débordement de vie brutale, par cette joie tonitruante de gens avides de s'accorder en ce moment tous les plaisirs terrestres à leur portée, sachant qu'ils allaient connaître les pires aventures, la dureté impitoyable d'une discipline de fer, les rudesses de la vie de bord, les privations, les maladies et les risques de guerre; incertains de l'avenir, ils jouissaient goulûment du présent. L'écume de toutes les races de la vieille Europe semblait avoir été poussée sur ce rivage par une même tempête : en fait, la réputation des capitaines de mer de Dunkerque s'était répandue de par le monde depuis une cinquantaine d'années. On les savait entreprenants et hardis, braves jusqu'à la témérité, excellents marins; et surtout avec eux, on pouvait compter sur un butin abondant. L'espoir du gain avait attiré des Méditerranéens aussi bien que des Scandinaves, des Levantins et des Ponantais, qui s'agrégeaient aux Flamands indigènes; Espagnols et Portugais, maigres et bruns, Génois et Vénitiens au parler chantant et musical, Grecs à la moustache retombante et au profil d'oiseau de proie, et des Danois et des Norvégiens, grands de taille, les cheveux de lin, les yeux de faïence. Ils s'étaient mesurés avec les Barbaresques et avaient combattu à Lépante; ils avaient piraté sur la mer des Antilles ou quelque part dans l'océan Indien; ils avaient chassé la baleine dans le voisinage de la grande banquise qui avoisine le Pôle, et vu se profiler de fantastiques ours blancs sur la côte redoutée de l'île des Démon, où jadis le sire de Roberval abandonna sa parente coupable; et de la

Croix du Sud à la Grande Ourse, leurs yeux avaient contemplé toutes les étoiles. Quelques-uns avaient peut-être renié le Christ et navigué sur les galères du Grand Seigneur, d'autres ramé sur celles du roi de France ou du roi d'Espagne; dans le passé de ces hommes, des reflets rouges coloraient le souvenir : rouge d'incendie ou rouge du sang jailli sous leur couteau. Les capitaines n'y regardaient pas de si près en les enrôlant, et ne vérifiaient pas l'exactitude des noms qu'on leur donnait; les bâtiments de course jouissaient du même privilège que certains lieux sacrés entre tous : on y bénéficiait du droit d'asile. Aussi, quelles figures tannées, recuites, couturées de cicatrices, barrées de balafres ! Quel bariolage de types, de costumes, et de couleurs ! Parmi ces bandes, des femmes s'introduisaient. Elles s'occupaient de la victuaille, des soins à donner aux blessés; beaucoup étaient de celles que Jeanne d'Arc chassait de son camp à coups de plat d'épée. Ici, elles ne pouvaient faire campagne ni s'aventurer sur les flottes de guerre; elles se bornaient à prendre part à la formidable liesse qui précédait le départ.

Et tout en jouissant du présent, ce monde aventureux escomptait de la prochaine campagne un fructueux avenir. Le chef qui devait commander aux sept frégates prêtes à prendre la mer était un vieux loup de mer célèbre sur les mers étroites et jusque dans les eaux ibériques : le vice-amiral Antoine de Wacken. On était sûr avec lui d'un copieux butin : excellent marin, il possédait en outre une exacte connaissance du trafic maritime, pour le pratiquer à son compte avec profit. Il savait les routes suivies par les navires chargés de riches mar-

chandises, et ne se trompait pas sur l'époque à laquelle on avait chance de les rencontrer, ni sur le lieu; suivant le vent, il prévoyait les ports d'où les flottes marchandes mettraient à la voile, car il était toujours fixé sur l'état et le chargement des navires en partance, de Hollande, des ports hanséatiques, d'Angleterre ou des Indes. Il arrivait le premier au rendez-vous, s'abritait derrière quelque cap ou cinglait mystérieusement au large, guettait sa proie, et fondait sur elle comme un épervier lorsqu'elle passait à portée.

19.— A. M. Gossez.

Écrivain fécond, conteur brillant, à la fois essayiste, poète, propagandiste, directeur et fondateur de revues, auteur d'une excellente anthologie du Nord, la meilleure peut-être, on lui doit : *Le Saint Julien et Flaubert*, *Le département du Nord sous la deuxième république (1848-1852)*, *Du soleil sur la porte* (poèmes), *Lettres familières*, *Les provinces poétiques*, *En pays wallon*.

EN PAYS WALLON

C'est le Hainaut.
Ce pays robuste et touchant,
C'est le Hainaut et ses champs,
ses forêts, ses pâturages,
et, surgies pour des soirs d'orages,
les hautes tours de ses fourneaux.

C'est le Hainaut qui verse à deux fleuves les eaux
qui descendent ses faibles côtes,
et, de Pâques à la Pentecôte,

entraînent des pétales et des bouquets entiers,
chus de ses arbres fruitiers,
et les mènent, par la Sambre, vers la Meuse,
comme aussi vers l'Escaut et ses rives heureuses,
Puis, à l'automne, les rivières
sentent tomber, s'éclabousser et tournoyer
et puis, avec elles, partir ; partir et se noyer,
les pommes mûres, la queue en l'air.

J'ai vu les soirs d'août, la hâte des retours,
le suprême chariot de blé, cahotant et lourd,
passer, en s'écrasant, la grand'porte des granges ;
et la fermière avec le buis bénit,
bénir cette moisson finie
en l'aspergeant avec les gouttes de sa branche.

J'ai vu des nuits d'octobre, monter, dessous la pluie,
vers la petite lumière des fabriques de sucre
— œil luisant de misère et de lucre —
monter, disjoints et pleins, les chariots pesants,
pesant des milles et des cents ;
pleins de grosses betteraves sales et boueuses,
sur les routes aux pavés gluants d'argile hideuse...
rejeter cette boue au pied des cheminées,
et retourner enfin, les tâches terminées...

J'ai vu des charbonniers dans la forêt ;
j'ai vu des sabotiers, et qui chantaient !
J'ai vu des gas dans les ducasses,
dans les fêtes et les concours, sur les grand'places...
et leur départ bruyant et matinal, le lendemain,
dans de petites gares où habitent les trains ;
j'ai vu leur joie hâtive et tôt finie
et la fatigue de leur nuit.

Des natives campagnes, ô peuple déserteur,
— mais encor chaque soir de retour en tes demeures, —
je sais tous les aspects et toutes les histoires,
depuis toujours jusqu'à ce soir :
sous tes pieds tu foules des voies romaines,
pendant des siècles l'Europe en armes s'y promène,

Sambre-et-Meuse y proclame la gloire militaire
avec la liberté !...

Mais tu n'as pas encore terminé de lutter :
mon enfance se souvient des révoltes ouvrières
qu'on lui disait... Fourmies...
et ses combats, de massacres suivis...

Pays de pâturages et de hauts fourneaux,
tes métiers ont repris la tâche coutumière !
Tes haies se fleurissent d'aubépine, ta lumière
éclaire les pommiers en fruits...

Hainaut !

Hainaut de Belgique et de France,
Souris encore... tu as souri à mon enfance !

A. M. GOSSEZ.

(*En pays wallon.*)

20. — *M. Martin-Maury.*

Directeur du *Télégramme du Nord*, président
d'une importante caisse syndicale d'allocations
familiales, il est un écrivain fécond et un polémiste.
Nous ne saurions mieux faire que de placer sous
les yeux du lecteur cette page sur :

LILLE-ROUBAIX-TOURCOING, ATELIER FRANÇAIS

Le pavé de Lille-Roubaix-Tourcoing, lui, mène
à l'usine. De quelque côté que vous l'attaquiez il
vous conduit à une cheminée, à dix cheminées, à
des centaines et des centaines de cheminées et s'il
présente souvent tant de pointes rugueuses ce n'est
nullement, croyez-moi, parce qu'il fut posé de

travers — le plus intégral des athées, dans le Nord, a gardé la religion du travail bien fait, — c'est parce que, lui aussi, ce pavé a reçu, en don de l'ambiance, une conscience professionnelle. Il présente chacune de ses parties à l'usure, l'une après l'autre, afin que toutes ses molécules produisent. C'est sa manière à lui de « tayloriser » !

Pour l'instant, nous allons l'utiliser sans l'user. Le meilleur moyen, en effet, de rencontrer l'âme des « trois villes sœurs » c'est de se poster sur la chaussée, ici ou là, à l'heure où les ateliers se dégonflent. Par cette foule d'hommes et de femmes qui viennent de filer la laine, travailler le coton ou le lin, et qui fait comme un immense cortège, bientôt égaillé, vous pouvez déjà juger, avant toute statistique, de l'énormité d'une industrie et du nombre formidable de ses broches à filer ou à retordre... Mais, à quoi bon des statistiques quand un seul chiffre — celui du fisc ! — nous apprend que lorsque *tous les départements français réunis* paient cent francs d'impôts à l'État, le Nord à lui seul en paie vingt !

Pourquoi ?

La plus élémentaire curiosité inciterait à poser la question. Le plus élémentaire patriotisme exige qu'elle soit posée, car si la réponse qu'elle appelle était sérieusement méditée par tous ceux des Français qui ne sont pas du Nord, et si, après l'avoir méditée, tous ceux des Français qui ne sont pas du Nord consentaient à s'inspirer de l'exemple de ceux qui en sont, je dis que la France serait prête alors à résoudre la plupart des problèmes sociaux qui l'inquiètent et à éloigner d'elle des périls exté-

rieurs toujours prêts à fondre, comme tous les maladies, sur les organismes incohérents et affaiblis.

Le pavé de Lille-Roubaix-Tourcoing, ai-je écrit, mène toujours à l'usine. L'affirmation ainsi présentée est exacte, mais elle demande à être nuancée et approfondie. En dépit d'une position géographique qui a fait du Nord une liaison naturelle, en dépit du voisinage des gisements charbonniers, il reste que le Nord a été créé, au jour le jour, au siècle le siècle, par la patiente et courageuse main de ses habitants, en lutte constante avec les eaux, le climat et l'invasion. Une situation privilégiée ne demeure telle que grâce à l'effort, et plus elle s'est créée d'œuvres, plus elle doit être forte pour les soutenir. On ne comprendrait rien à la prospérité et à la richesse du Nord, on ne comprendrait rien au Nord si on n'avait discerné d'abord que la direction de son intelligence, de son cœur et de son instinct va toujours, d'un mouvement impeccable et sûr, *vers la formation familiale*. Le puissant amas de briques d'où vous avez vu sortir à l'heure du repas, non sans une certaine stupeur, de quoi peupler largement un gros bourg, n'est pas seulement un lieu où l'on fabrique en grand des tissus, des tapis ou des « nouveautés ». Le bureau du patron, dans lequel vous avez bien voulu me suivre, n'est pas seulement un local, d'ailleurs presque toujours — à Roubaix et à Tourcoing surtout — archaïquement modeste, d'où un grand industriel scrute, comme d'un observatoire, les mouvements des marchés mondiaux et les oscillations du fameux prix de revient. Vous n'avez pas

manqué de voir, accrochés aux murs, les portraits des « ancêtres », celui qui est « parti de bas », celui qui s'est privé le plus durement, qui a fait de sa vie une longue pénitence, parce qu'il voulait que la famille « sorte du rang ». Les autres y ont ajouté en labeur, en économies, et en enfants. On s'est aidé les uns les autres, aux moments difficiles. Et le vivant qui est assis aujourd'hui à son bureau et qui dicte des notes et qui brasse des millions, ne se sent pas plus le maître définitif de l'usine que les autres, car l'usine, née des privations, des efforts, des épargnes accumulées, n'est pas œuvre individuelle, notez-le bien. Il y a dans ses murs des briques de chacun et de tous. Ces métiers qui ronronnent, ces cheminées qui fument, ces camions lourdement chargés et qui se hâtent, c'est l'œuvre collective d'une famille qui s'élargit dans l'espace et qui s'éternise dans le temps.

Vous voici désormais en état de comprendre tout le reste. La solidarité familiale a construit, puis développé l'usine. Mais la méthode qui a valu et vaut pour *une* usine vaut pour *les* usines. Qu'une terrible crise industrielle surgisse, et les firmes, toutes plus ou moins cousines, se mettent à cent, à deux cents, et s'arc-boutent. La rafale de 1920 passée, on s'aperçut que si, logiquement, plusieurs, à Roubaix-Tourcoing, notamment, auraient dû faire faillite, pratiquement, elles avaient tenu. Vous voyez pourquoi et comment, à présent, il peut y avoir, à Lille, de si puissantes organisations textiles et à Roubaix-Tourcoing — cas unique, je crois, en France — un consortium de l'industrie textile qui groupe 320 usines, toutes

engagées à obéir à une discipline exacte, avec laquelle l'individualisme n'a rien à voir.

Je ne vous ai conduit ni devant l'hôtel de ville de Roubaix, ni devant Saint-Christophe, ni même, à Lille, devant cette charmante église de Saint-Maurice, en face de laquelle cependant naquit le poète Albert Samain. Ici, les monuments, d'ailleurs rares, ne sont pas des clefs à ouvrir l'Histoire et à libérer des secrets. C'est la famille qui explique tout, qui illumine tout et qui fonde tout.

Quand on expose devant des publics, cependant d'élite — j'en ai fait l'expérience personnelle — le mécanisme de ce qu'on a appelé d'abord le sur-salaire familial, puis l'allocation familiale, quand on montre par des chiffres, qui sont des cascades de millions, ce que le patronat du Nord — ce patronat qui n'apparaît sec qu'à l'observateur superficiel — a réalisé en faveur de ses collaborateurs ouvriers et employés; quand on signale sans phrases — les résultats positifs dispensent des phrases sonores — qu'à Lille-Roubaix-Tourcoing et dans d'autres parties du département, notre textile, notre métallurgie, nos charbonnages, nos produits chimiques, notre bâtiment, nos industries diverses, versent à leur personnel en plus du salaire normal, des sommes qui s'élèvent mensuellement (et proportionnellement au nombre d'enfants) à deux, trois, quatre cents francs et plus; quand on indique qu'avant d'être réalisée *sur le papier* par l'État, l'assurance sociale jouait et fructifiait à Lille-Roubaix-Tourcoing depuis longtemps; quand on dit ces choses, on est surpris de la surprise évidente des auditeurs. Là encore,

le *fait familial* commente et renseigne. S'il pouvait parler, il s'étonnerait de l'étonnement admiratif qu'il provoque et il expliquerait très simplement qu'après avoir créé l'usine à force de solidarité, il a tout naturellement débordé du foyer patronal au foyer ouvrier, en passant par l'atelier. Comme l'oxygène est répandu dans l'air, il y a ici une âme qui, d'un mouvement incessant et ouaté enveloppe tous les hommes du Nord, ouvriers et patrons, d'une même aspiration à la solidarité.

21. — *Docteur Emile Poiteau.*

Le *Barde de l'Artois*, né en 1882, d'une vieille famille de médecins de campagne, fervent régionaliste, romancier, critique, surtout poète, a écrit toute son œuvre déjà nombreuse, dans son village de Bienvillers-aux-Bois. C'est en vers simples et émus qu'il chante les humbles et saines joies de la vie à l'*Ombre du Pays natal* :

Comme un bon fils ne sait que parler de sa mère
Avec un bonheur sans égal
Je ne songe et n'aspire, en ma course éphémère,
Qu'à chanter mon pays natal !...

Après la guerre, où il n'a pas quitté le front du début à la fin des hostilités, il a évoqué la petite patrie martyrisée, avec la plus filiale tendresse.

O Lorette ! O flambeau
Posé sur un tombeau !...
Souvenir éternel d'un immense holocauste !...
Témoin toujours vivant des soldats morts au poste
Dans l'horrible chaos des sombres jours passés,
Ah ! clame au monde entier le nom des Trépassés !...

O Lorette ! O martyr !
Prends ma voix et ma lyre
Pour parler de tes morts et pour toucher les cœurs !...
Si tes morts t'ont prêté leur âme de vainqueurs
Toi, ne leur dois-tu pas, pour cette âme immolée
Dans le plus dur granit le plus pur mausolée !...

O Lorette ! O drapeau
Dressé sur des tombeaux !...
Redoute infranchissable où la vague expirante
Nous a permis de voir la fin de la tourmente,
Colline ensanglantée où dorment nos héros,
Élève jusqu'au ciel ce champ de leur repos !

O Lorette ! O calvaire !
Gigantesque ossuaire !...
Reliquaire insondable où dorment par milliers,
Enlacés et muets parmi leurs vains lauriers,
Les meilleurs des enfants de notre pauvre France,
Immortalise enfin leur gloire et leur souffrance !...

6 septembre 1920.

FIN

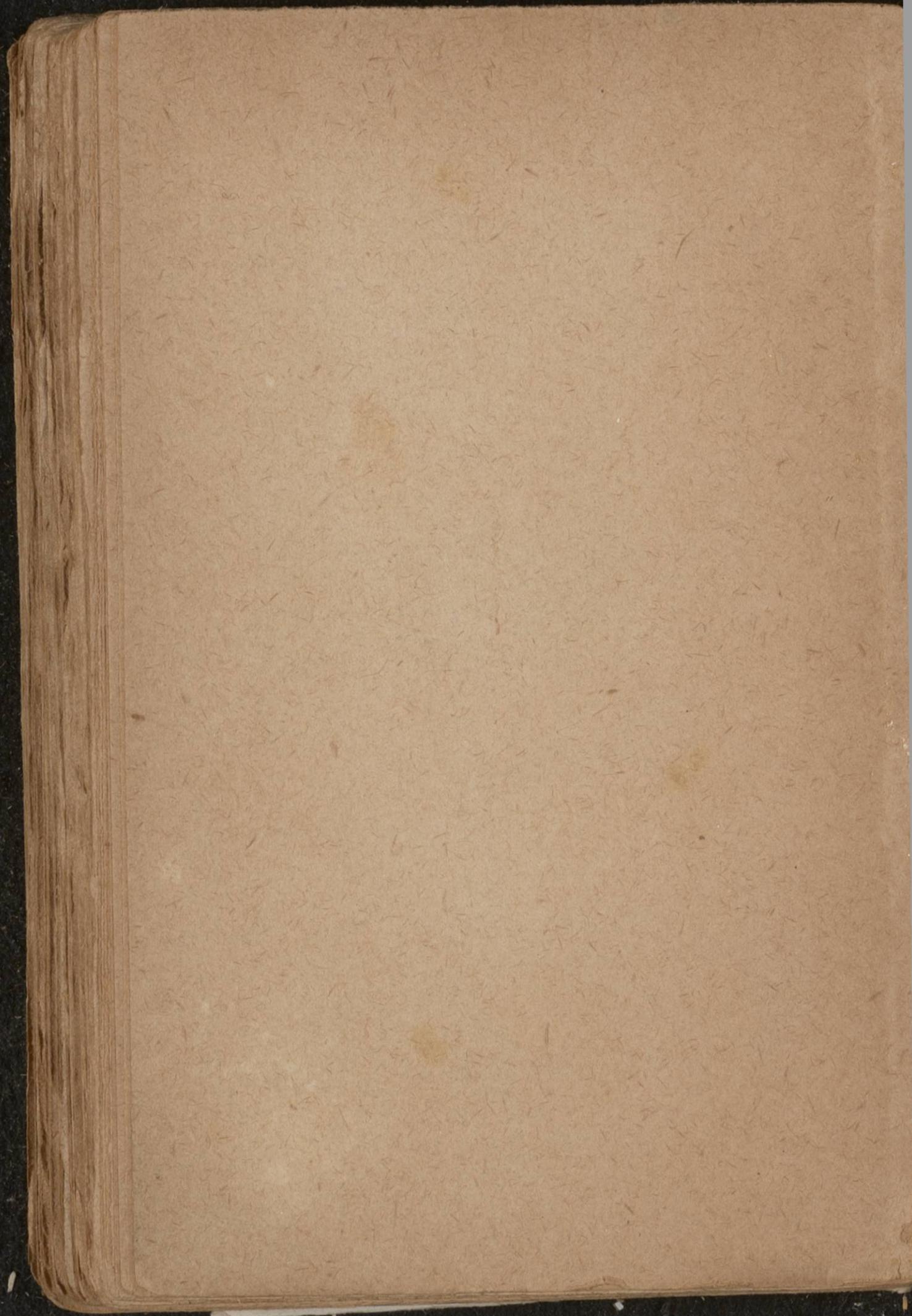
TABLE

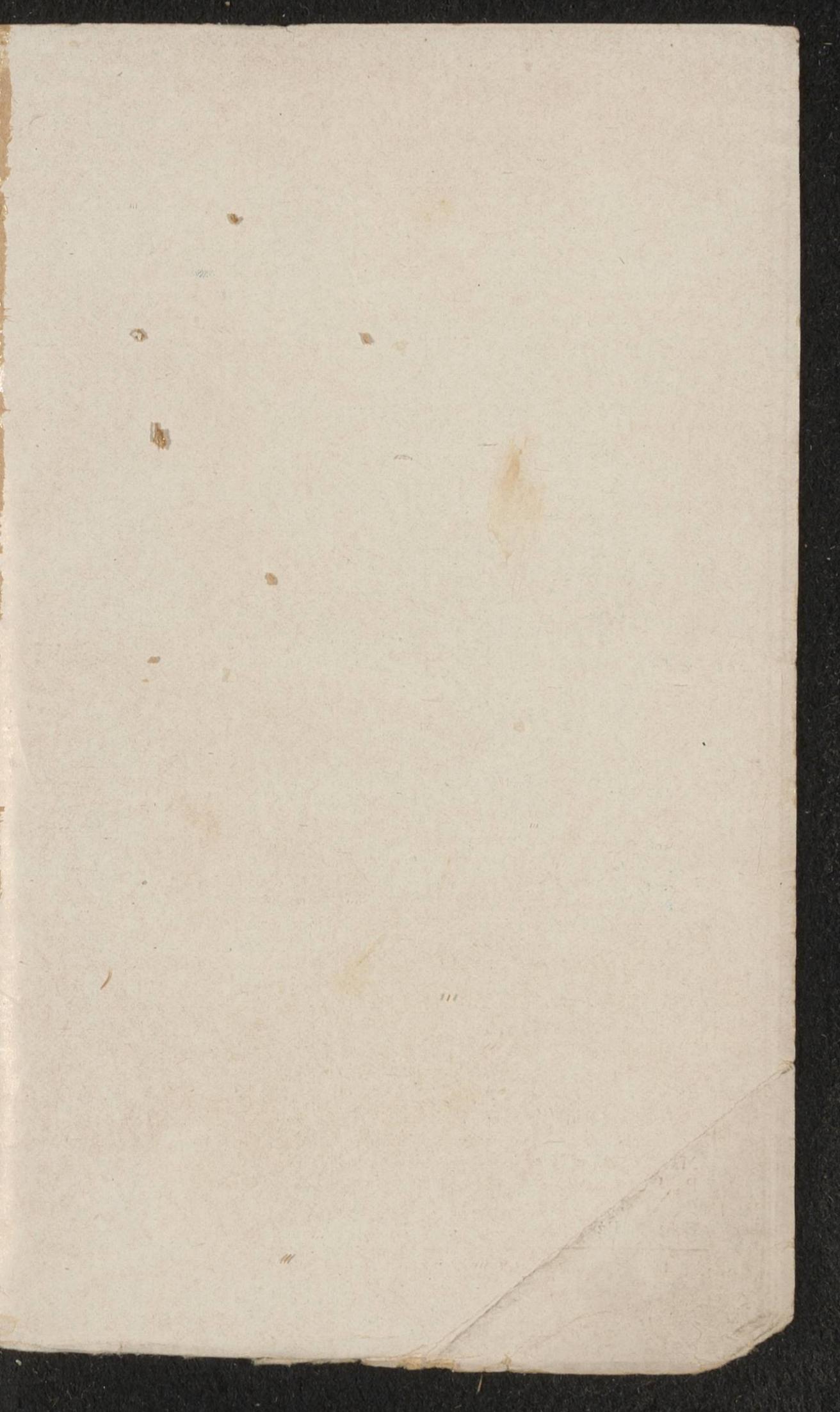
PRÉFACE	1
I. — Notre Flandre.	1
II. — Le départ.	8
III. — Lille.	20
IV. — La foire de Lille, sa braderie, son carnaval	35
V. — Fives-Lille, la cité des cyclopes	45
VI. — Les cités-jardins	56
VII. — Roubaix et Tourcoing, métropoles de la laine.	63
VIII. — L'étonnante aventure du mouton	73
IX. — L'industrie de la laine	79
X. — Les retentissements de la mode sur la grande industrie et sur le commerce.	85
XI. — L'industrie du lin	91
XII. — Une sucrerie	97
XIII. — Notre industrie chimique et son prodigieux développement	103
XIV. — Douai, l'Athènes du Nord.	109
XV. — Valenciennes, la ville des arts.	119

XVI. — Cambrai	124
XVII. — Dunkerque, la ville des grands corsaires, Hazebrouck, Cassel, Bergues, Condé, Maubeuge	127
XVIII. — Dans la houillère, pays des cavernes . .	135
XIX. — La centrale des houillères de Lens . . .	148
XX. — Le souvenir de la dévastation dans le Nord	153
XXI. — La reconstitution du Nord dévasté. . .	160
XXII. — La reconstitution des houillères	164
XXIII. — Le chômage et la main-d'œuvre étran- gère.	171
XXIV. — Coutumes, jeux, sports, fêtes, amuse- ments des habitants de la Flandre. . .	177
XXV. — L'entr'aide sociale dans le Nord. . . .	194
XXVI. — Quelques pages d'histoire.	204
XXVII. — La littérature flamande et wallonne du Nord	233



ACHEVÉ D'IMPRIMER POUR
" LES ÉDITIONS DE FRANCE "
PAR L'IMPRIMERIE NOUVELLE
11, RUE CADET, A PARIS
— LE 30 AVRIL 1928 —





LES ÉDITIONS DE FRANCE

Directeur Général : H. de CARBUCCIA

20, Avenue Rapp — PARIS-VII^e — Téléphone : Ségur 83-24

JEAN AJALBERT <i>de l'Académie Goncourt</i>		PANAÏ ISTRATI	
La Passion de Roland Garros		Le Refrain de la Fosse	12 »
<i>L'ouvrage en 2 volumes . . .</i>	25 »	J. KESSEL	
HENRI BÉRAUD		Nuits de princes	12 »
Le Bois du Templier pendu . .	12 »	Les Rois aveugles (en collaboration avec Mlle Iswolsky) .	12 »
Ce que j'ai vu à Berlin	12 »	ALBERT LONDRES	
Ce que j'ai vu à Moscou	12 »	Marseille, porte du Sud	12 »
Le Flâneur salarié	12 »	L'Homme qui s'évada	12 »
La Gerbe d'Or	12 »	ARMAND MERCIER	
L. BLÉRIOT et ED. RAMOND		L'Aventure amoureuse de Pierre Vignal	12 »
La Gloire des Ailes	12 »	La Vengeance de Kali	12 »
<i>(Histoire de l'Aviation)</i>		Sous la Croix du Sud	12 »
PAUL CHACK		MARCEL PRÉVOST <i>de l'Académie française</i>	
On se bat sur mer	12 »	Sa Maîtresse et Moi	12 »
Sur les Bancs de Flandre	12 »	LOUIS ROUBAUD	
Ceux du Blocus	12 »	Au Pays des Mannequins	12 »
GEO LONDON		LOUIS-CHARLES ROYER	
Les Grands Procès de l'année (1927)	12 »	La Maîtresse noire	12 »
ANDRÉ GYBAL		W. SOMERSET MAUGHAM	
Vendredi 13	12 »	L'Archipel aux Sirènes	12 »
H. ISWOLSKY et A. KACHINA		La Passe dangereuse	12 »
La jeunesse rouge d'Inna	12 »	Pluie, pièce en 3 actes	12 »
MAURICE LARROUY		<i>Adapt. de M^{me} Blanchet et H. de Carbuccia</i>	
La Caravane sur l'Atlantique . .	12 »	GEORGES SUAREZ	
Coups de roulis	12 »	De Poincaré à Poincaré	12 »
Leurs Petites Majestés	12 »	Peu d'hommes, trop d'idées . .	12 »
Le Révolté	12 »	HENRY TORRÉS	
Sirènes et Tritons	12 »	Le Procès des Pogromes	12 »
Trop de Bonheur	12 »		

LA REVUE DE FRANCE

20, Avenue Rapp, Paris

Le Numéro : 7 fr.

Directeurs : MARCEL PRÉVOST, *de l'Académie Française*
et RAYMOND RECOULY

Secrétaire Général : H. de CARBUCCIA

LA PLUS VIVANTE DES REVUES FRANÇAISES

publie des romans des plus célèbres romanciers :

Marcel PRÉVOST, Pierre BENOIT, Henri BÉRAUD, Jeanne RAMBL-CALS,
Paul CHACK, Charles DERENNES, Roland DORGELES, Claudé FARRÈRE,
J. KESSEL, Maurice LARROUY, Armand MERCIER, Armand PRAVIEL,
Ernest PÉROCHON, PIRANDELLO, W. SOMERSET MAUGHAM, etc...